ALLI

6
N

BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.ª SALA

SCAFFALE 16
PLUTEO V
N.° CATENA 15

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES.

TOME II.

RECUEIL

GÉNÉRAL

DES

PROVERBES

DRAMATIQUES,

EN VERS ET EN PROSE, TANT IMPRIMÉS QUE MANUSCRITS.

TOME II.

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS, chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

66126

LA VÉRITÉ
DANS LE VIN.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. COLLÉ.

ACTEURS.

M. le PRÉSIDENT NACQUART.
Mme. la PRÉSIDENTE NACQUART, *ſa femme.*
M. DUPUIS, *Secrétaire du Roi.*
Mme. DUPUIS, *ſa femme.*
MILORD SINDERIZE.
M. L'ABBÉ KENSINGTON, *Neveu de Milord.*
Un MAITRE d'HOTEL.
Un LAQUAIS.

La Scene eſt dans le Sallon commun à à l'Appartement du Préſident & de la Préſidente.

LA VÉRITÉ

DANS LE VIN.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

La PRÉSIDENTE, Mme. DUPUIS.

La PRÉSIDENTE, *entendant entrer dans ſon appartement.*

Qui eſt-ce qui eſt-là ? *Sans regarder.* N'eſt-ce pas la fille des TRAITS GALANTS (1) ? Eh non ! c'eſt ma chere

---

(1) Enſeigne de la plus fameuſe Marchande de modes de Paris.

amie ; c'eſt Mme. Dupuis ! comment ! il n'y avoit-là perſonne pour vous annoncer ?

Mme. DUPUIS.

Bon jour, ma chere amie ; bon jour, ma chere Préſidente Nacquart. Attens donc.... baiſe-moi au-deſſous de mon rouge.

La PRÉSIDENTE.

Eh ! dites-moi donc, mon cœur, il n'eſt pas midi !... C'eſt un miracle de vous voir à ces heures-ci !... Ordinairement, vous commencez à penſer ſérieuſement à ſortir du lit, vers les cinq ou ſix heures du ſoir....

Mme. DUPUIS, *d'un ton & d'un air très-maniérés*

Eh ! mais, ma chere enfant, c'eſt que vous me voyez d'une inquiétude... qui ne reſſemble à rien... Je vous dis, vraiment inquiéte... J'ai fait mettre mes chevaux dès que j'ai été éveillée, pour m'éclaircir avec vous, ſi le mariage de mon fils...

de Dupuis & de Mlle. Nacquart... de votre fille... eſt rompu... manqué... s'il n'en eſt plus queſtion.

La PRÉSIDENTE.

Comment ! pourquoi ſeroit-il rompu ?

Mme. DUPUIS.

Le contrat devoit être ſigné aujourd'hui, chez vous, n'eſt-ce pas ? & hier, de la journée, je n'ai vu votre bourgeois de mari !... & l'on doit s'attendre à tout de la part de ces petits eſprits-là (1).

La PRÉSIDENTE.

Dieu me préſerve de dire jamais du bien de mon mari ; mais je ne crois point du tout que dans cette occaſion-ci...

(1) Cette ſcene veut être jouée avec le ton, les airs & l'indécence noble & aiſée de quelques femmes de la ville, qui veulent imiter, & dans leur conduite & dans leur jargon, quelques femmes du grand monde, dont elles ne ſont que les mauvais ſinges.

Mme. DUPUIS, *l'interrompant.*

Eh bien ! en ce cas-là, ſi ce n'eſt pas votre mari, ma chere, je m'en prends donc à vous. Ce ſera sûrement par les inſinuations de ce M. l'abbé Kenſington, qui vous gouverne, vous, & votre Apoco de mari, que le mariage de Dupuis & de la petite manquera abſolument; je n'ai jamais eu le bonheur de plaire à ce réprouvé-là, moi.

La PRÉSIDENTE.

A l'abbé Kenſington ! Quelle prévention... Mais cela n'a pas le ſens commun...

Mme. DUPUIS, *l'interrompant*

Eh ! non, c'eſt vous qui ne l'avez pas (il faut que je vous le diſe brutalement). Non, vous n'avez pas le ſens commun, mon enfant, de vous être entêtée de ce petit preſtolet là... Oh ! il y a long-tems que je veux vous ouvrir mon cœur là-deſſus....

La PRÉSIDENTE.

Sur quoi?...

Mme. DUPUIS.

Écoutez, mon ange; je ſens bien qu'il eſt établi actuellement dans la ſociété, qu'il faut vivre avec quelqu'un; on auroit l'air extraordinaire ſans cela; mais il faut que ce quelqu'un-là ſoit d'une certaine façon... ait un certain rang... certaine conſidération...

On me demande tous les jours, *qui eſt-ce qui a la Préſidente?*... Que voulez-vous que je réponde?... Elle appartient à un petit Collet... à un Capellan... Cela a grand air!... voilà un beau ridicule!... Oh! ce ſeroit tout autre choſe, ſi c'étoit quelqu'un de marque..... qui eût une maiſon... qui tînt un état?

La PRÉSIDENTE.

Comment, un état?

Mme. DUPUIS.

Oui, Madame, un état; ... oui, un état. En un mot, il faut qu'un amant ait quelque conſiſtance, cela excuſe tout; & cela eſt ſi vrai, que lorſque vous débutâtes dans le monde, un peu même avant votre mariage, par prendre Milord Sindereze, l'oncle du Kenſington, on ne l'a point trouvé mauvais, au contraire. Et pourquoi? c'eſt que c'étoit un homme vraiment de qualité; c'étoit un amant comme il faut.

LA PRÉSIDENTE, *d'un ton de voix foible.*

Mais attendez donc; eſt-ce que j'ai eu Milord?

Mme. DUPUIS

Allons donc, cela étoit public; tout le monde ſait que cet Anglois a fait votre mariage avec M. Nacquart, & qu'il avoit de bonnes raiſons pour cela. Et l'on a vu depuis, Mademoiſelle votre fille appeller conſtamment ce bon

Milord, ſon petit papa; &, comme je vous dis, cela n'a révolté perſonne;... cela a paru tout naturel... tout ſimple... je vous en ai donné la raiſon; c'eſt qu'il y avoit de la dignité dans un pareil choix... Il auroit fallu avoir de l'humeur, & beaucoup, pour ne pas trouver cela décent. Un Milord, un Pair d'Angleterre, un Chevalier de l'ordre de la Jarretiere!... (*Avec mépris*) Mais, Madame, votre petit Abbé! fi.... fi....

La PRÉSIDENTE, *riant d'un air contraint.*

Mais ſavez-vous bien qu'il ne tiendroit qu'à moi de me fâcher?

Mme. DUPUIS.

Eh! pour quelle raiſon vous fâcheriez-vous, ma chere amie? vous peut-il tomber dans l'eſprit de me cacher vos affaires, pendant que je ne vous ai jamais caché les miennes; & après l'intimité délicieuſe dans laquelle nous avons paſſé notre vie enſemble? —

Vous avez oublié apparemment les divins ſoupers que nous avons faits, pendant deux ans, à la petite maiſon de Pincourt, du tems qu'elle appartenoit à mon Chevalier de Malthe, ce grand Commandeur des Croyans, que je trompois, moi, dans ce tems-là.

La PRÉSIDENTE, *d'un air mal à ſon aiſe.*

Quelles folies! mon Dieu, quelles folies!

Mme. DUPUIS.

Non, je parle ſenſément; & puiſque nous ſommes là-deſſus, c'eſt que je veux que vous quittiez l'Abbé... mais eſt-ce que vous ne connoiſſez pas ce perſonnage-là? C'eſt qu'il eſt horrible... Mais ignorez-vous ſon aventure avec la petite Sainte-Uzure? il eſt vrai que ce n'étoit que la femme d'un notaire.

La PRÉSIDENTE, *avec empreſſement.*

Je n'en ſais pas le mot; dites-moi donc, dites....

Mme. DUPUIS, *continuant avec vivacité.*

Mais, mon enfant, il n'y a que vous à Paris qui ne ſoyez pas au fait d'une anecdote auſſi rare.... Il eſt vrai qu'il ſoupçonnoit cette petite femme d'une choſe hideuſe... & que je n'ai jamais pu venir à bout de me perſuader... Elle avoit empêché deux fois ſon mari de mettre dehors une maniere de valet-de-chambre qu'ils avoient... & dont votre affreux Abbé étoit devenu jaloux.

La PRÉSIDENTE.

Fi! l'horreur, fi! ah mon Dieu fi! fi!

Mme. DUPUIS.

Auſſi devinez un peu par qui il lui fit rendre ſa lettre de rupture avec elle.

La PRÉSIDENTE.

Par qui? par qui donc?

Mme. DUPUIS.

Par un fifre & deux tambours... de ces

gens qui donnent des aubades... Là, de ces gens qui jouent des fanfares quand on a gagné aux petites loteries.

La PRÉSIDENTE.

Cela n'eſt pas poſſible !

Mme. DUPUIS.

Je vous dis que rien n'eſt plus vrai. Mais indépendamment de ces abominations-là, c'eſt que l'Abbé n'eſt point du tout ce qu'il vous faut... Je vous chercherai quelque choſe ; & j'oſe dire qu'il y aura de la nobleſſe dans le choix que je vous ferai faire.... Oui, oui... & je veux que le public trouve cela bien ; mais je dis, bien.

La PRÉSIDENTE.

Comment ?

Mme. DUPUIS, *pourſuivant vivement.*

Mais comment, après avoir vu chez vous, pendant vingt ans, la meilleure compagnie du monde ! c'étoient tous les gens en place ; des miniſtres ;...

le marquis celui-ci;... le maréchal celui-là... des petits ducs à la mode; & les femmes avec leſquelles ils vivoient; c'étoit la cour & la ville qui fondoient chez vous.... Quel charme peut-on trouver après cela, & où eſt le mot pour rire, de vous cazaner comme vous faites avec un méchant Lévite?

La PRÉSIDENTE, *ſe contraignant.*

Avez-vous tout dit, folle que vous êtes? Je vois bien que le meilleur parti eſt de rire de la ſortie ſinguliere que vous me faites-là; mais, venons au fait: Je puis vous aſſurer d'abord, que mon Lévite, (puiſque Lévite y a) ne s'eſt jamais mêlé du mariage de ma fille. Quant à mon mari, je n'ai point vu le perſonnage depuis hier; mais je répondrois bien qu'il eſt toujours dans les mêmes diſpoſitions.... & pour moi, malgré toutes vos médiſances, & même vos groſſes calomnies, je puis jurer avec amitié, mauvais ſujet que vous êtes, qu'on ne peut pas ſouhaiter le mariage de Monſieur votre fils & de ma fille, avec plus d'ardeur que je le deſire.

Mme. DUPUIS.

Ah ! vous me raſſurez abſolument, ma chere amie, vous me rendez la vie... c'eſt que mon fils eſt amoureux comme un fou de votre fille... & moi, j'aime mon fils.. mais je l'aime.... comme s'il n'étoit pas de mon mari... & ſi, il en eſt bien sûrement. (*Elle ſoupire.*) Car c'eſt mon aîné.

La PRÉSIDENTE, *ſouriant.*

On auroit peine, en vérité, à compter ce que vous dites d'extravagances en un jour.

Mme. DUPUIS.

Adieu, je retourne chez moi, au plus vîte, raſſurer mon fils. — Mais vous, penſez à ce que je vous ai dit, ma reine; & croyez-moi, quittez l'Abbé; mais, durement, comme on quitte ces gens-là Eh ! tenez, pardi, prenez-moi ce jeune prince étranger, à qui, depuis quelques jours, je vous

vois faire tant d'agaceries... Eh ! mais, ne l'auriez vous pas déjà ? dites-le-moi, c'eſt que cela ſeroit délicieux.

La PRÉSIDENTE, *d'un air de nonchalance.*

Quelle folie ! cela me conviendroit bien, là ; croyez-vous que cela me convînt ? il n'a que dix-ſept ans ; c'eſt un enfant

Mme. DUPUIS.

Eh ! bien, vous éleverez cela. — Enfin, ſoit que vous l'ayez pris, ou que vous le preniez, défaites-vous toujours de ce cruel Abbé. Duſſiez-vous même reſter ſans rien... (ce qui eſt dur pourtant.) Renvoyez-moi votre grand Prêtre, au nom de Dieu, cela eſt de conſéquence ; c'eſt le ſerpent le plus dangereux.... C'eſt le petit homme le plus vain, le plus fat... mais de cette eſpece de fatuité gauche & mauſſade des robins & des gens d'égliſe... c'eſt d'ailleurs le plus inſolent petit homme... (*Elle ap-*

perçoit l'Abbé.) Eh ! voilà le cher Abbé, de qui nous parlions ! Nous disions-là, la Préſidente & moi, bien du mal de vous. Adieu, ma reine, où allez-vous ? ...

LA PRÉSIDENTE, *reconduiſant Mme. Dupuis.*

Je ne vous laiſſerai pas-là peut-être... M. l'Abbé permettra ...

Mme. DUPUIS.

Reſtez donc-là, reſtez-là, je le veux.

LA PRÉSIDENTE.

Eh non, non pas, s'il vous plaît.

La Préſidente reconduit Mme. Dupuis, & ſort un moment avec elle.

SCENE II.

L'ABBÉ KENSINGTON, *ſeul & d'un air agité.*

Ah parbleu, Mme. la Préſidente! ah parbleu, mon prince!... mon prince Allemand!... Ah! je vais vous faire voir, ma chere Dame, comme l'on traite une petite femme de robe, qui veut ſe donner les airs de quitter la premiere... Je ſuis outré... mais furieux...

SCENE III.

La PRÉSIDENTE, *entrant.*

L'ABBÉ *lui faiſant des révérences, & tenant à ſa main un portrait, au milieu d'un paquet de lettres nouées enſemble.*

La PRÉSIDENTE.

Eh vîte, l'Abbé, dites-moi donc vîte, mon éternel mari ne vous a-t-il rien dit de nouveau ſur le mariage de ma fille ?... Eh mais, qu'eſt-ce que cela, petit prélat ? que tenez-vous là ?

L'ABBÉ, (*à part.*)

Poſſédons-nous pour rendre ceci plus cruel. (*Haut.*) Eh mais ! Madame, vous devez deviner à peu près. C'eſt la ſuite de notre converſation d'hier... Ce ſont vos lettres que....

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant d'un air étonné & avec une voix entrecoupée.*

Comment ! quoi !... tout ce que vous m'avez dit hier au ſoir ſeroit ſérieux ?... vous... vous... Ah mon Dieu ! vous voudriez rompre ?... Non, en vérité, Monſieur. (*Refuſant de reprendre ſes lettres & repouſſant l'Abbé.*) Non, Monſieur, non, ce n'eſt pas-là un procédé.

L'ABBÉ, *d'un air froid.*

En vérité, Madame, je n'en connois point de meilleur, & je ne m'en croyois pas même capable; profitez-en; je n'en aurai pas toujours d'auſſi bons; je vous rends vos lettres, votre portrait, tout le bagage; cela n'eſt-il pas d'un bon & honnête eccléſiaſtique ?

La PRÉSIDENTE, *avec colere.*

Ah ! monſtre, ſentez-vous toute l'indignité !....

L'ABBÉ, *d'un ton de plaiſanterie.*

Doucement, doucement, auguſte Préſidente ; mettez moins de majeſté & d'aigreur à tout ceci, s'il vous plait. Cela n'eſt rien. Voici vos lettres, reprenez votre portrait ; il pourra ſervir à d'autres.

La PRÉSIDENTE, *tendrement.*

Eh bien ! j'y conſens ; expliquons-nous doucement. Dites-moi un peu, Monſieur, quelles ſont les raiſons qui vous font rompre un engagement que le tems, j'oſe le dire, avoit rendu reſpectable ?

L'ABBÉ, *d'un ton de perſifflage.*

Ah ! c'eſt cela même. Eh oui ; quand il n'y auroit que le tems ! Il y a ſix grands mois que cela dure ! cela eſt excédent ! ne faut-il pas en finir ?

La PRÉSIDENTE, *vivement.*

Quoi ! M. l'Abbé, vous ne voulez donc pas abſolument me dire des raiſons ?....

L'ABBÉ, *froidement & l'interrompant.*

Eh ! mais, je n'en ai pas autrement de raiſons, moi ; car je ne ſuis point jaloux ; je vous dirai cependant que vos arrangemens avec ce petit prince Germanique, qui me paroiſſent faits, me ſauvent l'ennui de vous faire accroire plus long-tems que je vous ai été attaché.

La PRÉSIDENTE, *vivement.*

Que voulez-vous dire ?... quoi ! vous êtes jaloux ?... quoi, Monſieur !... que voulez-vous dire ?...

L'ABBÉ, *d'un ton ironique.*

Que vous avez entrepris l'éducation de cet enfant-là, & apparemment de tous les étrangers qui viendront en France ; que rien n'eſt plus eſtimable que d'établir chez vous une école & une ménagerie d'Allemands, de Hollandois, de Moſcovites, & cætera, & d'éduquer tous ces animaux-là ; cela eſt beau ! cela eſt grand !

La PRÉSIDENTE, *tendrement.*

Mais, l'Abbé, je vous jure que je ne l'aime point.... que je ne l'aime point...

L'ABBÉ, *l'interrompant.*

Ah ! je ſais bien que vous ne l'aimez pas, mais vous le prenez. Qui eſt-ce qui aime à préſent ? ce n'eſt pas moi aſſurément.

La PRÉSIDENTE, *à part & s'avançant ſur le bord du théatre.*

Je ſuis déſeſpérée !... Mais, eſt-ce que j'aimerois l'Abbé ?... cela ſeroit ſingulier !.... Depuis que je vis avec cet homme-là, voilà la premiere fois que je m'apperçois que je l'aime.... mon dépit me le fait ſentir... que je ſuis malheureuſe !...ah mon Dieu !... je crois que je l'aime....

L'ABBÉ, *n'ayant entendu que les derniers mots.*

Oh ! parbleu, aimez-le tant qu'il

vous plaira, j'en ſuis ſi peu jaloux, que je veux le préſenter à votre mari, moi-même; je veux l'inſtaller ici; je veux qu'il en faſſe ſon meilleur ami.

La PRÉSIDENTE.

Eh, oui, oui, Monſieur; faites ſemblant de ne pas m'entendre; jouez bien le ſens froid! allez, perfide, pourquoi affecter une jalouſie de commande? pourquoi recourir à des détours? Allez, Monſieur, je ſuis inſtruite. Que n'avouez-vous plutôt que la divine. Du T. vous tourne la tête; elle eſt bien blanche, & elle a beaucoup d'eſprit.

L'ABBÉ, *froidement, & du ton le plus ironique.*

Prenez garde, adorable Préſidente; vous entrez trop vivement dans la paſſion; vous parlez avec trop d'action; vous vous caſſerez un vaiſſeau, immanquablement.... ce petit accident eſt déjà arrivé à deux femmes que je connoiſſois exceſſivement, & que j'avois miſes dans la ſituation où vous êtes dans ce moment-ci.

La PRÉSIDENTE, *avec une colere en dedans, lui arrachant les lettres & le portrait.*

Rendez, Monſieur, rendez-moi tout cela. (*Il lui donne.*) Ecoutez, mon petit Abbé, n'ayez pas au moins la fatuité de croire que c'eſt vous qui me quittez... Non, Monſieur, non, j'étois arrangée; ... je vous donne, c'eſt moi qui vous donne votre congé. Ne paroiſſez jamais devant moi.

L'Abbé lui fait une révérence en riant & en ſe retirant, & elle continue avec un air de ſentiment.

Ah! l'Abbé! abandonne-t-on ainſi ſes anciens amis? (*En regardant ſes lettres & ſon portrait.*) Hélas! ce qui faiſoit hier tout le bonheur de ma vie, va donc faire tout mon tourment! (*Il chante*):

Ah quel tourment
D'aimer ſans eſpérance!

La

La PRÉSIDENTE, *dans la derniere colere.*

M. l'Abbé... M. l'Abbé... voilà des façons à vous faire arracher les yeux... oui, arracher...

L'ABBÉ, *chante en l'interrompant.*

Arrachez de mon cœur le trait qui le déchire.

La PRÉSIDENTE, *en fureur.*

Non, Monſieur, vous ne ſortirez pas comme cela... je veux que vous me diſiez par où une honnête femme... une femme comme moi... qui s'eſt toujours reſpectée, a pu s'attirer...

L'ABBÉ, *déclamant.*

Madame, il fut un tems où mon ame charmée...

*S'interrompant pour chanter ſur la fin de l'*AIR *de la trop innocente Collette.*

Mais je n'aime plus à préſent;
C'eſt fort plaiſant, c'eſt fort plaiſant.

La PRÉSIDENTE, *avec encore plus de fureur.*

Écoutez, Monſieur ; vous ne me connoiſſez pas... je ne me poſſede plus... je ſuis outrée... vous me réduiſez au déſeſpoir.

L'ABBÉ, *chante le commencement de l'*AIR : *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir !
Quoi ! lorſqu'un bijou d'Allemagne
Orne un boudoir. . . .

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant par ſes pleurs, & d'un air ſuppliant.*

Ah ! cruel, du moins, ceſſez de chanter... ma ſituation eſt-elle aſſez affreuſe ?.. (*Pleurant.*) Comment eſt-ce ſans reſſource, Monſieur ?...

L'ABBÉ.

Oh ! oui, c'eſt ſans reſſource. *Il chante ſur l'*AIR ! *Adieu paniers, vendanges ſont faites.*

Dans l'état cruel où vous êtes,
Ayez recours à l'étranger ;

Car moi, rien ne peut me changer ;
Adieu paniers, vendanges ſont faites.

Comment Madame trouve-t-elle mon petit impromptu ?

La PRÉSIDENTE, *reprenant avec la derniere fureur.*

Monſieur... Monſieur l'Abbé... ſortez tout-à-l'heure... voilà une ſcene... finiſſons... finiſſez... oh finiſſons !

SCENE IV.

L'ABBÉ, le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE.

Le PRÉSIDENT.

Oh ! finis donc l'Abbé, quand ma femme t'en prie.

La PRÉSIDENTE, *ſurpriſe.*

Ah ciel ! c'eſt mon mari !

L'ABBÉ, *riant de ſa ſurpriſe.*

Eh ! c'eſt le véritable Naquart.

LE PRÉSIDENT.

Mais, dis-moi donc, qu'eſt-ce que c'eſt que tout ce train-là ? eſt-ce que tu faiſois danſer la Préſidente ? eſt-ce une ſcene d'opéra ? un pas de ballet ? mais elle étoit en colere, il me ſemble ? eſt-ce un rôle de furie qu'elle répétoit pour le jouer avec moi ?

L'ABBÉ, *riant de tout ſon cœur.*

Le Préſident eſt badin, il eſt folâtre, ſur mon Dieu.

LE PRÉSIDENT.

Mais ne ſaurai-je point le fond de tout cela ?

L'ABBÉ

Lui dirons-nous, Madame ? Tiens, le meilleur des Préſidens, demande à ta femme ſi elle veut que je t'en faſſe confidence ; d'honneur, en honneur, je te dirai tout ; & cela t'amuſera.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! Madame, conſentez-vous qu'il me diſe?

LA PRÉSIDENTE, *embarraſſée.*

En vérité, Monſieur, il n'y a rien d'aſſez intéreſſant... pour vous (*A part.*) Je tremble qu'il n'ait entendu une partie de notre converſation.

LE PRÉSIDENT.

Oh! il y a du myſtere!

L'ABBÉ, *badinant toujours.*

Eh non! il n'y en a point; c'eſt que Mme. Naquart en veut mettre partout; car moi je le dirai à qui voudra l'entendre.

LE PRÉSIDENT.

Oh bien! en ce cas-là, je vois ce que c'eſt, je ne ſuis pas un ſot; cela me regarde sûrement.

La PRÉSIDENTE, *embarraſſée & d'un air d'impertinence.*

Eh non ! Monſieur.

Le PRÉSIDENT, *d'un air de fineſſe.*

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Tenez, y ſuis-je ? je m'en vais vous le dire, moi ; je n'y entends pas de fineſſes.... la St. Claude arrive le mois prochain ; & c'eſt quelque drôlerie que vous préparez pour ma fête.

L'ABBÉ, *riant.*

Oh ! tu es trop fort, on n'y ſauroit tenir ; tu es trop pénétrant ! Ma foi, Madame, puiſqu'il devine tout ce qu'on lui fait, à quoi bon les cachoteries ? mettons-le de notre ſecret, Madame, il ne ſera pas de trop.

Le PRÉSIDENT.

Non pas à préſent, je ne veux plus rien ſavoir ; tôt ou tard il faudra bien que je le ſache, puiſque j'en ſuis le ſujet ; puiſque cela eſt fait pour

moi. Et dans ces badineries-là, tout le plaiſir eſt dans la ſurpriſe.

L'ABBÉ.

Eh bien ! mon ami, cela te ſurprendra encore, quoique tu doives t'y attendre.

LE PRÉSIDENT.

Soit. J'en rirai davantage. — Mais, quel diable avez-vous, Madame ? tenez, je vois bien qu'à l'occaſion de cette répétition-là, vous querelliez mon Abbé, & vous ne me paroiſſez pas actuellement être bien enſemble.

L'ABBÉ.

Oh dame ! mon roi, cela ne peut pas toujours durer, il faut ſe faire une raiſon.

LE PRÉSIDENT.

Oh bien ! il faut que je vous raccommode.

LA PRÉSIDENTE, *impatiemment.*

Mais nous ne ſommes point brouillés, je ne ſais ce que vous voulez dire.

LE PRÉSIDENT, *inſiſtant.*

Eh ! non, non ; il y a du froid entre vous ; & je n'aime point cela. En vérité, voilà comme vous êtes ? ne devriez-vous pas être plus raiſonnables ! & faut-il que tous les jours je ſois occupé à vous remettre bien enſemble ? ne ſauriez-vous vous accorder ? êtes-vous des enfans ? mais ſi j'étois mort, comment feriez-vous ?

L'ABBÉ.

Tiens, mon ami, tu as beau être Préſident, tu ne ſaurois ni juger, ni accommoder ce diable de procès-ci, dès que tu ne ſais pas le fond de la querelle. Mais une marque que je n'ai pas tort, c'eſt que la Préſidente n'oſeroit te la conter.

LE PRÉSIDENT, *careſſant l'Abbé.*

Eh bien ! mon petit Abbé, dis-le-moi, toi, dis-le-moi.

L'ABBÉ, *d'un ton de perſifflage, à la Préſidente.*

En vérité, Madame, contez-nous cela vous-même; cela aura, dans votre bouche, une grace & un piquant, que cela n'auroit sûrement pas dans la mienne.

LE PRÉSIDENT, *d'un air très-ſérieux.*

Eh bien ! Madame, puiſque cela doit être ſi plaiſant, faites-moi donc rire une fois en votre vie.

LA PRÉSIDENTE, *outrée.*

Eh ! ne voyez vous pas que votre bon ami vous perſifle tant qu'il peut ?....

LE PRÉSIDENT, *à l'Abbé.*

Ah ! çà, ne badine donc plus; & puiſqu'elle s'obſtine à ne rien dire, régale-moi du récit de ce qui s'eſt paſ-

ſé entre vous, & que je voie à vous remettre.

L'ABBÉ, *gaiement.*

Oh! moi, très-volontiers. Cela ne me coûtera rien. Ah! çà, Madame, une fois.... deux fois.... vous ne voulez rien dire? moi, je vais tout conter. Tiens, mon ami, il faut que tu ſaches qu'il y a environ ſix mois, ne ſachant où donner de la tête, je jettai les yeux ſur une petite femme de robe, de ta connoiſſance....

Le PRÉSIDENT.

D'abord, dis-moi ſon nom.

La PRÉSIDNTE, *l'interrompant aigrement.*

En vérité, voilà une plaiſanterie d'un bien mauvais genre....

Le PRÉSIDENT.

Si vous ne voulez rien dire, au moins ne l'interrompez pas. Vous allez faire que je ne ſaurai rien.

LA PRÉSIDENTE, *d'un air très-inquiet.*

Mais, Monſieur, oubliez-vous votre déjeûner d'huîtres, de chez Saint-Far ? Il me ſemble que vous devriez déjà y être.

L'ABBÉ, *regardant ſa montre.*

Madame a raiſon. La peſte, il eſt déjà une heure ! il faut que je parte ; c'eſt moi qui me ſuis chargé de mener les muſiciens que tu ſais, & de les aller prendre au caffé de la Régence. Ils ſe ſeront peut-être humectés de liqueurs, en m'attendant. Diable ! cela eſt de conſéquence ; c'eſt moi qui dois les enivrer aujourd'hui. Eh ! mon fils, s'ils m'alloient gagner de vîteſſe !... il n'y a pas de tems à perdre, adieu !... adieu !

LE PRÉSIDENT, *reconduiſant l'Abbé.*

Je ne te tiens pas quitte de ton hiſtoire ; tu me la conteras en revenant, l'Abbé. Va toujours, je te ſuis dans l'inſtant.

SCENE V.

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE, le MAITRE-D'HOTEL.

Le MAÎTRE-D'HÔTEL.

Madame eſt ſervie.

Le PRÉSIDENT.

Quoi ? de ſi bonne heure.

La PRÉSIDENTE.

Cela m'eſt bien égal. Allez dire à ma ſœur & à ma fille de ſe mettre à table ſans moi ; je ne dînerai point : j'ai un mal d'eſtomac affreux. (*Le Maître d'Hôtel ſort.*)

Le PRÉSIDENT.

Tant mieux, Madame, tant mieux !

La PRÉSIDENTE.

Comment, tant mieux ?

LE PRÉSIDENT, *d'un air très-ſérieux.*

Oui, Madame, tant mieux. Vous ne pouviez pas avoir mal à l'eſtomac plus à propos ; car il faut que j'aie avec vous une converſation ſur une choſe à laquelle vous ne vous attendez pas ; & que je vous ai diſſimulée?

LA PRÉSIDENTE (*à part.*)

Je ne ſuis pas encore entiérement raſſurée. N'auroit-il pas entendu quelques mots de notre converſation ?

LE PRÉSIDENT.

Écoutez donc, il s'agit de l'Abbé.

LA PRÉSIDENTE (*à part.*)

Juſtement. Il a des ſoupçons.

LE PRÉSIDENT, *d'un air encore plus ſérieux.*

Que marmottez-vous-là toute ſeule, Madame ?... Vous devinez peut-être ce que j'ai à vous dire, avouez-le-moi.

La PRÉSIDENTE, *embarraſſée;*

Moi, Monſieur ? je n'ai rien à vous avouer.

Le PRÉSIDENT, *plus ſérieuſement encore.*

Vous ne vous doutez donc point du tout de ce que j'ai à vous dire ? ... mais point du tout ?

La PRÉSIDENTE, *vivement & d'une voix tremblante.*

Non, Monſieur, point du tout ... point du tout.

Le PRÉSIDENT, *d'un air de fineſſe & toujours aſſez ſérieuſement.*

C'eſt que l'Abbé eſt un petit inconſtant. Y êtes-vous ?

La PRÉSIDENTE, *preſque interdite.*

Inconſtant ! ... j'en ſuis à cent lieues. (*A part.*) Je tremble, je ſuis perdue !

Le PRÉSIDENT, *prenant un ton badin.*

Oui, c'eſt un petit volage... un petit volage, vous dis-je, qui quitte l'égliſe pour l'épée.

La PRÉSIDENTE, *ſe raſſurant.*

Comment ! que dites-vous ? où va, s'il vous plaît, cette belle plaiſanterie ?

Le PRÉSIDENT, *avec l'air ſatisfait.*

Ce n'eſt point une plaiſanterie. La mort de ſon ainé, qui s'eſt laiſſé tuer comme un ſot, produit ce changement. Oui, je vous dis que l'Abbé quitte le petit collet, & qu'on a obtenu pour lui à la cour, une compagnie de dragons.

La PRÉSIDENTE, *d'un ton aigre.*

Cela eſt ſérieux ?

Le PRÉSIDENT, *avec une joie marquée.*

Oui, très-ſérieux ; & pour achever

de vous ſurprendre, apprenez que j'ai arrêté, hier, ſon mariage avec ma fille: en faveur duquel l'oncle de l'Abbé, Milord Sindereze, lui donne vingt mille livres de rente à préſent; & lui aſſure le reſte de ſon bien après ſa mort. Cela eſt auſſi très-ſérieux... & très-agréable... n'eſt-il pas vrai?

La PRÉSIDENTE, *avec dignité.*

Et moi, Monſieur, je vous aſſure auſſi, très-ſérieuſement, de ne jamais donner mon conſentement à cet affreux mariage-là.

Le PRÉSIDINT, *reprenant vivement.*

Que veux dire affreux? tenez, Madame, vous êtes un tas de petites femmes de Paris, qui voulez attraper les bons airs, le bon ton, qui vous êtes fait un jargon & un diable de ſtyle, qui n'eſt couſu que d'exagérations, d'hyperboles & de ſuperlatifs; car, que veux dire affreux? Et quand on vous aura ôté ces grands mots, quelles ſeront vos raiſons pour vous oppoſer à ce mariage-là, Madame?

La PRÉSIDENTE, *avec hauteur.*

Des raiſons que vous devriez vous être dites, Monſieur. Pouvez-vous manquer à la parole que vous avez donnée à M. Dupuis, votre ancien ami ? Cela eſt monſtrueux ! comment, une parole donnée ?... allez, allez, cela eſt monſtrueux !

Le PRÉSIDENT, *la contrefaiſant.*

Monſtrueux ! monſtrueux ! ma parole ! ma parole ! ne diroit-on pas que c'eſt une affaire qui eſt devant Meſſieurs les maréchaux de France ? ma parole ! Bon ! parmi nous autres gens de robe, il y a une juriſprudence établie : quand on n'a point écrit, il n'y a rien de fait ; & quand on a écrit... bien ſouvent encore il faut voir.

La PRÉSIDENTE, *d'un air de dédain.*

Fi ! l'horreur ; quels ſentimens ! vous ne penſez pas à ce que vous dites-là, Monſieur. Mais enfin, quand il

s'agit d'un engagement auſſi ſérieux que le mariage, pouvez-vous vous aveugler ſur les ridicules & les vices de l'Abbé Kenſington, que vous avez été le premier à me faire remarquer.

(*Dans tout ce que dit la Préſidente contre l'Abbé, il faut marquer l'animoſité la plus décidée; conſéquemment, y mettre beaucoup de vivacité & de volubilité.*)

Le PRÉSIDENT.

Moi? jamais.

La PRÉSIDENTE, *comme un torrent.*

Un homme ſans caractere, ſans mœurs, ſans principes; ayant toujours bravé toutes les bienſéances de ſon état, & affiché l'indécence! Compoſant aujourd'hui des chanſons diſſolues & impies, pour des femmes de la cour; & le lendemain, un mandement pour le premier évêque qui lui en commandera un.

Le PRÉSIDENT.

Calomnies que tout cela!

La PRÉSIDENTE, *de même.*

Livré au jeu, où il s'eſt ruiné déjà une fois; accablé encore de nouvelles dettes; ſujet enfin à un dernier vice, qui n'eſt plus même de mode, un vice bête! l'ivrognerie.... l'ivrognerie!.... défaut miſérable & bas, qui eſt depuis long-tems banni de la ſociété des honnêtes gens;... & même de celle des eccléſiaſtiques.

Le PRÉSIDENT.

Oh! les femmes ne ſauroient ſouffrir qu'on eſtime le vin.

La PRÉSIDENTE, *de même.*

Enfin, Monſieur, chargé d'autres horreurs que je ne veux ni ne dois vous dire...: (*D'un air myſtérieux & lentement...*) Tenez, Monſieur le Préſident, puiſque vous m'y forcez, n'a-t-il pas été amoureux de moi! (*Employer ici toute la dignité & l'air auguſte d'une femme qui joue l'honnête femme.*) N'a-t-il pas eu l'effronterie de me le dire, & l'audace de conce-

voir des eſpérances ?... avec une femme de ma ſorte ! Après cela... donnez-lui votre fille, ſi vous l'oſez, Monſieur... donnez-lui votre fille.

Le PRÉSIDENT, *très-vivement.*

Tenez, Madame, je ne crois pas un mot de tout cela. Votre querelle de tantôt eſt apparemment plus ſérieuſe que je ne penſois ; car, comment, vous qui avez toujours été ſon amie, vous qui, hier encore, ne juriez que par lui...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

J'ai été ſon amie comme çà, Monſieur ; mais je ne la ſuis pas au point de lui ſacrifier ma fille ; je ne ſouffrirai pas, à vous parler franchement...

Le PRÉSIDENT, *interrompant & avec humeur.*

A vous parler franchement, Madame, je ſuis bien las que vous me brouilliez tous les jours avec mes meil-

leurs amis. Depuis deux ans en voilà plus de onze, ou douze qui ont défilé de chez moi, les uns après les autres, & qui n'y remettent plus le pied, & notamment, en dernier lieu, le duc de.. de.... de... ſon nom m'échappe dans ce moment.

La PRÉSIDENTE.

Eſt-ce ma faute à moi, Monſieur, ſi vos amis?...

Le PRÉSIDENT.

Eh ! parbleu ! il faut bien que ce ſoit votre faute. Ce n'eſt sûrement pas la mienne. Je leur fais toujours les mêmes politeſſes, moi; mais, c'eſt que pendant trois mois, ſix ſemaines, plus ou moins, vous vous engouez de quelqu'un, c'eſt un homme charmant, unique, divin.... Enfin, cela a été quelquefois au point que j'ai été aſſez benêt pour en prendre de la jalouſie, moi ! & puis au bout de ce tems d'illuſion, crac, il ſurvient une ſcene, telle que celle que vous avez apparemment eue aujourd'hui avec l'Abbé;

& cette ſcene les écarte de chez moi, ſi bien que je ne les vois plus, ni ne les rencontre, & même qu'ils me refuſent le ſalut... En vérité, dites-moi, croyez-vous qu'il ſoit fort gracieux pour moi, de ne pouvoir conſerver un ami, un véritable ami?

La PRÉSIDENTE, *très-vivement.*

Mais, Monſieur, peſez donc ſur les raiſons qui me font, & me feront toujours refuſer mon conſentement...

Le PRÉSIDENT, *avec vivacité.*

Mais, nous nous en paſſerons, Madame. J'ai écrit ce matin à M. Dupuis, pour dégager ma parole; & je n'écoute rien... Mais, Madame, ſoit dit entre nous, il eſt d'un bien mauvais cœur de parler, comme vous faites, contre l'Abbé, qui a pour vous & pour moi une tendreſſe ſinguliere. Non, c'eſt qu'il n'y a point d'attention que ce garçon-là n'ait pour moi. Il a mille fois plus de ſoin de ma ſanté que de la ſienne propre; il me

force tous les jours de me coucher de bonne heure, parce qu'il ſait qu'il faut que je ſois au palais dès le matin, tandis qu'il a la complaiſance de veiller avec vous, & de veiller pour veiller juſqu'à des trois ou quatre heures, & dites-moi à quoi faire ?

La PRÉSIDENTE.

Mais, cela empêche-t-il...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Oui, Madame, ces bonnes façons devroient vous faire ſouhaiter ſon mariage, au lieu de vous y oppoſer... Oui, ſur-tout quand vous joindrez à cela la reconnoiſſance que vous devez à milord Sindereze ſon oncle; ce ſeigneur magnifique, cet étranger généreux, qui, par pure amitié, nous a comblés de ſes bienfaits, en faiſant notre mariage; & qui, encore aujourd'hui, donne tout ſon bien à ſon neveu, pour lui faire épouſer votre fille... qu'il regarde comme la ſienne propre.

La PRÉSIDENTE.

Eh ! oui, Monſieur...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant.*

Eh ! oui, Madame, quand il ſeroit le pere de votre fille, pourroit-il faire davantage ?

La PRÉSIDENTE.

Eh ! mais, ſi vous ne voulez pas m'entendre...

Le PRÉSIDENT, *l'interrompant encore.*

Non ! Madame, je n'entends rien. Je vais déjeûner chez Saint-Far avec l'Abbé, qui ne ſait pas encore le traître mot de ſon mariage & de ſa métamorphoſe en capitaine de dragons. Son oncle, pour jouir de ſa ſurpriſe, ne veut lui apprendre que ce ſoir, *ſon transfiguration ;* ce ſont les termes de ce bon milord, qui, depuis vingt ans qu'il eſt en France, n'a rien perdu de ſon accent & de ſes expreſ-

ſions

ſions angloiſes. Enfin, il doit ſe rendre chez moi avec M. Faillite, mon notaire, & nous ſignerons le contrat tout de ſuite; ſerviteur.

Il ſort en colere.

SCENE VI.

La PRÉSIDENTE, *ſeule & agitée.*

Cherchons tous les moyens de rompre ce mariage, qui me fait frémir... d'abord, je crois à ma fille du goût pour le jeune Dupuis... inſpirons-lui d'avoir la fermeté de réſiſter en face à ſon imbécille de pere.... Après cela... je ſuis d'une jalouſie... & d'une fureur contre l'Abbé... je périrois plutôt que de... Que d'aſſauts je vais avoir à ſoutenir!... — Ce vieux Milord, qui eſt actuellement dévot, & qui va venir me prêcher & me lanterner...

SCENE VII.

Un LAQUAIS, la PRÉSIDENTE; MILORD SINDEREZE.

Le LAQUAIS, *annonçant.*

Monſieur Milord Sindereze.

La PRÉSIDENTE.

Comment, qu'eſt-ce qu'il dit?

Le LAQUAIS.

Monſieur Milord, Madame.

La PRÉSIDENTE.

Voilà un Laquais qu'il faut que je mette dehors. Il ſuffit que je craigne de voir quelqu'un, pour qu'il l'annonce dans l'inſtant... On diroit qu'il va le chercher. (*Appercevant Milord.*) Ah! Milord, je me plaignois de vous. Il y a un ſiecle qu'on ne vous a vu.

MILORD, *d'un air recueilli.*

Ché fois plis de femmes, Matame ; vous ſavez pien, il eſt décha plis de ſix, ſept, & encore huit mois, que moi ché fiſitte plis les Tames ; & puis, comme fous en être cauſſe, j'eſpere, il eſt pas péſoin que moi ché rappelle à vous mon converſion & ma repentire de nos écaremens communs...

La PRÉSIDENTE, *interrompant.*

Ah ! mon cher Milord, épargnez ces images...

MILORD.

Point, Matame, ch'épargne rien ; moi ; rien. Ch'épargne point plis mes foibleſs'à moi ſeul... Ché reproche touchour à moi le grand averſion que j'ai eue, jatis, pour moi marier...ce qui m'a fait commettre des malhonnêtetés avec les femmes & mêmement ; qui m'a empêché autrefois d'épouſſer fous, Matame... oui... oui... & c'eſt pour cela que je ſuis été venu à ſtheure chez fous, pour achever d'ap-

paiſer les remords de mon conſcience ; en vous preſſant d'y faire vîte, vîte vîte, la mariache de Mamoiſelle fotre fille avecques mon neveu à moi.

La PRÉSIDENTE.

Ah ! Milord, vous m'affligez cruelment ! vous me voyez inconſolable de ne pouvoir donner mon conſentement à ce mariage, que mon mari lui ſeul...

MILORD.

Par Saint Patriſſch, que dites-fous ?

La PRÉSIDENTE.

Ah ! mon Lord, je vous crie merci, & j'oſe exiger de vous que vous m'aidiez vous-même à rompre ce mariage ; & à en faire revenir M. le Préſident...

MILORD, *vivement & affectueuſement.*

Ah ! Matame, eſt-ce donc-là l'amitié coéternelle dont nous nous être churez enſemple le ſerment, à la pla-

ce, & pour tenir lieu d'un amour criminel qui l'eſt deffendu ?

LA PRÉSIDENTE.

Mais, en quoi bleſſé l'amitié ?...

MILORD, *l'interrompant.*

Il va la dix & huitiéme année que moi ché l'honneur de fous connoître, & que chai mariée fous, Matame, au bon Préſitent ; & pour cauſſe, fous ſavez pien ;... chai regardé, touchour, vos enfans, comme les miens propr'à moi... L'Abbé de Kenſington, mon neveu, il être le dernier de ſon nom ; Mamoiſelle fotre fille il eſt reſtée unique... Et auchourd'hui que moi, par principe de conſcience, je veux compoſer qu'un ſeul & même famille de la fotre & de...

LA PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Eh ! bien, jugez-moi, mon cher Milord, vous qui êtes le plus juſte des hommes, je m'en rapporte à vous ; il y a plus de deux ans que nous avons

donné notre parole d'honneur, pour le mariage de ma fille, à M. Dupuis. Une parole d'honneur !

MILORD, *reprenant vivement.*

Et ſi le parole d'honneur il vous eſt rendu, Matame, ainſi que fotre mari, il me l'a aſſuré, hem !... vous n'avoir plis rien à m'oppoſer, n'eſt-ce pas ?... Et d'alieure, conſidérez fous point, fous, Matame, qui ſavez le deſſous des cartes, que par ce mariache, ſans rien ôter à mon héritier naturel ; au contraire même, en lui donnant tout, tout, tout, je m'acquitte, vis-à-vis de Mamoiſelle fotre fille, d'un dette que les erreurs de ma jeuneſſe ils m'ont fait contracter ?

La PRÉSIDENTE.

Je demeure d'accord de tout cela, Monſieur, & je vous reconnois bien à ces procédés équitables. Mais...

MILORD, *vivement & tendrement.*

Mais, mais... mais, Matame, achou-

ter fous à cela, qu'un pere il peut pas avoir des ſentimens plus vifs, ni encore plus tendres, pour ſa fille, que moi j'en ai pour la nôtre... pour la fôtre, dis-je.

La PRÉSIDENTE.

Hélas! Milord, vous êtes bien payé d'avoir pour elle les entrailles d'un pere; car on ne ſauroit avoir plus d'amour & de vénération, que cette petite fille-là en a pour vous.... elle a d'ailleurs tous vos traits, votre air, vos façons, toutes vos manieres enfin...

MILORD, *très-vivement.*

Eh! bien, Matame, qui doncques arrête-fous? dites, dites; ſi ce petit M. Dupuis, que je connois point, il fous rend fotre parole, comme moi j'en être sûr, sûr, & très-sûr, rien peut-il plus vous empêcher de faire la mariache? & n'eſt-il point de l'humanité?...

La PRÉSIDENTE, *d'un air déſolé.*

Ah! mon Dieu, quand il me rendroit notre parole... vous me déſeſ-

pérez !... J'aurois encore des raiſons invincibles, qui s'oppoſeroient à ce mariage.

MILORD, *avec une vivacité extrême.*

Ah ! de graſſe, Matame, qui ſont-ils les raiſons ? de graſſe, qui ſont-ils ? qui ſont-ils ?

La PRÉSIDENTE, *d'une ton entrecoupé.*

Ah ! Milord, le comble de mon malheur eſt de ne pouvoir vous les dire.

MILORD, *très-lentement & d'un voix entrecoupée vers la fin.*

Fous, pouffoir point le dire, Matame ! fous, fous ? qui pouvez point, & devez point avoir rien de caché pour moi ?... fous voulez point me les dire !... *Il garde le ſilence un inſtant.* Quels ſoupçons ! vous refuſez l'Abbé pour fotre gentre !... Quelles raiſons !... Qu'eſt-ce donc qu'il y a eu entre vous ? hem ?... Eſt-ce qu'il y auroit effectivement, hem !... Eſt-

ce qu'il y a, hem?... Ah! Matame, vous me faites trempler!... vous me faites trempler!...

SCENE VIII.

M. DUPUIS, la PRÉSIDENTE, MILORD.

M. DUPUIS, *ſe débattant avec un Laquais pour entrer.*

Je te dis, mon enfant, que je me moque de cela, que j'ai à lui parler, & que je veux entrer.

La PRÉSIDENTE.

Ah! Monſieur, je ſuis enchantée de vous voir...

M. DUPUIS, *d'un air bruſque.*

Il y paroît, Madame, en m'interdiſant votre porte. Parbleu! cela ne me fait plus douter, Madame, que

c'eſt vous ſeule qui êtes la cauſe de la rupture du mariage de mon fils ; c'eſt vous sûrement qui forcez le bon Préſident, mon vieux, mais foible ami...

MILORD, *l'interrompant.*

C'eſt doncques-là Monſié Dupuis ; Matame ?

M. DUPUIS, *d'un air aſſez groſſier.*

Oui, Monſieur l'étranger, je ſuis Dupuis ; Dupuis le ſecrétaire du roi ; & le plus grand ſecrétaire du roi, qu'il y ait eu, depuis leur création.

MILORD, *avec un ris ironique & amer.*

Cela il donne la nopleſſe de France... il eſt pien gracieux, Monſié.

M. DUPUIS.

Oh ! je n'avois pas beſoin de cela, mon cher ; mon pere étoit capitoul, du tems de la régence ; ainſi ma nobleſſe eſt bien plus ancienne, comme vous voyez. — Mais revenons au pro-

cédé de ces gens-ci avec moi ; je vous en fais juge.

MILORD, *fort étonné.*

Moi, Monſié ? moi, Monſié ?

M. DUPUIS, *le prenant par la main.*

Vous-même, mon cher ami.

MILORD (*à part.*)

Mon cher ami ! il eſt fou, j'eſpere.

M. DUPUIS, *le reprenant.*

Suivez-moi donc ; ſuivez-moi donc... Le mariage de mon fils, le maître des requêtes, (joli ſujet, en vérité) étoit arrêté depuis un ſiecle avec eux...

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant.*

Si vous vouliez bien, Monſieur...

M. DUPUIS, *interrompant la Préſidente.*

Non, Madame, je ne veux rien autre choſe que de vous faire condam-

ner par le premier venu, moi. Eh bien, mon cher ami?...

MILORD (*à part.*)

Au tiaple ! il eſt familier cet homme ! il tutaie preſque les gens à la premiere vue.

M. DUPUIS, *le reprenant encore*

Oh ! écoutez-moi donc, mon cher roi ; où allez-vous ?... Aujourd'hui donc ce mariage ſe trouve rompu, parce que Mme. Nacquart, depuis ſix mois, s'étant entêtée d'un maudit Abbé...

La PRÉSIDENTE, *à M. Dupuis.*

En vérité, Monſieur...

MILORD, *à la Préſidente.*

En férité, Matame, je devois point m'attentre à...

M. DUPUIS.

Mon cher, c'eſt qu'il faut que vous ſachiez que c'eſt une affaire d'or pour ces gens-ci ; je ne donne rien à mon fils, mais à ma mort, & à celle de

ma femme, mon fils, qui eſt fils unique, aura plus de huit cens mille livres de beau bien... & je ne me ſuis pas enrichi dans les ſous-fermes anciennes, comme on le dit à Paris... Sur mon Dieu, il m'en a coûté; j'ai même été obligé de ſolliciter des indemnités, que j'ai obtenues; le miniſtre le ſait bien, mon très-cher ami.

MILORD (*à part, & froidement.*)

Le funeſte petit bourchois! *Haut.* Monſié, mon très-cher ami, que ché connois point du tout, laiſſe-moi dire ſous un mot à Mataine, ſur un petit l'affaire qui l'eſt point long.

M. DUPUIS.

Tenez, je ne ſais ce que c'eſt que votre affaire; mais à coup sûr, elle ne peut être auſſi intéreſſante que la mienne; ainſi jugez-nous, & condamnez-moi, ſi j'ai tort, cher ami.

MILORD, *d'un air d'impatience.*

Oh, parti! le plus terrible de mes

amis, du moins ſouffre fous que Matame réponde

M. DUPUIS, *interrompant.*

Eh! non poulet, elle ne ſauroit rien répondre de plauſible, pour juſtifier le choix, qu'à la place de mon fils, elle fait faire à ſon mari, de ce damné Abbé, de ce vilain renégat...

La PRÉSIDENTE.

Mais, connoiſſez du moins, Monſieur, les gens à qui vous parlez...

M. DUPUIS, *ſans entendre ce qu'on dit.*

Qui mene une vie ſcandaleuſe..?

MILORD.

Et ſavré fous, Monſié, que cet Abbé eſt...

M. DUPUIS, *interrompant.*

Eſt toujours d'un côté & d'un autre, avec des coquines? Oui, je le ſais bien. Eſt-ce que vous le connoiſſez?...

MILORD, *à la Préſidente.*

Mais, Matame, être fous d'intelligence de cette ſcene?...

M. DUPUIS, *pourſuivant ſans ménagement.*

Après avoir ſoupé avec ces impures-là, au point du jour, M. l'Abbé les mene boire du ratafia à Neuilly, & c'eſt lui qui mene la caleche; & il n'y a pas trois jours que cela eſt arrivé, au moins... Un Abbé!... un Abbé... Y a-t-il un ſcandale pareil à celui-là?

MILORD, *dans la derniere impatience.*

Parti, Monſié, écoute-fous un moment... Cet Abbé...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Quel diable! cher ami, voulez-vous toujours parler? écoutez donc à votre tour.

La PRÉSIDENTE, *impatiemment.*

Comment ? on ne pourra pas dire un mot ! . . .

M. DUPUIS, *ſe fouillant.*

En vérité, les femmes ſont bien babillardes. . . Jaſez donc toujours, j'y renonce. Eh non, cher ami, c'eſt que je vous cherche la lettre que m'a écrite le Préſident, par laquelle il rompt ce mariage.

La PRÉSIDENTE.

Mais, Monſieur. . .

MILORD.

Mais Monſié. . . Monſié. . .

M. DUPUIS, *pourſuivant ſans donner le tems de parler.*

Eh ! non, non, c'eſt que c'eſt un morceau rare. Après m'avoir dit qu'il ne veut plus me donner ſa fille, voici comme il finit :

Comme M. l'Abbé Kenſington ne peut pas malheureuſement garder ſes bénéfices en ſe mariant, je me fais fort de les faire tomber à M. votre fils, s'il rentroit dans les ſentimens de dévotion que je lui ai vus il y a deux ans; vous voyez que mon amitié ne ſe dément point, & que je ſuis toujours, &c.

Mon fils dans la dévotion !... lui eccléſiaſtique !... lui bénéficier !... Morbleu, je ſuis auſſi dévot qu'un autre; mais ſi le coquin prenoit le parti de l'égliſe, (*prenant le bras de Milord*) je lui caſſerois les bras, mon cher ami.

MILORD, *avec fureur.*

Parti, Monſié, il faut que je corne, corne aux oreilles de fous, que moi l'être l'oncle de l'Abbé Kenſington, moi, moi.

M. DUPUIS, *tout étonné.*

Ma foi, mon cher ami, j'en ſuis fâché pour vous; vous ne méritez pas

cela ; vous avez l'air d'un assez bon homme, vous.

MILORD, *véritablement en colere.*

Chai l'air d'un bon homme, moi ; Matame ? En France, un bon homme, il veut dire un bette. Moi ché suis un bette, Matame ? moi un bette !

La PRÉSIDENTE, *très-embarrassée.*

Eh non ! Milord, cela ne signifie point cela.

M. DUPUIS (*à part.*)

Milord ! Milord ! ah ! c'est donc là l'oncle de mon drôle !

MILORD, *dans la derniere colere.*

Un bon homme ! moi un bon homme ! ché sortir, Matame ! ché reviendrai quand le Présitent y sera... un bon homme !... ché sortir. Ché serois point si bon... point si bon ; car les mains ils me démangent de chetter par le fenêtre Monsié le secrétaire du roi ;...

pour que ça arrive point, ché lui quitte la place ; ché ſors ;... ché ſuis ſorti. (*Il ſort.*)

SCENE IX.

La PRÉSIDENTE, M. DUPUIS.

M. DUPUIS, *le rappellant.*

Eh non ! c'eſt moi qui vous la quitte, M. Milord ; je vois bien que vous avez pris votre parti, Madame, & que vous avez abuſé de l'aſcendant que vous avez ſur l'eſprit de votre mari, je reviendrai lui parler. — Mais apprenez que votre Abbé eſt l'homme du monde le plus dangereux ; je ſais qu'il a fait tout ce qu'il a pu, pour qu'on eût ſur vous & ſur lui, des ſoupçons ... s'il eût été poſſible de croire une Dame chrétienne, comme vous, capable d'une habitude criminelle.

La PRÉSIDENTE.

Ah ! çà, nous voilà ſeuls, & je me flatte à préſent...

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Et il enveloppoit dans ſes calomnies ma femme ;... Mme Dupuis ... Mme. Dupuis !... qui eſt la vertu & la chaſteté même.

La PRÉSIDENTE.

Vous allez donc m'entendre ?...

M. DUPUIS, *l'interrompant encore.*

Ce que je vous dis-là eſt à la lettre, Madame. — Je tiens ce fait de deux de nos Meſſieurs qui viennent dans cet œuvre à St. Euſtache ; de bonnes têtes ! qui ont paſſé par toutes les charges ; d'anciens marguilliers ; des gens de mérite.

La PRÉSIDENTE, *avec inſtance.*

Mais, M. Dupuis, écoutez-moi pour Dieu, écoutez-moi.

M. DUPUIS.

Non, Madame ; je vous laiſſe. Tenez, je viens d'entamer-là une matiere chatouilleuſe, ſi je reſtois, je dirois quelques ſottiſes ; je ne pourrois pas m'en empêcher ; il vaut mieux que je ſorte ; je me ſuis retenu juſqu'ici. Si je demeurois à préſent, je ne répondrois pas de moi. Serviteur. (*Il ſort bruſquement.*)

SCENE X.

La PRÉSIDENTE, *ſeule.*

Eh bien ! eh bien ! cela a-t-il le ſens commun ? . . . en vérité, cet homme de fortune-là n'eſt pas vraiſemblable ; il eſt ſi plein de ſon objet, qu'il eſt incapable de rien entendre . . . Nous euſſions pu prendre enſemble des meſures . . . . Mais faiſons deſcendre ma fille . . . Hola quelqu'un . . . Y a-t-il quelqu'un-là ? . . .

SCENE XI.

L'ABBÉ, *gris*, le PRÉSIDENT, *ivre*; *qui le ſuit* (1). La PRÉSIDENTE.

L'ABBÉ, *dans la couliſſe.*

Toujours à vos ordres, Madame; toujours à vos ordres. (*Au Préſident en s'avançant.*) Ah! le joli petit vin blanc! le joli petit vin blanc avec des huîtres!... il eſt coquin... ce vin-là eſt coquin...

(1) Dans cette ſcene & les ſuivantes, les acteurs qui joueront les rôles du Préſident & de l'Abbé, doivent mettre une différence très-marquée dans le jeu. Le Préſident eſt ivre; l'Abbé n'eſt que gris. L'un a une ivreſſe triſte; l'autre a de la gaieté & de la grace. Il faut remarquer auſſi, que par gradations, ils reprennent un peu leur raiſon; & que les vapeurs du vin ſe diſſipent chez l'un & chez l'autre, en proportion de ce qu'ils en ont été frappés chacun.

Le PRÉSIDENT, *à la Préſidente.*

Madame... Madame... oui, Madame.

La PRÉSIDENTE.

Eh! mais, M. le Préſident, ne vous trouvez-vous pas mal ?

L'ABBÉ, *d'un ton badin.*

Eh! mais, majeſtueuſe Préſidente, ne voyez-vous pas tout d'un coup, que notre ſanté à l'un & à l'autre.... eſt au deſſus de ſes affaires.

Le PRÉSIDENT.

Tenez, Madame.... faites-nous une... ga... ga... ga... lanterie... & paſſez dans votre appartement.

La PRÉSIDENTE.

Je le veux bien, Monſieur, mais...

Le PRÉSIDENT.

Quoi ? mais ! mais !... Ne ſais-je pas bien que j'ai à parler à l'Abbé... en particulier.... & de cette affaire....

à laquelle vous vous oppoſez .... allez-vous me la faire oublier ? ...

La PRÉSIDENTE.

Non, Monſieur, je me retire. (*A part.*) Obſervons-les, voyons ce que tout ceci deviendra. Allons trouver ma fille, & me concerter avec elle.

SCENE XII.

L'ABBÉ, le PRÉSIDENT.

L'ABBÉ, *chante.*

La princeſſe eſt partie.

Le PRÉSIDENT, *peſamment.*

Oui, la voilà partie... Ah ! cà, mon Abbé... aſſeyons-nous-là... & parlons d'affaires.

L'ABBÉ, *très-gaiement.*

D'affaires !... à moi !... à préſent !...

ſent!... Tiens, mon Préſident, les vingt-quatre notaires du roi... viendroient à préſent pour affaires... même pour me prêter de l'argent, que je les enverrois... avec leurs eſpeces... (*Il chante :*) *Lere la, lere lanlere*... Eh! oui, chantons plutôt, céleſte Préſident! (*Ils s'aſſeyent, une table entr'eux.*)

AIR : *Chacun à ſon tour, liron lirette.*

J'aime beaucoup les femmes blanches ;
Mais j'aime encore mieux le vin blanc ;
Je n'ai point vu de femmes franches,
Et j'ai bu ſouvent du vin franc.
Le ſexe ne m'eſt rien quand je flûte ;
Et dans cela, comme dans tout,
Chacun à ſon goût.
Point de diſpute ;
Chacun à ſon goût.

Le PRÉSIDENT.

Parbleu, tu es bien heureux d'être toujours... de cette gaieté-là!... il faudroit, moi, que j'euſſe bu... un peu raiſonnablement.... pour être la moitié auſſi gaillard... & ſi encore...

L'ABBÉ, *prenant l'air triſte.*

Ah ! morbleu ! il vient pourtant de me paſſer par l'eſprit quelque choſe... qui me chagrine, & qui... me rend triſte... oui, triſte. *Il rit.*

Le PRÉSIDENT.

Dis-moi, ce que c'eſt.

L'ABBÉ, *d'un air tendre & vif.*

C'eſt que tu ſais bien que je ſuis ton ami.... ton véritable ami... & cependant... depuis cinq ou ſix mois... je me reproche de te cacher un ſecret... qui te regarde.

Le PRÉSIDENT, *peſamment.*

Qui me regarde... moi ?... Monſieur, c'eſt fort mal... eh bien ! ... c'eſt très-mal, par exemple... entre amis... a-t-on rien de caché... l'un pour l'autre ?

L'ABBÉ.

C'eſt ce que je me ſuis dit... mais ce qui m'a empêché de te découvrir...

ce ſecret-là..., c'eſt que je crains qu'il ne te fâche.

Le PRÉSIDENT.

Qu'il me fâche! moi!... moi!... qu'il me fâche!... le pauvre homme!

L'ABBÉ.

Oui, toi... toi-même... tiens... ſi tu veux que je te le diſe... jure-moi auparavant... que cela ne te fera aucune peine.

Le PRÉSIDENT.

Oh! je te le jure... je te le jure... eh!... qu'eſt-ce que cela me fait à moi!

L'ABBÉ.

Eh! bien, Préſident, tu es... un honnête-homme... tu es... un honnête-homme...

Le PRÉSIDENT.

Eh bien! eſt ce-là un... ſecret?

L'ABBÉ.

Attens donc... tu es un honnête-homme... mais ta femme....

Le PRÉSIDENT.

Ma femme! ma femme!...

L'ABBÉ.

N'eſt pas une honnête-femme, veux-tu que je te le diſe?...

Le PRÉSIDENT.

Cela n'eſt pas vrai, morbieu!... cela n'eſt pas vrai... c'eſt une femme d'honneur que ma femme.... la Préſidente eſt vertueuſe... & même ce ſont toujours des querelles... quand j'en veux venir... je te dis qu'elle eſt froide, moi... mais voyons.

L'ABBÉ.

Oh! mais... puiſque tu te fâches, & que tu ne me crois pas... je ne te dirai plus rien, moi.. dès que cela ne te fait pas plus de plaiſir... Eſt-ce pour moi que je te dis cela?... qu'eſt-ce qui m'en revient?

LE PRÉSIDENT.

Un moment... M. l'Abbé, parlons de ſang-froid... ai-je tort de me mettre en colere ? ... eſt-il étonnant qu'on prenne feu... quand on entend dire ces ſortes de choſes-là... de ſa femme ?

L'ABBÉ, *riant de tout ſon cœur.*

Eh ! mais, quand cela eſt vrai, nigaud,... pardi, quand cela eſt vrai.

LE PRÉSIDENT, *vivement.*

Cela n'eſt pas vrai, morbieu !... cela n'eſt pas vrai... parce que c'eſt faux... Prouvez-moi, mon petit Monſieur, comme cela eſt vrai... donnez-moi..., cette ſatisfaction-là.

L'ABBÉ.

Oh ! tu vas en avoir le plaiſir... tiens, je le prouve, je le prouve... parce que... *primò*, vous êtes un honnête-homme... mais ta femme... ta femme eſt une catin.

Le PRÉSIDENT, *hors de lui.*

Mais quelles preuves en as-tu ?... dis donc, dis... dis-là... dis... dis donc... c'eſt que, vois-tu, je ſuis ſi sûr de la Préſidente, qu'à moins que tu n'ayes vu... que tu n'ayes vu... & ſi encore... je ne le croirois pas.

L'ABBÉ, *pleurant de tendreſſe.*

Tiens, mon cher Préſident... mon bon ami... hi, hi, hi... hi, hi, hi...

Le PRÉSIDENT.

Pourquoi t'affliges-tu ?... pour moi ?... à qui en as-tu ?... moi, je n'en crois rien.

L'ABBÉ, *plurant encore.*

Tu n'y es pas, mon très-cher ami... c'eſt que je ſuis un coquin... un miſérable... un roué... En vérité, cher ami, ſi tu es ce que preſque tous les maris ſont à Paris... il faut t'en prendre à ta femme... ce n'eſt pas ma faute.

Le PRÉSIDENT, *d'un air aſſuré.*

Je ne le ſuis pas... Oh! mon pauvre ami, ſi ce n'eſt que cela... ne te déſole point tant... je te dis que je ne le ſuis pas, moi... parce que j'en ſuis sûr.

L'ABBÉ.

Oh! mon ami, ſur mon honneur, tu l'es... ſur mon Dieu, ſur mon ame, tu l'es... oh! tu l'es. Cela n'eſt que trop vrai... & tiens: que je te rappelle... te ſouvient-il du jour des Rois, qu'il geloit à pierre-fendre?...

Le PRÉSIDENT.

Il faiſoit froid... eh bien!... quand je m'en ſouviendrois?

L'ABBÉ.

Tu fus dîner avec Milord Sindereze... mon cher oncle... chez une femme de mérite... qui eſt même fort ennuyeuſe... quoiqu'elle ait ſoixante ans paſſés.

LE PRÉSIDENT.

Cela eſt juſte. Eh bien ?

L'ABBÉ.

Eh bien ? je n'y fus pas, moi... quoique je fuſſe prié de cette partie fine, avec vous autres... Eh bien ? la Préſidente me fit reſter avec elle... Étoit-ce ma faute ?

LE PRÉSIDENT.

Eh bien ! quel mal y a-t-il à tout cela ?

L'ABBÉ.

Elle me dit que je te reſſemblois... eſt-ce ma faute ?

LE PRÉSIDENT.

Eh ! quand tu me reſſemblerois... où eſt donc le malheur ?... le grand malheur ?...

L'ABBÉ, *d'un air badin.*

Ne te preſſe donc point... enſuite elle m'embraſſa, en me diſant : c'eſt

mon mari..., c'eſt toi, cher ami... que j'embraſſe... (car elle t'aime dans le fond)... c'eſt mon mari que je baiſe... eſt-ce ma faute?

Le PRÉSIDENT.

Eh bien! qu'eſt-ce qu'il y a donc-là de ſi grave?... eſt-ce que je prends garde... à ces mi... mi... minutes-là?... & ſur-tout avec toi... petit follet?

L'ABBÉ, *en riant.*

Un moment... un moment... Comme il faiſoit chaud, elle ôta ſon fichu... oh! il faut le dire... elle a tout ceci... admirable; eſt-ce ma faute?

Le PRÉSIDENT.

Mais eſt-ce ta faute?... eſt-ce ta faute?... que veux tu dire?...

L'ABBÉ, *pleurant.*

Que veux-tu que je te diſe?... que veux-tu que je te diſe, mon très-cher ami?... je fus aſſez indigne...

& assez abandonné de Dieu... pour... Cher ami, ne m'en parle pas davantage... c'est une affaire faite. Tu vois bien à présent... que ce ne sont pas là des oui-dire... tu vois bien que c'est par moi-même... que je suis certain que tu es ce que tu ne mérites sûrement pas d'être; & sur-tout de la façon d'un ami comme moi.

Le PRÉSIDENT, *confondu.*

Je n'en reviens point!... je n'en reviens point!

L'ABBÉ, *pleurant.*

Mais, cher ami, est-ce ma faute?... mets-toi en ma place... pouvois-je faire autrement? il eût fallu être un ange... là, dis, est ce ma faute?... non, c'est que je t'en fais juge.

Le PRÉSIDENT.

Non, ce n'est point ta faute... tu n'as aucun tort... tu as fait ton métier, toi l'Abbé... mais la Présidente est une malheureuse.

L'ABBÉ.

Oh ! c'eſt mal à elle... vous qui ne lui refuſez rien... je l'ai priſe d'averſion... depuis ce temps-là... (*en pleurant*) de m'avoir forcé, le piſtolet ſous la gorge... à faire cette eſpiéglerie-là à mon ami... à mon meilleur ami... mon plus cher ami.

LE PRÉSIDENT.

Je ne t'en ſais pas mauvais gré... à toi l'Abbé... cela t'a fait plaiſir... je ne t'en veux pas pour cela... au contraire... j'aurai toujours pour toi la reconnoiſſance... que mérite... le ſecret que tu viens de me confier... mais écoute donc, mon ami, il ne faut pas aller dire cela à d'autres, au moins.

L'ABBÉ.

Cher ami, tu conçois bien qu'il n'y a que toi au monde à qui cette confidence-là puiſſe le faire... d'ailleurs, je ne le dirois pas même à mon confeſſeur... Ah ! tu ſeras le ſeul... la peſte !

LE PRÉSIDENT, *affectueuſement.*

Cher Abbé, mon très-cher Abbé!... tu ne pouvois pas me donner une plus grande marque de confiance... & d'amitié... que ce ſecret-là... je n'oublierai jamais le ſervice que tu me rends... mais la Préſidente s'en ſouviendra.

L'ABBÉ.

Pour moi, je ne lui pardonnerai de mes jours... & ce matin, quand je l'ai quittée (*en riant*,) (car je l'ai quittée ce matin) je l'ai traitée indignement.. parce que je ne puis la ſouffrir... depuis qu'elle t'a manqué... cela eſt plus fort que moi... & ſi j'étois en ta place... je la ferois enfermer... dans un bon couvent...

LE PRÉSIDENT.

C'eſt à quoi la bonne Dame doit s'attendre.

L'ABBÉ, *tendrement.*

En ce cas-là, quand nous l'aurons

fait cloîtrer... ſi tu veux, mon ami, mon très-cher ami .. venir loger avec moi... dans ma petite maiſon des Porcherons... nous vivrons enſemble.

LE PRÉSIDENT, *l'embraſſant.*

Cher Abbé... mon très-cher Abbé... j'y conſens de bien bon cœur... (*Ils ſe levent.*) Oui, cher-ami, oui j'irai vivre avec toi... tu peux bien en être certain... tu me tiens lieu de tout... quand on a un ami... un fidele ami, un ami sûr ... comme toi, il faut vivre éternellement avec lui.

SCENE XIII.

La PRÉSIDENTE, le PRÉSIDENT, l'ABBÉ.

La PRÉSIDENTE, *d'un air intrépide.*

Je revenois ici, Meſſieurs, & je me ſuis arrêtée un moment à entendre la fin de votre belle converſation : n'eſt-il pas affreux, M. le Préſident, que vous ſoyiez aſſez lâche pour prêter l'oreille aux calomnies les plus atroces, les plus dénuées de vraiſemblance, & qui ne vous couvrent pas moins de honte que moi ?

Le PRÉSIDENT, *un peu moins ivre.*

Comment ! comment ! Madame, vous êtes aſſez hardie...

La PRÉSIDENTE, *fiérement.*

Allez, Monſieur, on ne craint rien,

quand on eſt sûr de ſon innocence. Je n'appréhende rien, vous dis-je ; je n'ai rien à me reprocher, & on ne peut pas prouver que je ſois capable de la moindre choſe qui puiſſe choquer la vertu, ni la bienſéance.

L'ABBÉ (*à part en riant.*)

Elle ne parleroit pas ſi haut, ſi je ne lui euſſe pas rendu ſes méchantes lettres. J'ai fait là une ânerie.

La PRÉSIDENTE.

Il n'y a que vous au monde, Monſieur, & encore faut-il que vous ſoyiez dans l'état honteux où le vin vous a mis ; il n'y a que vous, dis-je, qui puiſſiez donner quelque créance aux fables & aux rêveries que vous débite depuis une heure, un homme ivre comme M. l'Abbé.

L'ABBÉ, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ne diroit-on pas que j'ai bu, à entendre Madame ?

LE PRÉSIDENT, *fixant l'Abbé.*

Effectivement, l'Abbé a du vin ... mais beaucoup ... & je commence à concevoir ...

L'ABBÉ (*à part & ſouriant.*)

Oh ! je voudrois bien qu'il imaginât... que je lui ai menti... cela ſeroit plaiſant ... Oh ! je le voudrois à préſent.

LA PRÉSIDENTE.

Mais, Monſieur, répondez-moi. Vous me ferez juſtice de M. l'Abbé ; vous ne le reverrez de votre vie, vous le chaſſerez de chez vous, ou je ferai un éclat. — Je vais de ce pas me réfugier chez mon oncle, le conſeiller de grand'chambre ; je prendrai avec lui des meſures pour nous faire ſéparer... & nous verrons ſi, ſans raiſon & ſans preuves, ſans prétextes même, on peut attaquer la réputation & l'honneur d'une femme comme moi.

L'ABBÉ, *en riant.*

Eh ! bien, Préſident, la crois-tu ? ...

(*A part.*) Oh ! je voudrois qu'il la crût ! (*Bas à la Préſidente.*) Allons ferme, Madame, il eſt tems d'appuyer... je vais vous ſeconder... (*Haut*) écoute-donc, mon ami, tous les jours... on ſe trompe dans ces matieres-là...

Le PRÉSIDENT, *le fixant encore.*

Un petit moment, M. l'Abbé... s'il vous plaît, point de plaiſanteries... j'ouvre les yeux petit-à-petit... & je vois très-bien que vous avez bu...

L'ABBÉ, *en riant.*

Oui, voilà ce que c'eſt... c'eſt le vin, mon ami... (*Bas à la Préſidente.*) Allons, Madame, un petit coup de collier... c'eſt qu'il ſera délicieux qu'il vous croie... cela vaudra de l'or... cela ſera divin... (*Haut*) je te demande en grace de ne rien croire...

Le PRÉSIDENT, *d'un air d'humeur.*

Eh ! non, Monſieur, ne plaiſantons-pas... je n'ai pas envie de rire... je reprends mon bon ſens, moi...

d'abord... c'eſt que vous êtes un coquin, ſi cela n'eſt pas... & ſi cela eſt — & cela n'eſt pas... car je commence à être sûr que cela n'eſt pas.

L'ABBÉ, *d'un ton badin.*

Oui, oui, cela n'eſt pas... & cela ne peut pas être... cela n'eſt jamais arrivé... à un Préſident.

Le PRÉSIDENT.

Ainſi, de quelque maniere que vous vous retourniez... dans les deux cas... que cela ſoit... ou que cela ne ſoit pas... dans les deux cas...

L'ABBÉ, *le contrefaiſant.*

Eh bien! dans les deux cas... achève donc... je crois que tu as du vin auſſi.

Le PRÉSIDENT, *d'un air ferme.*

Dans les deux cas, Monſieur, ne mettez jamais les pieds chez moi... vous avez calomnié Madame... je ne veux plus vous voir... Sachez tout ce que vous y perdez, mon petit Mon-

ſieur... tout étoit arrangé pour vous faire épouſer ma fille.

L'ABBÉ, *reculant d'étonnement.*

A moi, ta fille !... à moi, un mariage véritable !... à moi, la demoiſelle Nacquart !... l'affaire auroit-elle été canonique, Madame ?... vous le ſavez.

La PRÉSIDENTE.

Oſez-vous bien encore ?...

L'ABBÉ, *l'interrompant.*

Mon ami, outre cela... je l'aurois refuſée... je ne veux point me marier, moi... je ne ſuis pas encore aſſez abandonné de Dieu... ni des femmes... comme tu ſais, Préſident... pour m'aller marier.

La PRÉSIDENTE, *d'un air auguſte.*

Sortez, Monſieur; & ne paroiſſez jamais devant moi.

L'ABBÉ, *ſe retenant pour ne pas rire.*

Je ſors, Madame... je n'en dirai pas davantage, parce que c'en eſt bien meilleur... je ſuis charmé que cela ait pris ce tour là... j'en rirai toute ma vie... & d'ailleurs, je ſuis enchanté que tout ſe ſoit paſſé dans la douceur... parce qu'il eſt de la derniere conſéquence... pour moi... d'avoir de bons procédés avec les femmes... cela m'en fera avoir ! bien sûrement, d'autres. (*Il ſort.*)

SCENE XIV, *& derniere.*

Le PRÉSIDENT, la PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT, *aux pieds de ſa femme.*

Ah çà, ma chere femme, je te demande pardon... des ſoupçons impertinens... je t'en prie, que cela n'altere pas notre union, qui ne....

La PRÉSIDENTE, *l'interrompant & l'aidant à ſe relever.*

Ces choſes-là, Monſieur, ſe pardonnent rarement. Cependant la conduite que vous tiendrez par la ſuite avec moi, pourra effacer le reſſentiment d'une femme vertueuſe, & qui eſt trop attachée à ſes devoirs, pour conſerver des levains d'aigreur & de haine contre quelqu'un, que par ſon inclination, elle n'eſt rien moins que portée à haïr, quelque ſujet qu'il en ait donné.

Le PRÉSIDENT, *pleurant de tendreſſe.*

Ah ! ma chere amie, ma tourterelle... ſois sûre que toute cette bagarre-ci ne fera qu'augmenter... ma confiance... mes ſentimens... mon eſtime & ma vénération.

La PRÉSIDENTE.

Nous verrons, Monſieur, nous verrons. — Mais paſſez dans votre cabinet vous repoſer une heure ou deux

Prenez du thé. Je vous ferai avertir quand MM. Dupuis, que j'ai envoyé prier de paſſer ici ce ſoir, ſeront arrivés, & nous ſignerons le contrat de mariage de ma fille, qui eſt dreſſé depuis avant-hier.

Le PRÉSIDENT.

Je le veux bien, ma chere épouſe. Arrangez tout cela; envoyez chez le notaire; quand il ſera venu, faites-le-moi dire... & je ſuis tout prêt à ſigner... je ſens que cela ſe paſſe.., oh! oui, cela ſe paſſe.

FIN.

LE GOUTER,

OU

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. GABIOT DE SALINS.

ACTEURS.

ADÉLAIDE DE SAINT-FIRMIN, *âgée de 13 ans.*

LE CHEVALIER DE SAINT-FIRMIN, *agé de 12 ans.*

SOPHIE DE FLORINVILLE, *âgée de 10 ans.*

Un petit PAYSAN.

Un vieux SOLDAT.

LE

LE GOÛTER,

OU

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente une allée de jardin, terminée par une grille qui donne ſur la campagne. La route paſſe au pied de la grille.

SCENE PREMIERE.

ADÉLAIDE, *ſeule.*

(*Adélaïde eſt appuyée ſur une petite table, entourée de trois ſieges, & ſur laquelle ſont un pot de confitures & trois petits pains. Adélaïde les regarde:*

elle tient un livre, & lit avec distraction: elle tourne de tems en tems les yeux du côté de la grille; enfin, après un petit silence, elle dit avec humeur) :

Sophie ne vient pas !... Seroit-elle malade ?... ou sa mere l'auroit-elle empêchée de sortir ?... Elle nous avoit promis de venir goûter avec nous, & d'être ici avant cinq heures !... il en est six, & je ne la vois pas !... (*Elle se leve & regarde de tous côtés.*) Ce retard commence à m'inquiéter... Croyant qu'elle viendroit, mon frere & moi nous avons demandé, pour notre goûter, ce pot de marmelade d'abricots... Nous savons qu'elle l'aime à la folie... Nous voulions la surprendre agréablement... & elle ne viendra pas !

SCENE II.

ADÉLAIDE, le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

Eh ! bien, ma sœur ! goûtons-nous ? j'ai un appétit dévorant.

ADÉLAÏDE.

Non, pas encore, Chevalier.

Le CHEVALIER.

Comment ! pas encore ? Je ne peux plus attendre, moi.

ADÉLAÏDE.

J'attends bien.

Le CHEVALIER.

Tu n'as pas, & tu ne dois pas avoir si faim que moi : toute l'après-

dînée tu as été assise à côté de maman. Coudre, lire, babiller, cela ne donne point d'exercice ; cela ne fait pas venir l'appétit : mais moi, qui ai pris ma leçon d'armes, de danse, & qui viens de bêcher mon jardin, cela m'a fait digérer mon dîner ; & bien vîte encore !

ADÉLAÏDE.

J'en conviens.

Le CHEVALIER.

Et puis, quand je n'aurois pas faim, crois-tu que la vue & l'odeur de ce pot de confitures ne me la feroit pas venir tout de suite ?... (*Il va prendre le pot de confitures, le sent, & le donne à sentir à sa sœur.*) Sens, ma sœur, sens ; il embaume !

ADÉLAÏDE.

Il me fait autant envie qu'à toi.

Le CHEVALIER.

Eh bien ! découvrons-le, & mangeons.

ADÉLAÏDE.

Non, Chevalier, cela ne ſe peut pas.

Le CHEVALIER.

Pourquoi donc ? as-tu goûté ?

ADÉLAÏDE.

Non.

Le CHEVALIER.

Ni moi non plus.

ADÉLAÏDE.

Ni Sophie non plus.

Le CHEVALIER.

Et où eſt-elle ?

ADÉLAÏDE.

Elle n'eſt pas encore venue.

Le CHEVALIER.

Eh bien !

ADÉLAÏDE.

Eh bien ! il faut l'attendre.

Le CHEVALIER.

Pourquoi ?

ADÉLAÏDE.

Pourquoi ? parce que je l'ai invitée.

Le CHEVALIER.

Pourquoi ne vient-elle pas ?

ADÉLAÏDE.

Je n'en ſais rien.

Le CHEVALIER *reporte le pot avec humeur.*

Sophie eſt bien aimable, je l'aime de tout mon cœur ; mais... (*Il regarde ſon goûter avec gourmandiſe...*) dans ce moment-ci, mon goûter l'emporte ſur elle, & je vais goûter en l'attendant.

ADÉLAÏDE.

Ah ! mon frere, ſi tu m'aimes, tu l'attendras ; je compte ſur ton bon cœur.

Le CHEVALIER, *avec humeur.*

Oüi ! mon bon cœur !... C'eſt bien vilain auſſi, à Mlle. Sophie, de manquer comme cela à ſa parole. Quand on a des rendez-vous d'honneur, on n'y manque pas ; & parmi nous autres enfans, un rendez-vous de goûter eſt un rendez-vous d'honneur.

ADÉLAÏDE.

Attendons encore un peu ; elle viendra sûrement.

Le CHEVALIER.

Oui, pourvu que ſa mere ne l'en empêche pas. Elle a des caprices, ſa mere.

ADÉLAÏDE.

Comment donc cela ?

Le CHEVALIER.

Je ne ſais pas trop ce que c'eſt qu'un caprice ; mais, quand on parle de Mme. de Florinville, on dit c'eſt une girouette ; & cela m'a fait croire

qu'une femme, qui a des caprices, eſt une femme dont la tête tourne au premier vent.

ADÉLAÏDE, *gaiement.*

Si Mme. de Florinville ſavoit que nous parlons d'elle comme cela.

Le CHEVALIER.

Elle doit bien s'en douter. Nous voyons tout, nous autres. Nos parens ne ſe méfient pas de nous, parce que nous ſommes enfans; mais ils n'ont pas de juges meilleurs que nous. Tiens, par exemple, maman; je m'apperçois bien de ſa fineſſe.

ADÉLAÏDE.

Comment donc?

Le CHEVALIER.

Elle n'a pas l'air de nous rien commander; mais elle ſait nous faire vouloir tout ce qu'elle deſire: & voilà comme il falloit me prendre! ſans cela, vif & bouillant comme je ſuis, j'au-

rois fort bien pu être un petit mutin & un entêté.

ADÉLAÏDE.

Ta franchiſe me ravit.

Le CHEVALIER.

Mais un petit moment, ne perdons pas la tête. J'ai bien voulu avoir pour toi la complaiſance d'attendre Sophie ; elle ne vient pas !... je vais faire danſer le pot de confitures. (*Il court à la table.*)

ADÉLAÏDE.

Et Sophie n'en aura donc pas ?

Le CHEVALIER.

Si fait ! mange de ce côté, moi, de celui-ci ; nous lui laiſſerons celui-là pour ſa part ; & ſi elle ne vient pas, nous le partagerons encore comme frere & ſœur.

ADÉLAÏDE.

Tu veux donc que Sophie ait l'air d'avoir notre reſte ?

Le CHEVALIER, *revenant.*

Comment !

ADÉLAÏDE.

Mais oui ; cela ſeroit-il honnête & délicat ?

Le CHEVALIER, *comme malgré lui.*

Non... (*Avec impatience.*) Qu'elle vienne donc ! car elle met ma politeſſe à une épreuve trop forte & trop longue !... (*Il ſe retourne, & voit arriver Sophie.*) Ah ! grace au ciel ! la voici !... Découvrons le pot ! Voilà ton petit pain ! (*Il le met à droite.*) Voilà le ſien ! (*Il le met à gauche.*) Voilà le mien ! (*Il le met devant ſoi.*) Que tout ſoit prêt à la recevoir ! (*Adélaïde va au devant de Sophie.*) Bon ! voilà le goûter ſous les armes ! Quel aſſaut je vais lui donner !

SCENE III.

ADÉLAIDE, SOPHIE, le CHEVALIER.

ADÉLAÏDE.

Ah ! te voilà, ma bonne amie ?

Le CHEVALIER.

(*D'un ton de reproche.*) Oui ! vous venez à une belle heure pour goûter : il y a déjà... une demi-heure que je vous attends ; & ſans ma ſœur, ma foi, j'aurois fait une bonne breche à ce pot de confitures !

ADÉLAÏDE.

Tais-toi donc, Chevalier. (*A Sophie.*) Ne lui en veux pas, Sophie ; c'eſt par bon cœur qu'il te gronde.

SOPHIE.

J'en ſuis bien perſuadée ; mais je

n'ai pas pu venir plutôt ; je vous en fais bien mes excuſes.

ADÉLAÏDE.

Que tu es bonne, avec tes excuſes ! n'eſt-il pas bien malade de goûter une demi-heure plus tard ?

Le CHEVALIER.

Bien malade ! non ... Mais, écoutez-donc, il y a des momens où mon eſtomac n'eſt pas ſi raiſonnable que mon cœur.

SOPHIE.

C'eſt réparer bien joliment votre petit moment d'humeur.

ADÉLAÏDE.

Oh ! mon frere a le cœur excellent !

Le CHEVALIER.

Allons ! avec vos complimens, n'allez-vous pas encore me faire attendre une ſeconde demi heure. Goûtons ; & ſi vous voulez faire mon éloge, j'au-

rai du moins la patience & le courage de l'entendre.

ADÉLAÏDE.

Chevalier ! ſi tu m'aimes, encore un petit moment !

Le CHEVALIER, *la contrefaiſant.*

Encore ! *Chevalier, ſi tu m'aimes !* Pour un homme, comme je ſuis foible ! Allons !... j'attends ;... ne vous gênez pas !.. Mais permettez que je m'éloigne un peu d'ici, la tentation ſeroit trop dangereuſe ; & je ne pourrois peut-être la faire paſſer qu'en y ſuccombant. (*Il paſſe du côté oppoſé à la table où eſt le goûter.*)

ADÉLAÏDE.

Pourquoi viens-tu ſi tard ? Tu ſavois que je t'attendois.

SOPHIE.

Ma mere ne le vouloit pas.

LE CHEVALIER.

C'eſt ſon caprice qui lui avoit pris.

SOPHIE.

Elle eſt jalouſe de la réputation de Mme. de Saint-Firmin.

LE CHEVALIER.

De la réputation de maman !

SOPHIE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! qu'elle s'occupe de votre éducation, & elle n'aura plus lieu d'être jalouſe.

ADÉLAÏDE, *d'un ton impoſant.*

Mon frere !

LE CHEVALIER.

Je vous entends, je ne dis plus mot ; cependant je dis la vérité.

SOPHIE.

Helas ! que trop. Honteuſe d'entendre dire à tout le monde qu'elle étoit bien heureuſe d'avoir Mme. de Saint-Firmin pour m'élever ; & qu'elle feroit bien mieux de s'occuper de moi que de ſes plaiſirs, elle m'avoit défendu de revenir ici.

Le CHEVALIER.

Je ne lui croyois que des caprices : elle a donc auſſi des vices !

SOPHIE.

Ménagez ma mere, Chevalier, je vous en conjure. J'ai prié, & j'ai enfin obtenu que rien ne ſeroit dérangé tant que nous ſerions à la campagne.

ADÉLAÏDE.

Ah ! j'en ſuis enchantée !

Le CHEVALIER.

Et moi auſſi. Vous avez fini votre converſation ; commençons notre goûter.

ADÉLAÏDE.

(*Ils ſe rangent autour de la table.*)

Volontiers. Il y a aſſez long-tems que tu as la complaiſance de nous attendre. Mais, que nous veut cet enfant ? Il s'arrête devant la grille : va là lui ouvrir, Chevalier.

Le CHEVALIER.

(*Il revient ſur ſes pas.*)

J'y cours,.... mais ne mangez pas ſans moi.

SOPHIE.

Il a l'air bien malheureux !

ADÉLAÏDE.

Et bien intéreſſant !

SCENE IV.

Les précedens, un jeune PAYSAN.

Le PAYSAN.

Ah ! mon cher Monſieur ! mes belles Demoiſelles !

Le CHEVALIER.

Qu'eſt-ce que c'eſt ? qu'as-tu ?

Le PAYSAN.

Ayez pitié de moi ! ayez pitié de ma pauvre mere !

ADÉLAÏDE.

Qu'a-t-elle, ta mere ?

Le PAYSAN.

Hélas ! ni elle, ni moi, ni un petit frere, qui n'a qu'une ſemaine, nous n'avons rien mangé depuis trois jours.

ADÉLAÏDE.

O ciel !

SOPHIE.

Rien mangé depuis trois jours ?

Le PAYSAN.

Hélas ! non.

Le CHEVALIER, *lui ſerrant la main.*

Tu dois avoir bien faim !

Le PAYSAN.

Je vous en réponds. Mais ſi ma mere avoit quelque choſe à manger, il me ſemble que je ſerois content ! Et mon petit frere, il pleure toute la journée, & puis encore toute la nuit.

ADÉLAÏDE.

Tu es donc tout ſeul avec ta mere ?

Le PAYSAN.

Oui.

SOPHIE.

Et ton pere, où eſt-il ?

Le PAYSAN.

Il eſt mort, il y a quinze jours : ma mere en a eu bien du chagrin. Elle a tout dépenſé pour l'empêcher de mourir, & nous ſommes tout-à-fait pauvres maintenant.

Le CHEVALIER.

Et perſonne ne vous a ſecourus ?

Le PAYSAN.

Perſonne. A la mort de mon pere ; il y a bien une Dame qui nous dit qu'elle viendroit nous voir ; mais nous ne l'avons pas vue.

ADÉLAÏDE.

Pourquoi ne pas venir ici tout de ſuite ?

Le PAYSAN.

Nous attendions toujours cette Dame : en l'attendant, j'avois faim ; bientôt je n'ai plus eu la force de marcher ; mais voyant ma mere malade,

ça m'a donné du courage, & je ſuis venu juſqu'ici.

LE CHEVALIER.

Ma ſœur ? as-tu de l'argent ?

ADÉLAÏDE.

Non.

LE PAYSAN.

Ce n'eſt pas de l'argent qu'il nous faudroit, mais du pain.

LE CHEVALIER.

Allons ! c'eſt décidé ; je ne goûterai pas... Voilà un goûter qui a bien du malheur !... Eh bien, ma ſœur !

ADÉLAÏDE.

Eh bien, Chevalier !

LE CHEVALIER.

Que faire ?

ADÉLAÏDE.

Décide ; tu es le maître.

LE CHEVALIER.

Si j'étois sûr que maman nous donnât autre chose pour goûter ?

ADÉLAÏDE.

N'y comptons pas : elle ne nous rend jamais ce que nous donnons, pour nous accoutumer à être généreux sans intérêt.

LE CHEVALIER.

Je le sais bien ; & voilà ce qui me chagrine !... (*Regardant les confitures.*) Quel dommage ! ... Ces confitures ont si bonne mine !... J'ai si bon appétit !... (*Avec gaieté.*) Eh bien, n'importe !... j'en souperai mieux ce soir. Ma sœur !... Sophie !... Vous m'entendez !... Y consentez-vous ?

ADÉLAÏDE.

De tout mon cœur.

SOPHIE.

Vous prévenez mes desirs.

Le CHEVALIER, *courant à la table, & prenant ſon petit pain.*

Tiens, mon ami, voilà mon petit pain ! mange ; va prendre des confitures... tu porteras le reſte à ta mere.

Le PAYSAN.

Et pendant que je mangerai, ma mere aura faim.

Le CHEVALIER.

Mais ſi tu ne manges pas, les forces te manqueront.

Le PAYSAN.

Oh ! que non ! je vas lui faire plaiſir, & cela me donnera des forces.

Le CHEVALIER.

Fais donc comme tu voudras. Prends tout : (*il lui met les petits pains dans ſes poches, & lui donne le pot de confitures.*) Va vîte ; & reviens tout de

ſuite, maman te donnera quelque choſe de mieux.

LE PAYSAN.

Oh! que je ſuis aiſe!... Ma mere ne mourra pas!.... Grand merci, Monſieur. Que je vous embraſſe!... Sans adieu, Monſieur!... (*Il ſort en courant.*)

SCENE V.

Le CHEVALIER, SOPHIE, ADÉLAIDE.

LE CHEVALIER, *regardant triſtement le petit Payſan qui emporte les confitures.*

Avec tout cela, voilà mon goûter qui s'en va!

ADÉLAÏDE.

Tu le regrettes!

LE CHEVALIER.

Le ciel m'en préſerve ! Allons, puiſque voilà notre goûter fini plus vîte que je ne le croyois, rentrons : vous viendrez avec nous, Sophie ?

SOPHIE.

Avec bien du plaiſir.

LE CHEVALIER.

Mais attendez donc : voilà un vieux militaire qui nous ſalue ! (*Ils lui rendent ſon ſalut.*) Il faut que je lui demande des nouvelles de la guerre. Dès que je vois un ſoldat, je treſſaille de joie.

SCENE

SCENE VI.

Les précédens, un vieux SOLDAT.

LE CHEVALIER.

Vous me paroiſſez bien fatigué, Monſieur ? Voulez-vous vous donner la peine d'entrer, vous vous repoſerez ?

LE SOLDAT.

Je le veux bien, mon jeune gentilhomme.

LE CHEVALIER.

D'où venez-vous comme cela ?

LE SOLDAT.

De l'armée. La paix eſt faite ; j'ai mon congé & les invalides, & je vais à Paris.

Le CHEVALIER.

Comment vous appellez-vous ?

Le SOLDAT.

Je m'appelle Vadeboncœur, & je n'ai jamais démenti mon nom.

Le CHEVALIER.

Dans quel régiment ſerviez-vous ?

Le SOLDAT.

Dans le régiment du plus ſage capitaine, du plus brave ſoldat, & du meilleur des hommes : dans le régiment de M. le Marquis de Saint-Firmin.

Le CHEVALIER, *ſurpris.*

Dans le régiment de mon pere !... Eh ! oui ! vraiment : C'eſt le même uniforme.

Le SOLDAT, *avec tranſport.*

Quoi ! vous êtes le fils de mon colonel ?

LE CHEVALIER.

Oui, & voilà ma ſœur.

LE SOLDAT.

Que je ſuis enchanté de vous voir! Mon ami, vous aviez un brave pere; il faut lui reſſembler. Il aimoit le ſoldat, & le ſoldat l'adoroit. J'étois à la tête des grenadiers, dans le combat où il fut tué. J'étois à ſes côtés. Le même boulet qui le renverſa, m'emporta le bras gauche. Je n'y ſentis rien; je ne vis que la mort de mon colonel. Je l'aimois de tout mon cœur; il m'aimoit auſſi... (*Gaiement.*) Allons, mon gentilhomme; il faut ſe dépêcher de grandir, & d'aller reprendre ſa place.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous êtes ce brave grenadier, ce Vadeboncœur dont mon pere nous a tant de fois parlé, qui lui avez une fois ſauvé la vie?

Le SOLDAT.

Oui, j'ai eu ce bonheur; & j'aurois voulu le faire encore la derniere fois; mais c'étoit impoſſible! Ces diables de boulets, cela vous emporte un homme ſans dire *gare!* Mais il eſt mort en brave homme, & cela me conſole.

Le CHEVALIER.

Que je ſuis content de vous avoir arrêté! Vous viendrez voir maman: vous lui parlerez de votre colonel; elle vous aimera; nous vous aimerons auſſi.

Le SOLDAT.

Et je vous rendrai bien la pareille.

Le CHEVALIER.

Et qu'allez-vous faire aux invalides de Paris?

Le SOLDAT.

Me repoſer: c'eſt le dernier aſyle des braves ſoldats. Quand ils vont ſe

battre, ou monter à l'aſſaut, ils ſe diſent les uns aux autres : Amis, faiſons notre devoir en braves gens ! Si nous mourons, nous mourrons pour notre roi ; ſi nous ne ſommes que bleſſés, ſa bonté paternelle nous réſerve une retraite.

LE CHEVALIER.

Il me vient une bonne idée.

LE SOLDAT.

Quelle eſt-elle ?

LE CHEVALIER.

Voudriez-vous demeurer avec moi ?

LE SOLDAT.

Avec vous, mon gentilhomme ?

LE CHEVALIER.

Oui. Je n'ai point encore de gouverneur : je propoſerai à maman de vous prendre. La maiſon de votre colonel ſera votre retraite : vous éleverez ſon fils ; vous le rendrez digne de

SCENE VII, & *derniere.*

Les précédens, le jeune PAYSAN.

Le PAYSAN, *revenant promptement, les arrête.*

Monſieur ! Monſieur ! attendez-moi donc.

ADÉLAÏDE.

Ah ! te voici, mon bon ami.

SOPHIE.

Eh bien ! ta mere, comment ſe porte-t-elle !

Le PAYSAN.

Oh ! maintenant elle ſe porte à ravir.

Le CHEVALIER.

Lui as-tu donné ?...

Le PAYSAN.

Oh ! oui, tout. Elle a mangé avec un appétit ! Et moi de même, voyez-vous : dans un moment tout a disparu. C'est qu'elles étoient si bonnes, les confitures ! ... & les petits pains, ils étoient tendres.

Le CHEVALIER, *gaiement.*

C'est de notre goûter qu'il parle !

Le PAYSAN.

Ma mere est revenue à vue d'œil... & moi de même.

Le CHEVALIER.

Tant mieux ! j'en suis ravi. Mais qu'est-ce que tu portes-là ?

Le PAYSAN.

Attendez, attendez ; je vais vous le dire. Vous vous souvenez bien que je vous ai parlé d'une Dame qui nous avoit promis de nous venir voir ?...

ADÉLAÏDE.

Eh bien !

Le PAYSAN.

Comme nous achevions de manger les confitures & les petits pains...

Le CHEVALIER, *avec impatience.*

Après, après ; c'eſt bon !

Le PAYSAN.

Cette Dame eſt venue : une maladie l'avoit empêchée de venir plutôt. Ma mere lui a raconté bien vîte le beſoin où elle avoit été : moi, j'ai ajouté que vous alliez goûter ; que vous aviez bien faim ; & que vous vous étiez tous trois privés de votre goûter. A ce diſcours, elle a pleuré de joie, & m'a dit, pour vous dédommager de votre pot de confitures, de vous apporter ce gâteau de biſcuit : j'ai pris mes jambes à mon cou, & me voici. Mangez ; & puiſſe-t-il

vous faire autant de bien que votre goûter nous en a fait !

Le CHEVALIER.

Et quelle eſt cette Dame ?

Le PAYSAN.

Je ne la connois pas, mais elle vous connoît bien ; car elle vous a appellés ſes chers enfans.

ADÉLAÏDE.

Seroit-ce maman ?

Le CHEVALIER.

Cela pourroit bien être.

Le SOLDAT.

Le ciel vous devoit cette petite récompenſe. Allons, mon gentilhomme ; il paroît que je n'aurai pas de peine à faire de vous un bon ſoldat, un brave officier, & un honnête homme.

LE CHEVALIER.

Il ſe fait tard : rentrons ; nous goûterons plus à notre aiſe. Toi, mon ami, viens avec nous ; il eſt juſte que tu prennes ta part du bien que tu nous apportes. Je comptois bien ne pas goûter aujourd'hui.

LE SOLDAT.

Cela doit vous convaincre, mes bons enfans, qu'*un bienfait n'eſt jamais perdu.*

LE CHEVALIER, *au Public.*

MESSIEURS,

Si de ce trait de bienfaiſance
Votre cœur eſt intéreſſé,
L'auteur ſe croit récompenſé,
Et rend grace à votre indulgence.
S'il nous a rendus généreux,
Touchés des cris des malheureux,
Ses crayons ne ſont que fideles ;
C'eſt parmi vos enfans qu'il a pris ſes modeles.

FIN.

L'HOMME SANS JUGEMENT.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

Le MARQUIS DE BELMONT.
La MARQUISE, *ſa Femme.*
JUSTINE, *Femme de Chambre de la Marquiſe.*
ST. JEAN, *Laquais du Marquis.*
BERGOGNON, *Cuiſinier du Marquis.*
FLAMAND, *Cocher du Marquis.*
Un HUISSIER.

La Scene ſe paſſe dans la chambre à coucher du Marquis.

L'HOMME
SANS JUGEMENT.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

St. Jean eſt ſeul dans la chambre de ſon maitre, & y diſpoſe tout ce qui eſt néceſſaire pour la toilette : comme il ne parle point, il peut chanter ce qui lui viendra dans la tête. Juſtine entre lorſque cette ſcene muette a duré trois ou quatre minutes.

JUSTINE, ST. JEAN.

JUSTINE.

St. Jean..! St. Jean..! Eh ! M. St. Jean, ſi tu voulois bien répondre quand on te fait l'honneur de t'appeller !

ST. JEAN.

L'honneur ! l'honneur ! Eh bien ! qu'eſt-ce que *Mamſelle* Juſtine me fait l'honneur de me demander ?

JUSTINE.

Où eſt ton maître ?

ST. JEAN.

Il n'eſt pas ici.

JUSTINE.

Je le vois bien ; mais quand il y ſera, tu lui diras que ma maîtreſſe le prie de paſſer chez elle.

ST. JEAN.

Il vaudroit mieux qu'elle ſe donnât la peine de paſſer chez lui.

JUSTINE.

Pour trouver ſa porte fermée ; car, les trois quarts du tems, ton maître ſe fait cacher, & cela eſt indigne : voilà quatre jours qu'il n'a vu ſa femme.

ST. JEAN.

Elle eſt pourtant jeune & jolie.

JUSTINE.

Malheureuſement elle aime ſon mari, & elle ſe déſole.

ST. JEAN.

Beaucoup ?

JUSTINE.

Elle ne fait autre choſe que de pleurer, jamais devant lui au moins ; mais quand nous ſommes ſeules : ça m'attendrit, & je pleure auſſi... Si je tenois cette danſeuſe, cette Mlle. Dupas, que M. le Marquis entretient, je la déviſagerois.

ST. JEAN.

Cette fille-là nous coûte cher.

JUSTINE.

Ton maître ſe ruine avec elle, & ſi l'on dépenſe un écu dans ſa maiſon, il fait un train... un train... Fem-

me, cuiſinier, cocher, laquais; perſonne, à ſon avis, n'entend le ménage : oh ! c'eſt une belle économie que la ſienne !

ST. JEAN.

Il donne cinquante louis pour une fantaiſie, & s'il trouve ſur mes mémoires un ſol de trop, il crie comme un poſſédé... J'entends du bruit... C'eſt lui, ſauve-toi.

JUSTINE.

Et Madame....

ST. JEAN.

Dis-lui de venir le ſurprendre. Je laiſſerai la premiere porte ouverte.

JUSTINE.

Mais s'il te dit de la fermer.

ST. JEAN.

J'oublierai qu'il me l'aura dit.

JUSTINE.

Mais....

ST. JEAN.

Mais ſauve-toi. (*Elle ſort.*) S'il la trouvoit ici, il me feroit plus de queſtions, & moi plus de menſonges... Chut, le voici.

SCENE II.

Le MARQUIS, BERGOGNON, FLAMAND, ST. JEAN.

LE MARQUIS.

Voyons donc ces mémoires. (*Le cocher & le cuiſinier les lui donnent.*) Je n'entre jamais chez moi que l'on ne m'y demande de l'argent. (*Il lit bas un des mémoires.*) Mons Bergognon, tout ceci commence à m'ennuyer, je vous l'ai déjà dit, & je changerai, moi, ſi vous ne changez pas.

BERGOGNON.

Monſieur eſt le maître, mais je ne

ſaurois ménager davantage, & à moins que vous ne diminuiez le nombre des plats que vous voulez avoir tous les jours...

LE MARQUIS.

Je ne veux rien diminuer; mais vous, M. l'économe, ayez plus de ſoin de vos proviſions; vous en perdez la moitié...

BERGOGNON.

Comment voulez-vous que j'en perde, Monſieur? A peine en ai-je aſſez.

LE MARQUIS.

Et ces deux citrons que vous aviez oubliés la ſemaine paſſée ſur votre buffet?

BERGOGNON.

Oubliés, Monſieur? j'en ai mis le jus dans un ſalmi de becaſſes.

LE MARQUIS.

Et cette livre de beurre que je trouvai l'autre jour dans un coin de votre cuiſine?

BERGOGNON.

Je l'ai fondue avec celui dont je me ſers pour faire mes fritures.

Le MARQUIS.

Vous aurez toujours raiſon, mais, encore une fois, je veux que vous ménagiez davantage : ſalez moins vos ragoûts, on n'aura pas beſoin de ſel ſi ſouvent : n'y mettez pas tant de poivre, vos mémoires en ſont pleins... Le vinaigre, par exemple, vous devriez rougir de la conſommation que vous faites en vinaigre.

BERGOGNON.

Mais, Monſieur...

Le MARQUIS.

En voilà aſſez. (*A St. Jean.*) Je ne m'habillerai point aujourd'hui, ôtez-moi tout cela. (*Il parcourt l'autre mémoire.*) Et vous, M. Flamand, je me ſuis apperçu vingt fois que mes chevaux ne mangent pas la moitié du foin

& de la paille que vous leur donnez ; ils les jettent ſous leurs pieds, & vous aurez la bonté d'y faire attention.

FLAMAND.

Je vous réponds, Monſieur.

Le MARQUIS.

Je vous réponds, moi, que vous ne me tromperez pas ſur cet article là : je veux, à dater d'aujourd'hui, que d'une botte de foin vous en faſſiez deux.

FLAMAND.

Mais, Monſieur, il y a conſcience...

Le MARQUIS.

Je veux auſſi que vous ſoyez auprès d'eux, quand ils mangent leur avoine, & que s'ils en laiſſent une poignée, vous la ramaſſiez pour le lendemain.

FLAMAND.

Oh ! bien, Monſieur, faites les donc mener par un autre ; car, moi,

je n'aurai pas ce cœur-là. Qu'eſt-ce que vous voulez que je leur diſe quand ils ont été depuis minuit juſqu'à cinq ou ſix heures du matin devant la porte de *Mamſelle* Dupas ?

LE MARQUIS.

Point de propos.

FLAMAND.

C'eſt que cela crie vengeance, & ſi l'on vous coupoit vos morceaux comme çà ...

LE MARQUIS.

Paix, & laiſſez-moi : vous aurez votre argent ce ſoir. (*Ils ſortent.*)

SCENE III.

Le MARQUIS, St. JEAN.

Le MARQUIS.

Une table... de l'encre & du papier... vîte donc... on m'a pris une de mes plumes, j'en avois ſix hier, & je n'en trouve que cinq... Je n'y ſuis pour perſonne.

St. JEAN.

Et pour Madame ?

Le MARQUIS.

Pour perſonne, vous dis-je.

St. JEAN (*à part.*)

Madame entrera pourtant, car je l'ai promis... Ma foi la voici... (*Haut.*) Mme. la Marquiſe, Monſieur...

Le

Le MARQUIS.

Ma femme !... Je t'avois dit, maraud... (*Il ſe leve & fait à la Marquiſe des politeſſes forcées.*)

SCENE IV.

La MARQUISE, le MARQUIS, ST. JEAN.

Le MARQUIS.

Madame...

La MARQUISE.

J'étois inquiéte de votre ſanté, Monſieur, il y a ſi long-tems que je n'ai eu le plaiſir de vous voir...

Le MARQUIS.

Madame, j'ai eu tant d'affaires, depuis quelques jours, que, malgré moi, j'ai été contraint de vous négliger.

La MARQUISE.

Ces négligences-là ſe répétent ſouvent, Monſieur, & je ſuccomberois au chagrin qu'elles me donnent, ſans la compagnie de vos enfans, avec leſquels je paſſe mes journées entieres... Ah ! mon cher Marquis ! que votre indifférence eſt cruelle !

Le MARQUIS.

Madame, vous avez tort de me ſuppoſer de l'indifférence... je vous aime... & je voudrois...

La MARQUISE.

Vous m'aimez, & vous m'abandonnez... Mais pourquoi me parler d'un ſentiment que vous ne partagez point ?... Le bonheur de vos jours m'intéreſſe uniquement, & j'ai les raiſons les plus preſſantes de vous en parler...

Le MARQUIS.

Quelles ſont-elles, s'il vous plaît ?

SCENE V.

Les mêmes, JUSTINE.

JUSTINE.

Madame, on vous demande.

La MARQUISE.

Qui donc ?

JUSTINE.

Je n'en ſais rien, Madame ; mais il faut que ce ſoit quelque choſe de bien intéreſſant, car on ne veut parler qu'à vous.

La MARQUISE, *au Marquis.*

Je vous rejoins dans l'inſtant, Monſieur, & nous acheverons notre converſation.

Le MARQUIS.

Madame, ne vous gênez pas .. St. Jean ...

SCENE VI.

Le MARQUIS, St. JEAN.

St. Jean.

Monsieur...

Le Marquis, *écrivant.*

Une bougie... (*Il lit bas.*) Ohn! ohn! ohn!... Je n'ai rien oublié? Vous êtes charmante, Mlle. Dupas, & l'argent que vous me coûtez ne peut être mieux employé.

St. Jean apporte une bougie, & s'en va: son maître l'appelle.

Le Marquis.

St. Jean.

St. Jean.

Monsieur.

Le Marquis.

Voici une lettre & cent louis que vous porterez à Mlle. Dupas.

ST. JEAN.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

Vous ne les remettrez qu'à elle.

ST. JEAN.

Oui, Monſieur : (*a part*) cent louis par mois, çà en fait juſtement douze cens par an.

LE MARQUIS, *cachetant ſa lettre.*

Que dis-tu ?

ST. JEAN.

Rien, Monſieur ... Je dis ſeulement que ſi j'étois *Mamſelle* Dupas, j'aurois douze cens louis au bout de l'an.

LE MARQUIS.

Faites ce que je vous ordonne, & taiſez-vous.

ST. JEAN.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

En ſortant de chez elle, vous irez au magaſin anglois, chez Granchez...

ST. JEAN.

Au bas du Pont-Neuf ?

LE MARQUIS.

Oui : vous lui direz que je veux avoir, pour demain, ce que je lui ai commandé.

ST. JEAN.

Oui, Monſieur.

LE MARQUIS.

De-là vous paſſerez chez Poirier, rue St. Honoré, & vous me ferez apporter ces deux vaſes de porcelaine, qu'il m'a vendus hier... tenez. (*Il lui donne l'argent & la lettre.*)

ST. JEAN.

Oui, Monſieur... Eſt-ce là tout ?

Le MARQUIS.

Ah ! ah ! vous irez auſſi chez M. Vernet, au Louvre : vous lui ferez mes complimens, & vous lui direz, qu'à quelque prix que ce ſoit, je le prie de me garder ſon dernier tableau.

ST. JEAN.

Oui, Monſieur. (*Il ſort, la Marquiſe entre au même inſtant.*)

SCENE VII.

La MARQUISE, le MARQUIS.

La MARQUISE (*d'un ton ému.*)

Monſieur, je viens de recevoir des lettres qui vous regardent : je vous prie de les lire, & de dire à vos marchands que vous ne m'avez pas chargée d'acquitter vos dettes. (*La Marquiſe prend une chaiſe.*)

Le MARQUIS, *jetant ces lettres ſur la table.*

Vous me paroiſſez bien émue, Madame!...

La MARQUISE.

Eh! qui ne le ſeroit, Monſieur, en voyant le peu de ſoin que vous avez de vos affaires, & la tournure qu'elles prennent?

Le MARQUIS.

Le peu de ſoin, Madame! je ne m'occupe d'autre choſe, & ſi vous vous en occupiez comme moi...

La MARQUISE.

Quel reproche avez-vous à me faire?

Le MARQUIS.

Mille, Madame : ayez des robes de toute ſaiſon, des dentelles, des diamans, vous le devez, mais épargnez ſur autre choſe.

La MARQUISE.

Sur quoi donc?

LE MARQUIS.

Sur quoi, Madame? Il n'y a pas de ſemaine où votre femme-de-chambre ne faſſe pour vous des dépenſes énormes : aujourd'hui c'eſt une aune de ruban roſe, demain une aune de verd... Avant-hier encore je la rencontrai qui vous apportoit un pot de rouge & deux paires de gants : mettez tout cela l'un au bout de l'autre, & vous verrez ce que vous me coûtez à la fin de l'année.

LA MARQUISE.

Deux louis à peu près pour cet objet, Monſieur, je l'ai calculé. Mais vous, qui, tous les jours, donnez des ſoupers ici, & ailleurs; qui avez douze chevaux dans votre écurie; qui rempliſſez votre maiſon & celle des autres de tous les bijoux inutiles qui paroiſſent; qui avez une loge à tous les ſpectacles; qui prodiguez des cent louis pour être bien reçu... quelque part... Mettez tout cela l'un au bout de l'au-

tre, & vous verrez ce qu'il vous en coûte à la fin de l'année.

Le MARQUIS.

Pas tant que vous l'imaginez, parce que je ſais économiſer ſur mille autres objets. Voyez-vous le ſoir dix bougies dans mon appartement comme dans le vôtre ? On n'y en brûle que huit. Voyez-vous quatre bûches dans ma cheminée ? On n'y en met que trois. Voilà comme l'on fait une bonne maiſon.

La MARQUISE.

Voilà comme on s'abuſe ſoi-même; vous ne vous en appercevrez que trop tard.

SCENE VIII.

Les mêmes, ST. JEAN.

ST. JEAN (*à part.*)

Madame y eſt, je vais tout dire... (*Haut :*) *Mamſelle* Dupas a les cent louis, Monſieur.

Le MARQUIS, *à St. Jean.*

Le traître !

ST. JEAN.

Je ne ſavois pas que Madame étoit là ; car ſi je l'avois ſu, je n'aurois point parlé de *Mamſelle* Dupas.

Le MARQUIS.

Sors.

ST. JEAN.

Ni des cent louis.

La MARQUISE (*à part.*)

Que de chagrins à dévorer !

ST. JEAN.

A propos, Monsieur, il y a dans l'antichambre un homme qui a quelque chose à vous remettre.

Le MARQUIS, *embarrassé.*

Faites-le entrer.

ST. JEAN.

M. Granchez m'a dit que tout seroit prêt pour demain.

Le MARQUIS.

Eh! c'est bon.

ST. JEAN.

Vos deux vases sont apportés.

Le MARQUIS.

Le bourreau!...

ST. JEAN.

Pour M. Vernet, il n'étoit pas chez lui. (*Il sort.*)

La MARQUISE.

Ne vous déconcertez pas, Monſieur ; vous êtes le maître, & je fermerai les yeux ſur toutes vos dépenſes.

SCENE IX.

Les mêmes, un HUISSIER.

Le MARQUIS.

Que demandez-vous ?

L'HUISSIER.

M. le Marquis, je viens, ſous votre bon plaiſir, vous remettre une aſſignation, pour comparoître à l'audience dans la huitaine, aux fins de vous y ouir condamner à payer la ſomme de vingt mille livres, ci-mentionnée, & qui, comme bien ſavez, eſt due depuis long-tems,

La MARQUISE, *appuyant ſa tête ſur ſa main.*

Une aſſignation !

Le MARQUIS, *avec dépit.*

M. l'Huiſſier !...

L'HUISSIER.

Ce ſont, M. le Marquis, les termes de l'exploit auquel vous aurez pour agréable de répondre, ſi mieux n'aimez eſſuyer un défaut que nous ne pourrions nous empêcher d'obtenir.

Le MARQUIS.

Vous êtes bien hardi.

L'HUISSIER, *mettant l'exploit ſur la table.*

Pas trop, M. le Marquis, & j'ai l'honneur de vous faire ma révérence. (*Il ſe ſauve.*)

SCENE X.

La MARQUISE, le MARQUIS.

La MARQUISE, *ſortant de ſon accablement.*

Voilà le fruit de votre économie, Monſieur; vous voyez ce qu'elle produit.

Le MARQUIS.

Je viens de vous la démontrer clairement, & cette aſſignation ne prouve rien contre moi. Les hommes les plus rangés ſont expoſés à en recevoir.

La MARQUISE.

On eſt bien loin de réparer ſes torts lorſque l'on ne veut point en convenir: je vous aime, je ne m'occupe que de l'éducation de vos enfans, & il eſt affreux, pour moi, de voir la conduite que vous tenez. Quel

ſort ferez-vous à votre fille ? Que deviendra votre fils ? La raiſon ne les éclaire point encore ſur les malheurs dont ils ſont menacés... Puiſſent-ils les ignorer toujours !... Je vous offenſe, Monſieur, mais mon ame eſt déchirée, & ſi je ſuis coupable, n'en accuſez que ma tendreſſe.

Le MARQUIS.

Mais, Madame...

La MARQUISE.

Je ne ſuis pas tranquille ſur les ſuites que tout ceci doit avoir ; je ne puis l'être... Une aſſignation ! un décret de priſe de corps... Ah ! Monſieur, cette image me fait frémir.

Le MARQUIS.

Je payerai, Madame.

La MARQUISE

Eh ! comment, Monſieur ?

Le MARQUIS.

En banniſſant de ma maiſon, comme je vous l'ai dit, le ſuperflu que j'y ai remarqué. En vous priant vous-même, Madame, de diminuer les dépenſes dont je vous ai parlé tout à l'heure.

La MARQUISE.

En vérité, Monſieur, votre aveuglement me fait pitié. Eh bien! privez-moi de tout, j'y conſens; mais vous, Monſieur; n'ayez plus la fureur de ces bijoux de mode que le luxe n'a inventés que pour la ruine de ceux qui les achetent; ſupprimez de votre table ces mets extraordinaires qui ne ſervent qu'à vous attirer une foule de paraſites & de faux amis; défaites-vous de ces loges que vous avez au ſpectacle, où mille autres plaiſirs vous empêchent d'aller les trois quarts de l'année; priez quelqu'un de votre connoiſſance de ſe contenter de vingt-cinq louis par mois: après cela, brûlez dix bougies dans votre appartement;

faites mettre quatre bûches dans votre cheminée ; laiſſez-moi acheter une aune de ruban, un pot de rouge, une paire de gants, lorſque j'en ai beſoin, & vous ne recevrez point d'aſſignation.

Le MARQUIS.

Votre raiſonnement eſt fort beau ; mais vous me permettrez de ne pas l'adopter, &, avant qu'il ſoit peu, je vous ferai voir la juſteſſe de mes principes.

La MARQUISE, *en s'en allant.*

Avant qu'il ſoit peu, Monſieur, vous verrez vous-même qu'ils ſont faux, & vous ſentirez, mais trop tard, que vous êtes préciſément ce que dit le proverbe... le...

Le MARQUIS.

Que ſuis-je, Madame ?

La MARQUISE.

Mlle. Dupas vous l'apprendra. (*Elle ſort.*)

Le MARQUIS.

Cela pourroit être, car elle a de l'eſprit... St. Jean! St. Jean!

ST. JEAN.

Monſieur?

Le MARQUIS.

Mon carroſſe. (*Il ſort.*)

FIN.

L'INNOCENCE SAUVÉE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTEURS.

DORVAL, *pere.*

DORVAL, *fils.*

PRÉMESNIL, *Ami de Dorval fils.*

ROSE, *Ouvriere en modes.*

DUBOIS, *Valet de Dorval fils.*

La Scene ſe paſſe dans un petit appartement que Dorval fils occupe en ville, à l'inſu de ſon pere.

L'INNOCENCE SAUVÉE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE PREMIERE.

DUBOIS, *ſeul.*

Six heures vont ſonner, & mon maître ne tardera pas... Ma foi, tout ceci eſt bien propre, il ſera content... Cette chaiſe longue eſt trop avancée. (*Il la recule.*) A merveille... Je ſuis unique pour l'arrangement des meubles d'une maiſon, & le dérangement d'un enfant de famille... Il eſt tems d'allumer les bougies... (*Il les allume.*)

Cette glace-là fait un bel effet !... Quand *Mamſelle* Roſe va ſe voir dedans ! ... Peſte le joli bijou ! mais ça fait la ſucrée, la bégueule ... Oh ! parbleu nous allons rire, lorſqu'au lieu de la prétendue dame qui l'a fait demander pour monter ſes bonnets, elle va trouver un égrillard comme mon maître, ſans compter M. de Prémeſnil, ſon ami, & moi qui les vaux tous deux, pour le moins ... On frappe... C'eſt l'un ou l'autre.

Il va ouvrir, & recule de frayeur & de ſurpriſe juſqu'à l'autre bout de l'appartement.

SCENE II.

DORVAL, *pere*, DUBOIS.

DUBOIS.

Le pere de mon maître!... Vous, Monſieur! (*A part*) que devenir!

DORVAL

DORVAL, *pere.*

Moi-même ! tu ne m'attendois pas ici...

DUBOIS.

Non, Monsieur, & si vous vouliez me donner le tems de me recueillir. (*Il veut s'en aller, le pere l'arrête.*)

DORVAL, *pere.*

Reste, ou je te fais expirer sous le bâton.

DUBOIS.

Je reste, Monsieur.

DORVAL, *pere.*

Voilà donc cet appartement où mon fils vient, depuis trois, mois passer ses jours & ses nuits !

DUBOIS.

Oui, Monsieur ; il a, comme vous savez, beaucoup de goût pour l'histoire naturelle, & afin de s'y livrer

plus tranquillement, il a pris le parti d'avoir un petit logement en ville.

DORVAL, *pere*, *levant ſa canne.*

Sais-tu que les fourbes & les railleurs paſſent fort mal leur tems avec moi !

DUBOIS.

Monſieur, je commence à m'en douter.

DORVAL, *pere.*

Je ſais tout : je ſuis inſtruit de la conduite ſcandaleuſe dans laquelle tu entretiens mon fils.

DUBOIS.

Ah ! Monſieur ! ſcandaleuſe, fi donc !...

DORVAL, *pere.*

C'eſt toi, ſcélérat ; c'eſt toi qui as perdu ce fils dont je faiſois mon unique félicité ; ce fils dans lequel je me plaiſois à contempler les traits d'une mere que j'adorois ; ce fils, dont la

vertu devoit être la conſolation de ma vieilleſſe ! c'eſt toi qui l'as corrompu, ſéduit, entraîné dans l'abîme, & tu n'as plus qu'un choix à faire.

DUBOIS.

C'eſt, Monſieur ?...

DORVAL, *pere.*

Ou d'obéir ponctuellement à tout ce que je vais t'ordonner, ou de paſſer le reſte de tes jours à Bicêtre.

DUBOIS.

Monſieur, je n'ai jamais eu de goût pour Bicêtre, & j'obéirai.

DORVAL, *pere.*

Mon fils va ſe rendre ici ; j'en ſuis informé : je veux y reſter en ſecret, y entendre ſa converſation, être témoin de tout ce qui s'y paſſera.

DUBOIS.

Mais, Monſieur !... (*A part.*) Ah ! pauvre Dubois !

DORVAL, *pere.*

Point de replique. Voici un cabinet vitré dans lequel je vais me renfermer ... Je t'examinerai ... S'il t'échappe un mot, un geſte, un coup-d'œil, tu ſais le ſort qui t'attend, & tu le ſubiras. Je veux bien encore t'avertir que ton ſignalement eſt donné; que des eſpions me ſuivent, & que s'il te prend envie de te ſauver, tu ſeras arrêté ſur le champ.

DUBOIS.

Il n'y a donc pas moyen de s'en tirer ?

DORVAL, *pere.*

Tu peux en juger ... J'entends du bruit, c'eſt mon fils ſans doute; va ouvrir, & ſonge à la parole que je t'ai donnée.

Dorval le fils frappe pluſieurs coups: ſon pere ſe cache dans le cabinet; Dubois va ouvrir la porte

SCENE III.

DORVAL, *fils*, PRÉMESNIL, DUBOIS.

DORVAL, *fils*.

Si tu voulois bien ne pas nous laiſſer à la porte ſi long-tems.

DUBOIS.

Monſieur... c'eſt que j'étois en affaire....

DORVAL, *fils*.

Avec qui ?

DUBOIS.

Avec moi-même.

PRÉMESNIL.

Cela doit être intéreſſant... & Roſe, viendra-t-elle ?

DUBOIS.

Elle devroit être ici.

Prémeſnil arrange ſes cheveux devant la glace, en fredonnant un air.

DORVAL, *fils, à Dubois*

Tu m'as dit qu'elle eſt charmante & je meurs d'envie de la voir.

DUBOIS.

Et moi, Monſieur, je voudrois qu'elle ne vînt pas ; car ma conſcience me reproche d'avoir fait ce que j'ai fait.

PRÉMEŜNIL, *à Dorval.*

La conſcience de Mons Dubois ! Comment le trouves-tu ?

DORVAL, *fils, à Dubois.*

Et qu'as-tu fait, que ta conſcience te reproche ?

DUBOIS.

J'ai fait, Monſieur, que cette petite fille refuſoit de venir ; & qu'il a

fallu engager ma parole d'honneur que c'étoit pour une Dame qui vouloit lui donner ſa pratique.

DORVAL, *fils.*

Ta parole d'honneur ! ta conſcience ! cette maladie-là te prend bien ſubitement... Allons, allons, tu me fais pitié, mon pauvre garçon... Mais, dis-moi, as-tu été chez cet uſurier de ta connoiſſance pour les cinquante louis dont j'ai beſoin ?

DUBOIS.

Je vous parlerai de çà une autre fois.

DORVAL, *fils.*

Tu te moques de moi, Prémeſnil n'eſt pas de trop.

DUBOIS.

Monſieur...

DORVAL, *fils.*

Monſieur, Monſieur... Eh bien ! que veux-tu dire avec tes coups-d'œil ?....

DUBOIS.

Des coups-d'œil, Monſieur ! je n'ai point donné de coups-d'œil...

PRÉMESNIL.

Mais, je crois que Mons Dubois devient fou.

DUBOIS, *fort haut.*

Encore une fois, Monſieur, ne parlez pas de coups-d'œil, parce que je ne vous en donne point.

DORVAL, *fils, le ſecouant par le bras.*

Dors-tu, maraud ? As-tu bu ? Parle, réponds.

DUBOIS.

Monſieur, je ne dors point ; je n'ai point bu, mais je ne vous donne pas de coups-d'œil, & c'eſt fort mal à vous de dire que je vous en donne.

Prémeſnil rit beaucoup pendant cette diſpute.

DORVAL, *fils.*

Je ne le reconnois plus.

PRÉMESNIL.

On frappe... C'eſt Roſe...?

DORVAL, *fils*, *à Dubois.*

Vîte, vîte, va ouvrir. (*A Prémeſnil.*) Si elle veut jouer la vertu ?

PRÉMESNIL.

Beau ! beau ! tu me fais rire avec ta vertu.

DORVAL, *fils*, *à Dubois.*

Eh bien, ouvriras-tu ?

DUBOIS, *allant ouvrir, mais lentement.*

Tout-à l'heure, Monſieur... Des coups-d'œil ! çà n'eſt pas vrai.

DORVAL, *à Dubois.*

Eh ! bourreau, va donc...

SCENE IV.

DORVAL, *fils*, PRÉMESNIL, ROSE, DUBOIS.

ROSE, *à la porte.*

Je ſuis venue juſtement à l'heure, M. Dubois... Où eſt cette Dame.

DUBOIS.

Entrez, Mamſelle,

ROSE.

Je ne la vois pas.

DORVAL, *fils*, *allant au-devant d'elle.*

Elle ſera ici dans le moment... Venez vous aſſeoir.

ROSE.

Je vous remercie, Monſieur, &.

puiſque cette Dame eſt ſortie, je reviendrai une autre fois.

PRÉMESNIL.

Non, mon enfant, vous reſterez. Elle eſt jolie...

DORVAL, *fils.*

Très-jolie.

Dubois reſte dans le fond, & ne perd pas de vue la porte du cabinet.

ROSE, *à Dorval, qui veut lui prendre la main.*

Finiſſez, Monſieur, & laiſſez-moi ſortir.

PRÉMESNIL, *la retenant par l'autre main.*

Non pas, s'il vous plaît.

ROSE, *effrayée, à Dubois.*

Ah ! M. Dubois, vous m'avez trompée, & cela eſt indigne à vous.

PRÉMESNIL.

Il ne vous a point trompée, ma petite : nous ſommes jeunes, généreux, & vous ſerez enchantée d'avoir fait notre connoiſſance.

DORVAL, *fils*.

Pour vous mettre à votre aiſe, vous ſouperez ici, nous vous remenerons enſuite chez vous, & vous ſerez contente du préſent qui vous eſt deſtiné.

ROSE.

Un ſouper, un préſent, Monſieur! apprenez que je n'en accepterai ni de vous, ni de perſonne : je ſuis pauvre, mais honnête ; & je mourrai plutôt que de changer. Ma vertu eſt le ſeul héritage que ma mere m'a laiſſé, je le conſerverai juſqu'au tombeau.

PRÉMESNIL.

Comment diable ! de l'héroïſme !

DORVAL, *fils*.

Tout pur, en vérité...

ROSE.

Je n'entends rien à vos grands mots ; mais ſachez que je tenterai tout pour m'arracher de vos mains... Oui, je veux ſortir.

PRÉMESNIL.

Oh ! parbleu ! vous ne ſortirez pas.

ROSE, *pleurant.*

Ah ! Meſſieurs, ayez pitié d'une malheureuſe fille qui ne vous a rien fait... Reſpectez ma foibleſſe...

DORVAL, *fils*, *la preſſant plus vivement.*

Si vous étiez moins jolie, vos larmes m'attendriroient.

ROSE, *ſe jettant aux genoux de Dorval, fils.*

De grace, ne me perdez pas... Eh! Monſieur, je vous en conjure...

PRÉMESNIL, *à Dorval.*

Ne fais pas l'enfant.

DORVAL, *fils.*

Non, non... Allons, il faut que je vous embraſſe.

ROSE.

Oh ciel!... au ſecours! au ſecours!

DORVAL, *fils.*

Vous criez en vain....

Dorval pere ſort du cabinet dans le moment.

SCENE V.

DORVAL, *pere*, DORVAL, *fils*, PRÉMESNIL, ROSE, DUBOIS.

DORVAL, *pere, à ſon fils.*

Arrête, malheureux...

DORVAL, *fils.*

Mon pere!....

PRÉMESNIL.

Son pere !... (*Il s'enfuit.*)

ROSE, *ſe jettant dans les bras de Dorval, pere.*

Ah ! Monſieur, rendez-moi la vie & l'honneur...

DORVAL, *pere.*

Soyez tranquille, mon enfant... Et vous ! (*à ſon fils*) conſidérez la victime que vous vouliez immoler. Fils indigne ! jettez, ſi vous l'oſez ; jettez les yeux ſur cette vertueuſe fille que vous prétendiez rendre complice de votre libertinage !

ROSE, *à Dorval, pere.*

Ah ! Monſieur, ne lui en dites pas davantage ; il ſe repent, ſans doute, de ce qu'il a fait, & je ſuis contente.

DORVAL, *pere.*

Je ne le ſuis pas, mon enfant, l'offi-

fenſe qu'il a commiſe eſt affreuſe, & je veux qu'il la répare. (*A ſon fils.*) Tombe à ſes pieds.

DORVAL, *fils.*

Moi, mon pere!..

DORVAL, *pere.*

Toi-même...

ROSE, *à Dorval, pere.*

Non, Monſieur, je vous en conjure.

DORVAL, *pere.*

Il n'a pas rougi de vous voir aux ſiens; il a bravé les prieres de l'innocence en larmes, & ſon crime ne peut s'expier qu'à vos genoux. (*A ſon fils.*) Tombes-y, te dis-je, ou crains ma malédiction.

DORVAL, *fils.*

Eh bien! m'y voilà... Suis-je aſſez humilié!

DORVAL, *pere.*

Crois-tu l'être en rendant hommage à la vertu que tu voulois déshonorer, & penſes-tu que Mademoiſelle puiſſe être flattée de la réparation que le crime eſt obligé de lui faire ?

ROSE, *à Dorval, fils.*

Relevez-vous, Monſieur, & ſoyez perſuadé que j'ai tout oublié.

DORVAL, *fils.*

Ah ! Mademoiſelle, vous me confondez... Mon pere, je ſuis coupable, je l'avoue ; mais pardonnez à ma jeuneſſe, & rendez-moi votre amitié que je mériterai déſormais par la conduite la plus ſage.

DORVAL, *pere.*

Je veux en avoir des preuves ; mais attendez-vous à paſſer ſix mois, un an peut-être, dans la retraite que je vous ai fait préparer.

mes jours & la leçon utile qui t'eſt néceſſaire. Je ferai ce que dit le proverbe... Pour vous, Mademoiſelle, chériſſez toujours la vertu; elle ſera votre bonheur, je ne négligerai rien pour vous prouver mon eſtime & pour vous rendre ſervice.

DORVAL, *fils.*

Mais, mon pere...

DORVAL, *pere.*

Mais, mon fils, il faut que jeuneſſe ſe paſſe & ſe corrige.

FIN.

LE PASSE-DIX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. GARNIER, Avocat à Auxerre.

ACTEURS.

M. le Préſident DORVILLE.

L'Abbé DURSAINT, *Précepteur du petit Dorville.*

Le petit DORVILLE, *agé de* 14 à 15 *ans.*

Le petit VILLERS, *Ami du petit Dorville.*

ST. JEAN, *Domeſtique.*

La Scene eſt à D.... dans la maiſon de M. Dorville.

LE PASSE-DIX.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente la chambre de l'Abbé Durſaint. On voit dans le fond une porte vitrée ; ſur le devant du Théatre eſt une table à tiroir ſur laquelle ſont quelques Livres, quelques Papiers & une Ecritoire.

L'action ſe paſſe ſur les deux heures après-midi.

SCENE PREMIERE.

L'Abbé DURSAINT, le petit DORVILLE.

L'Abbé DURSAINT *entre dans ſa chambre ; il eſt ſuivi du petit Dorville qui pleure.*

Allons, Monſieur, entrez ; d'au-

jourd'hui vous ne ſortirez d'ici ; cela eſt fort joli vraiment ; à votre âge ! tenir de pareils propos ; en vérité, mais, il n'y a plus d'enfans. Ce ſont sûrement ces amis, ces lectures de toute eſpece qui vous rendent prématuré.

Le petit DORVILLE.

Mon Dieu ! voyez donc ; parce que j'ai dit quelques mots pour rire à Mlle. Tiennette, & dont elle ne s'eſt ſeulement pas fâchée, vous faites du bruit comme tout.

L'Abbé DURSAINT.

Qu'appellez-vous, petit libertin ; des mots pour rire ? des équivoques, des indécences ; un morveux de votre eſpece !

Le petit DORVILLE.

Oui, morveux ; je ſais bien que vous me traitez toujours comme ſi j'en étois un ; mais je ne le ſuis pourtant pas autant que vous le penſez ; j'ai eu avant-

avant-hier quatorze ans enfin : & il n'eſt pas auſſi mal à moi de dire ce que j'ai dit, qu'à vous d'embraſſer, comme vous le faites en cachette, la femme-de-chambre de maman . . . là.

L'Abbé DURSAINT, *rougiſſant.*

Taiſez-vous, petit impoſteur, je vous crois bien capable de répandre cette calomnie ; mais heureuſement nous ſommes trop connus l'un & l'autre pour appréhender que qui que ce ſoit y ajoute foi.

Le petit DORVILLE.

Ho ! vous croyez donc que votre air dévot en impoſe. Allez ; ſi j'ai ſi ſouvent tort avec vous, c'eſt parce que vous êtes mon précepteur : ſi j'étois le vôtre, moi, je ſaurois bien faire connoître à mon papa & à ma maman des choſes . . .

L'Abbé DURSAINT, *avec colere.*

Et bien ? Quoi ? petit monſtre,

vous auriez la ſcélérateſſe d'inventer... Vous mériteriez... (*Il le menace.*)

Le petit DORVILLE.

Ah ! par exemple, aviſez-vous de me donner un ſoufflet pour voir... comme mon papa ne le ſauroit pas tout-à-l'heure !

L'Abbé DURSAINT, *avec un ſang froid forcé.*

Allez, vous êtes un petit malheureux, je ne vous crains... je ne vous crains point du tout, vous dis-je ; mais par proviſion, vous aurez la bonté de garder la chambre tout le reſte de la journée, & de me traduire les deux premiers chapitres de l'Apocalypſe... A propos, le jeu de cartes avec lequel vous jouiez ce matin avec Mlle. votre ſœur, où eſt-il ?

Le petit DORVILLE.

Dame, eſt-ce que je le ſais, moi ? Elle l'a pris, ou il eſt reſté ſur la table.

L'Abbé DURSAINT.

Vous êtes un menteur ; car je vous l'ai vu mettre dans votre poche ; tenez, il doit être dans celle-là. (*Il montre une des poches du petit Dorville.*) Donnez-le-moi tout-à-l'heure, ou je ſaurai vous le faire donner d'une maniere qui ne vous ſera pas agréable.

Le petit DORVILLE, *avec un ris forcé.*

Oh ! la belle vengeance ! vous croyez me faire bien de la peine. (*Il tire de ſa poche le jeu de cartes, & en le donnant le froiſſe avec les mains, & en répand la moitié à terre.*) Allez, tenez, le voilà votre jeu de cartes.

L'Abbé DURSAINT, *prenant les cartes, & pouſſant hors de la chambre avec le pied celles qui ſont à terre.*

Hum ! le mauvais ſujet ! Qu'un précepteur eſt à plaindre lorſqu'il a affaire à de pareils garnemens ! (*Au petit Dorville :*) Allons, Monſieur, à l'ouvra-

ge. Dites adieu pour long-tems aux divertiſſemens, à la promenade, & ſurtout au jeu; car il ne vous manquoit plus, pour avoir tous les défauts, que d'être un déterminé joueur. Heureuſement il n'y a ici ni cartes, ni dez; d'ailleurs, vous n'aurez perſonne avec qui vous puiſſiez jouer; ainſi, ſi vous ne prenez le parti de faire l'ouvrage que je vous ai donné, vous aurez tout le tems de vous entretenir avec vos charmantes idées; il eſt vrai que vous n'aurez pas l'agrément d'épier mes démarches, & de les traveſtir au gré de votre aimable caractere; mais c'eſt un petit plaiſir dont vous vous paſſerez aujourd'hui, s'il vous plaît. Travaillez, je vous le conſeille, ſinon vous ſerez encore enfermé demain, je vous en avertis. (*Il ſort, & ferme la porte de la chambre à double tour.*)

SCENE II.

Le petit DORVILLE, *ſeul.*

(*Il prend ſon Dictionnaire & le jette de toutes ſes forces contre la porte.*)

Va, chien d'Abbé, tu n'oublies rien pour me faire enrager, mais ſi je puis jamais te rendre la pareille... Ne compte pas avoir affaire à un ingrat. — Cela eſt bien ſot ! toujours un précepteur ; il ſemble que ces gens-là ne ſoient au monde que pour nous tourmenter, & qu'y gagnent-ils au bout du compte, bien des déſagrémens... bien des chagrins... & puis c'eſt tout ; car nous ſavons auſſi quelquefois prendre notre revanche. — (*Il ſe leve & ſe promene dans la chambre.*) Que vais-je donc faire ? Il eſt pourtant bien ennuyeux de paſſer ici toute la ſoirée. — Il n'a ſûrement pas oublié de fermer la porte à double tour. (*Il va à*

la porte, & ſecoue la ſerrure.) Maudit pédant ! que je le hais ! (*Il retourne à ſa table.*) Auſſi mon papa eſt bien ſingulier, de me donner un précepteur, à mon âge ; il devroit pourtant bien ſavoir qu'à quatorze ans on n'eſt plus un enfant, & qu'un grand garçon comme moi eſt bien capable de ſe conduire lui-même. — (*Il s'aſſied.*) Mon Dieu, comme je m'ennuie... Je m'en vais faire ma verſion, peut-être que cela me déſennuiera. (*Il feuillette le livre.*) Oh ! chien... comme c'eſt long... copier tout cela... & de latin en françois encore ! ... je n'en aurai jamais le courage ; & puis M. l'Abbé ſeroit trop content ; non, pour le faire enrager, je n'écrirai pas un ſeul mot. (*Il fait pluſieurs tours de chambre d'un air déſœuvré, & revient à ſa place.*) Cependant, ſi je ne travaille point, je ſerai encore enfermé demain. — M. l'Abbé a oublié, je crois, de fermer ſon tiroir. (*Il ouvre le tiroir de la table.*) Ah ! voyons. (*Il cherche dans le tiroir, & en tire un livre.*) Voici de quoi me déſennuyer... C'eſt peut-être un livre

de dévotion. (*Il ouvre le livre.*) Les *Contes de La Fontaine.* Ah des contes! cela doit être joli, des contes; (*Il parcourt le livre.*) Regardons d'abord les images.

Le petit VILLERS, *du dedans.*

Dorville!... Dorville!...

Le petit DORVILLE.

Ah! voilà Villers qui m'appelle...: Je lui avois donné parole... Que cela eſt enrageant! mais il ne faut rien dire.

SCENE III.

Le petit DORVILLE, VILLERS.

VILLERS, *regardant à travers les vitres de la porte.*

Dorville, qu'eſt-ce que tu fais donc là ?

Le petit DORVILLE, *ſans regarder.*

Laiſſe-moi tranquille, j'ai de l'ouvrage preſſé.

VILLERS.

De l'ouvrage preſſé, dis-tu ! Bon ! bon, il faut remettre cela à une autre fois. Je vas te donner ta revanche de ce que je t'ai gagné hier au ſoir. Eh ! bien ? ... mais ... ouvre donc ta porte, au moins.

Le petit DORVILLE.

Non, je te dis que je ne peux ...

que je n'en ai pas le tems encore une fois.

VILLERS.

Diable ! voici du fruit nouveau : tu refuſes ta revanche, ceci eſt extraordinaire. (*Il frappe à la porte de toutes ſes forces.*) Allons, allons, ouvre donc, ne badinons pas... Mais, par aventure, ne ſerois-tu pas enfermé, mon drôle ?

Le petit DORVILLE.

Enfermé ! ah je le voudrois bien voir... D'ailleurs, qu'eſt-ce que ça te fait ? Va te promener, laiſſe-moi en repos.

VILLERS.

Hé, mon Dieu ! tu te fâches ; pardi quand cela ſeroit, voyez, le grand malheur ! toutes les fois qu'il m'arrive pis...

Le petit DORVILLE.

Cela ſeroit bien étonnant, un morveux !... mais un grand garçon com-

me moi, ne ſe mene pas de cette façon-là. Sérieuſement, va-t-en, tu m'ennuies.

VILLERS, *riant.*

Dorville, ſans tant faire le fin; veux-tu ta revanche? Je trouverai bien le moyen de jouer, quoique tu ſois enfermé, ſinon je ſuis ton ſerviteur.

Le petit DORVILLE, *ſe retourne.*

Bon! & comment t'y prendrois-tu?

VILLERS.

Rien de plus ſimple; voilà un carreau de vitres qui ne tient qu'à quatre pointes, il nous eſt aiſé de l'ôter, & de jouer par-là.

Le petit DORVILLE.

Ah! pardi, voyons. (*Il s'approche de la porte.*)

VILLERS.

Tiens, l'affaire en eſt faite.

Le petit DORVILLE.

Je m'en vais prendre mon Dictionnaire, en le mettant en travers il nous ſervira de table. (*Il met le livre en travers de la vitre, & s'aſſied auprès.*) Il eſt heureuſement de la largeur de la vitre.

VILLERS.

Bien imaginé ! vive les gens d'eſprit ! ils ne ſont jamais embarraſſés.

Le petit DORVILLE.

Je t'avertis d'abord que je n'ai ni cartes, ni dez.

VILLERS.

Ne t'inquiéte pas, je ne vais jamais ſans cela, moi ; tiens, voilà des dez, notre table eſt trop petite pour jouer aux cartes.

Le petit DORVILLE

C'eſt bon, auſſi-bien je veux jouer au Paſſe-Dix ; celui qui perd a droit de choiſir le jeu.

VILLERS.

Comme tu voudras, veux-tu les dez ?

Le petit DORVILLE.

Non, tiens-les, toi ; allons les ſix livres que tu m'as gagnées hier.

VILLERS.

C'eſt beaucoup ; les voilà, je ne veux pas diſputer. (*Il joue.*) Rien... Rien encore... Voilà pourtant dix-ſept.

Le petit DORVILLE.

J'ai mal fait de jouer ; je ſuis en malheur ; tu vas me gagner tout mon argent. Allons les douze francs.

VILLERS.

Allons... (*Il joue.*) Rien.. Rien... Dix-ſept, encore gagné. Veux-tu jouer le louis, quoique ce ſoit la troiſieme main, tu vois bien que je n'ai pas envie de gagner ton argent ?

Le petit DORVILLE.

Comme tu joues de bonheur ! allons tu vas me ruiner, voilà mon reſte. (*Il met le louis ſur le livre.*)

VILLERS.

Oh ! non ; car je me ſens en malheur à ce coup-ci. (*Il joue.*) Rien... Rien... Je vais perdre... Ma foi non, voilà dix-huit. (*Il tire bruſquement les enjeux.*)

Le petit DORVILLE.

M. Villers, doucement, s'il vous plaît ; voilà trois fois de ſuite que vous paſſez, cela n'eſt pas naturel, & vous trichez certainement.

VILLERS.

Qu'appelles-tu, tricher ? Tu es plaiſant : parce que tu perds, tu es de mauvaiſe humeur, tu me dis des ſottiſes ; ſi tu n'étois pas enfermé, je t'apprendrois à parler, tricher !

Le petit DORVILLE.

Je me moque de cela, tu m'as sûrement trompé, & je veux ravoir mon argent, entends-tu ? Allons, rends-le moi, ou je vais faire un bruit de diable.

VILLERS.

Ah ! pardi, celui-là eſt bon : que je te le rende ; il m'appartient, je l'ai bien gagné, tout ce que je peux faire, c'eſt de te donner ta revanche, vois ſi tu le veux.

Le petit DORVILLE.

Non, il me faut mon argent ; ſi je ne l'ai pas tout à l'heure, je vais appeller M. l'Abbé qui te le fera bien rendre.

VILLERS, *ſe ſauvant.*

Je me moque de M. l'Abbé & de toi auſſi.

SCENE IV.

Le petit DORVILLE, *ſeul.*

Villers... Villers... écoute donc; je veux bien jouer la revanche. (*Villers reparoît.*) mais pourvu que tu me faſſes crédit. (*Villers diſparoît.*) Villers... entends-tu?.. Je ne demande que ma revanche... Il eſt parti. (*Il crie de toutes ſes forces.*) Villers... Villers... Ah! le fripon... Il emporteroit comme cela mon argent... Villers... Saint-Jean... arrêtez donc Villers qui me vole... (*Il donne de grands coups de livres contre la porte.*)

SCENE V.

Le petit DORVILLE, M. le Préſident DORVILLE & un Domeſtique *en dedans*.

M. DORVILLE.

Mais ; qu'eſt-ce que tout ceci ſignifie donc ? Voilà un vacarme épouvantable ; eſt-ce que vous êtes enfermé là dedans, Dorville ?

Le petit DORVILLE.

Oui, mon papa ; mais faites donc vîte courir après le petit Villers qui m'a pris mon argent, & qui ſe ſauve avec.

M. DORVILLE.

Comment ? M. Villers s'enfuit avec votre argent, & de quelle maniere vous l'a-t-il pris ?

Le petit DORVILLE.

Mon papa, c'eſt à travers cette vitre... C'eſt que...

M. DORVILLE.

A travers cette vitre, cela eſt ſingulier... Je conçois... Vous jouiez par-là tous deux, n'eſt-ce pas ? Nous allons voir cela. (*Il appelle*) Saint-Jean... Allez demander à M. l'Abbé la clef de ſa chambre.

ST. JEAN.

Oui, Monſieur.

M. DORVILLE.

Où eſt-il M. l'Abbé ?

ST. JEAN

Monſieur, il eſt là-bas dans le ſalon ; il joue avec M. l'Abbé Bigotin.

M. DORVILLE.

Dites-lui en même tems qu'il ſe ren-

de ici ſur le champ ; que c'eſt moi qui le demande, qu'il quitte tout.

ST. JEAN.

Oui, Monſieur.

SCENE VI.

M. DORVILLE, le petit DORVILLE.

Le petit DORVILLE.

Mon papa, faites plutôt courir après Villers, cela eſt plus preſſé ; il eſt peut-être déjà bien loin.

M. DORVILLE.

Taiſez-vous, petit coquin, tout-à l'heure nous allons compter enſemble.

SCENE VII.

M. DORVILLE, l'Abbé DURSAINT, le petit DORVILLE.

L'Abbé DURSAINT, *ouvrant la porte.*

Ah ! Monſieur, j'aurois voulu vous épargner le chagrin d'apprendre les fredaines de M. votre fils ; mais je vois qu'elles éclatent malheureuſement malgré moi : je me ſuis trouvé obligé cet après-midi, de le renfermer pour le punir de ſon amour pour tout ce qui peut le diſtraire de l'étude, & principalement pour le jeu.

M. DORVILLE.

Vous avez fort bien réuſſi, &, pour commencer ſa réforme, ce petit Monſieur jouoit à l'inſtant avec un de ſes amis à travers cette vitre.

L'Abbé DURSAINT, *au petit Dorville.*

Comment, Monſieur, après toutes mes remontrances ? de quoi vous ont donc ſervi les longs & fréquens diſcours que je vous ai tenus ſur les inconvéniens du jeu, & l'horreur que tous les honnêtes gens doivent avoir pour cette paſſion ?

M. DORVILLE.

M. l'Abbé, vos diſcours étoient admirables, ſans contredit : ſi cependant vous euſſiez pris la peine de veiller vous-même ſur mon fils, tout ceci ne ſeroit point arrivé. Qu'eſt-ce que vous lui avez donné à faire ?

L'Abbé DURSAINT.

Hélas ! Monſieur, il devoit me traduire les deux premiers chapitres de l'Apocalypſe : il eſt bon qu'en l'inſtruiſant dans les ſciences, on lui inculque, en même tems, les ſacrés principes de notre religion,

M. DORVILLE.

Votre méthode eſt excellente, & vous vous y preniez admirablement. Voyons ſon ouvrage. (*Il prend un livre ſur la table.*) Mais, que diable ! ceci ne reſſemble point du tout à l'Apocalypſe : les *Contes de La Fontaine.* Comment, petit drôle, vous liſez de ces ſortes de livres ?

Le petit DORVILLE.

Oh ! mon papa, ce livre ne peut pas être mauvais ; car il appartient à M. l'Abbé, je l'ai trouvé dans ſon tiroir.

L'Abbé DURSAINT, *au petit Dorville, à demi-bas.*

Je n'ai pas cru que vous euſſiez pouſſé la hardieſſe juſqu'à fouiller dans mes tiroirs. (*A M. Dorville.*) Monſieur, ne penſez pas que je faſſe ma lecture d'un ſemblable livre, c'eſt un de mes amis qui l'avoit laiſſé ici .. &...

M. DORVILLE.

Je ſais à quoi m'en tenir là-deſſus, M. l'Abbé. (*A ſon fils.*) Retirez-vous, nous nous verrons tantôt : ſi jamais je trouve des livres de cette eſpece dans vos mains, prenez garde à ce qui vous en arrivera... Allez... (*le petit Dorville ſort.*)

SCENE VIII, & *derniere.*

M. DORVILLE, l'Abbé DURSAINT.

M. DORVILLE.

Pour vous, M. l'Abbé, je vous ſuis infiniment obligé de vos ſervices ; mais je ſens la néceſſité de veiller moi-même ſur mon fils.

L'Abbé DURSAINT.

Je ne crois pas, Monſieur, que vous ayez ſujet de vous plaindre de

moi; j'ai toujours pris ſoin de former, autant qu'il a été en mon pouvoir, l'eſprit & le cœur de M. votre fils; j'y ai travaillé juſqu'à préſent avec une aſſiduité qui a peu d'exemples, & il eſt bien humiliant pour moi de me voir ainſi congedié.

M. DORVILLE.

A vous parler franchement, M. l'Abbé, je ſuis peu touché de cette aſſiduité; je ne me plains pas de vos leçons, je veux bien croire que mon fils n'en a reçu de vous que d'excellentes; mais il auroit été à propos qu'elles euſſent été ſoutenues par de bons exemples.

L'Abbé DURSAINT.

Comment, Monſieur, de bons exemples! Qui eſt-ce qui pourroit taxer ma conduite de la moindre irrégularité?

M. DORVILLE.

Tenez, M. l'Abbé, ne me preſſez

pas davantage : j'ai le malheur d'être franc, vous n'y trouveriez pas votre compte. Enfin, vous êtes inexcuſable de n'avoir pas eu les yeux ſur mon fils, de l'avoir laiſſé continuellement à lui-même comme vous l'avez fait. Vous l'enfermez dans votre chambre, pour vous divertir de votre côté plus à votre aiſe, enſuite vous avez des amis qui laiſſent dans vos tiroirs de mauvais livres qui tombent malheureuſement entre les mains de mon fils... Tout cela & quelques petites découvertes que j'ai faites, & que je ne juge pas à propos de rapporter, m'ont déterminé depuis long-tems au projet que j'exécute aujourd'hui. J'éprouve de plus en plus, qu'il n'eſt, comme dit le proverbe, rien *tel que*...

FIN.

L'HEUREUSE

L'HEUREUSE ARRIVÉE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. DESFONTAINES, Secrétaire intime de S. A. S. Mgr. le Duc regnant des Deux-Ponts.

ACTEURS.

SIMON, *Pere de Colette.*
COLETTE.
DUPRÉ, *Amant de Colette.*
LUCAS, *Payſan.*

La Scene ſe paſſe à la Campagne, dans une chambre de la maiſon de Simon.

L'HEUREUSE ARRIVÉE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *seule.*

Elle va & vient, regarde de tous les côtés, & a l'air impatient.

Où eſt-il donc ?... Lucas ! Lucas !.. J'ai beau l'appeler, il ne répond point.. Lucas !.. Si je pouvois aller chez le notaire !.... Lucas !...

SCENE II.

COLETTE, LUCAS.

LUCAS, *ſans être vu.*

On y va.

COLETTE, *avec joie.*

Le voici... viens donc.

LUCAS.

Eh ! mon Dieu ! comme vous êtes preſſée, Mamſelle Colette ? Que voulez-vous ?

COLETTE.

Vas, dans l'inſtant, chez le notaire; dis-lui de venir, d'apporter ſes papiers; enfin, tout ce qu'il faut pour dreſſer un contrat.

LUCAS.

De mariage ?...

COLETTE.

Vraiment oui. Mon pere y conſent ; il me donne Dupré... Lucas, mon cher Lucas, tu devrois déjà être revenu.

LUCAS.

Palſangué, vlà que je pars, mais je m'arrêterai en chemin, je vous en avertis.

COLETTE.

Pourquoi donc ?

LUCAS.

Comment morgué, notre Dauphine va paſſer dans le village, notre Dauphine qui eſt notre maîtreſſe, notre ſouveraine, notre amour ; elle va traverſer l'avenue, & vous me demandez pourquoi je m'arrêterai ?

COLETTE.

Ah ! tu as raiſon, Lucas, tu as raiſon ; mais auſſi-tôt que tu l'auras vue...

LUCAS.

Je vous le promets... Vous reſtez donc ici, vous?

COLETTE.

Il le faut bien, mon pere eſt ſeul; il ne ſauroit marcher, & je vais lui tenir compagnie.

LUCAS.

C'eſt juſte... Mais le tems ſe paſſe... Adieu, Mamſelle Colette. Vous aurez le notaire.

SCENE III.

COLETTE, *ſeule.*

On ne peut être heureuſe de tous les côtés. J'épouſe Dupré; mais je n'aurai pas le plaiſir de voir notre Dauphine, & cela me fait bien du chagrin... Voici mon pere.

Simon, appuyé ſur ſon bâton, marche avec peine & vient s'aſſeoir ſur une chaiſe que Colette place à côté d'une table.

SCENE IV.

SIMON, COLETTE.

SIMON.

Je ſuis fort bien ... A quoi rêvois-tu ?

COLETTE.

Je penſois à vous, mon pere, & puis auſſi au mariage que toute la France célebre.

SIMON.

Et puis auſſi à Dupré ?

COLETTE.

Oui, mon pere, vous avez la bonté de nous unir. Ah ! que nous allons

être heureux ! Que d'efforts nous allons faire mutuellement, pour vous prouver notre reconnoiſſance, pour prolonger vos jours... Nous vous chérirons, nous vous adorerons... Mon pere, (*elle lui prend la main, Simon l'embraſſe.*) Je n'aurai jamais que deux ſentimens, une tendreſſe inviolable pour vous, & un amour éternel pour Dupré.

SIMON.

J'ai réſiſté long-tems ; j'avois mes raiſons : je voulois être ſûr du caractere de Dupré, de ſon attachement pour toi : il m'en a donné des preuves, & je n'héſite plus.

COLETTE.

Ah ! qu'il va être content, lorſqu'il va ſavoir que vous conſentez à tout.

SIMON.

C'eſt un plaiſir que je lui garde pour ſon retour.

COLETTE.

Il eſt allé voir notre Dauphine à ſon paſſage ; il en mouroit d'envie. Il nous fera le récit de tout ce qui s'y paſſera, de ſa réception, de la petite fête que l'on va lui donner.

SIMON.

Je crois qu'il a un peu travaillé pour çà.

COLETTE.

Vraiment oui, mon pere; car il a étudié, & il ſait faire... Attendez donc, je ne ſais pas ſi je m'en reſſouviendrai... Il ſait faire... là... d'une certaine écriture, qui n'eſt pas de la proſe... On nomme çà.

SIMON.

De la muſique ?

COLETTE.

Non, non, c'eſt...

SIMON.

Des complimens ?

COLETTE.

Non pas, non pas... Hà ! ha ! c'eſt des vers.

SIMON.

Je l'ai entendu dire...

COLETTE.

Et puis des chanſons... Oh ! il a de l'eſprit.

SIMON.

Eh bien ! je gage que s'il a fait des vers pour la Dauphine, il n'y aura pas d'eſprit dedans.

COLETTE.

Non, car c'eſt le cœur qui parlera.

SIMON.

Juſtement. L'amour que nous avons pour le roi, & pour tout ce qui lui appartient, eſt gravé dans notre ame, & s'exprime tout ſeul, ſans art, ſans apprêt.

SCENE V.

Les mêmes, LUCAS.

LUCAS.

Morgué je ſuis d'une joie, d'une joie!... C'eſt que je ne me connois plus... Je l'ai vue ; oh ! vraiment oui, je l'ai vue... Le notaire va venir... Il y avoit un monde... J'ai été obligé de monter ſur un arbre, & vlà que tout d'un-coup... Mais, tenez, j'apperçois M. Dupré, qui va vous conter çà tout au juſte.

SCENE VI.

Les mêmes, DUPRÉ.

COLETTE.

Ah ! que je ſuis aiſe de vous revoir.

DUPRÉ.

Et moi donc, Colette ?

SIMON, *à ſa fille.*

Chut, ne dis rien.

DUPRÉ.

Je reviens pénétré de reſpect, d'admiration... Par où commencer ? M. Simon, Colette, ah ! que n'avez-vous partagé la ſatisfaction que nous venons d'éprouver !

SIMON.

Tu vas nous faire le détail de tout ; & me dédommager de ce que j'ai perdu.

COLETTE.

Oui, oui, voulez-vous une chaiſe ?

DUPRÉ.

Non, non, ma chere amie ... Je n'ai jamais vu tant de payſans aſſemblés; il n'en étoit pas reſté un ſeul dans ſa maiſon; le grand chemin en étoit couvert, & le village, depuis le premier juſqu'au dernier, tous les jeunes gens étoient ſous les armes.

Le ſyndic, en habit de fête,
Sabre au côté, plume au chapeau,
Le ſyndic étoit à leur tête,
Devant les portes du château.
Fier du diſcours qu'il alloit faire,
Le gros bailli, près du bedeau,
En perruque à la financiere,
Se pavannoit ſous ſon manteau.
Pour honorer la Souveraine
Qui doit s'offrir à ſes regards,
Le laboureur franchit la plaine;
On court, on vient de toutes parts.
Pleins de la même impatience,
Jeunes & vieux, petits & grands,
Se taiſent, parlent, font ſilence,
Soupirent, comptent les momens ...
Des cris annoncent ſa préſence...

Aux armes, feu, mes chers enfans...
C'eſt-elle... on s'anime... on avance,
Et l'on fait feu dans tous les rangs,
Tandis que vingt jeunes fillettes,
En jupon roſe, en corſet fin,
Au ſon du fiffre & des muſettes,
Sément des fleurs ſur ſon chemin.

COLETTE.

Ah ! que n'étois-je là.

SIMON, *avec l'air de la curioſité.*

Enſuite, Dupré.

DUPRÉ.

Que vous dirai-je ! tous les ſpectateurs étoient enivrés de plaiſir. Comme elle eſt belle ! comme elle a l'air bon, ſe diſoient-ils les uns aux autres ! Maman, maman, s'écrioient les enfans, hauſſez-moi donc, que je la voie Pendant ce tems-là, le bailli fend la preſſe, fait un ſigne avec la main pour demander du ſilence, ſe préſente gravement, tire ſes trois révérences, & débite ſon compliment, que je

puis vous lire; car je l'ai soufflé, & après j'ai mis le papier dans ma poche.

COLETTE.

Voyons, voyons.

SIMON.

Tu me feras plaisir, Dupré: on ne peut trop parler de ce qui regarde cette auguste Princesse.

DUPRÉ.

Le voici. (*Il lit.*)

MADAME,

» Étant, non-seulement, bailli, » mais même Greffier du présent vil- » lage; c'est à moi que l'on a décerné » l'honneur d'en être encore l'orateur. » Comme bailli, j'ose vous adresser » ces paroles; &, comme greffier, » j'inscrirai, dans le greffe du susdit » village, que ce jour est le plus beau » de tous les jours passés, présens & » futurs: *Requiritur consensus partium*

» *in matrimonio* ; vous le ſavez, Ma-
» dame, & vous avez pour l'alliance
» que vous contractez, non-ſeulement
» ce *conſenſus partium*, mais celui de
» tous les cœurs, qui volent au devant
» de votre préſence. Il ne m'appartient
» pas de louer vos graces, plus que
» naturelles; mais ſi j'oſois en parler,
» je vous ferois voir, comme deux &
» deux font quatre, que vous reſſem-
» blez à la roſe & au lys du matin;
» que vous êtes un aſtre qui étendra
» ſes rayons ſur toute la France; car
» déjà tout s'anime à votre auguſte
» aſpect; car la félicité vous accompa-
» gne; car vous répandez autour de
» vous le baume le plus agréable de
» la joie & de la félicité «.

Le bailli a voulu continuer, & la mémoire lui a manqué : j'ai ſoufflé, il ne m'a pas entendu : la petite Roſe, voyant qu'il étoit au bout de ſon latin, s'eſt avancée à la tête de nos plus jolies filles, a préſenté une corbeille de fleurs à la Dauphine, & a chanté quelques couplets.

COLETTE.

Les avez-vous ?

DUPRÉ.

Non.

SIMON.

Tu les ſais par cœur, je le parie.

DUPRÉ.

Mais...

COLETTE.

Oui, vous les ſavez, je le vois; & je ſuis ſûre que c'eſt vous qui les avez faits.

DUPRÉ.

Je ne ſais point mentir... Eh! bien oui, c'eſt moi; mais ils n'ont d'autre mérite que le ſujet pour lequel ils ont été compoſés.

SIMON.

Allons, chante-les.

DUPRÉ.

Je le veux bien.

*Il chante les couplets ſuivans ſur l'*AIR: Dans nos hameaux, la paix & l'innocence, *muſette de Desbroſſes.*

Premier couplet.

Les ſimples fleurs que la ſaiſon nous donne
Sont les ſeuls biens que nous puiſſions offrir;
Daignerez-vous en parer la couronne
Que ſur nos bords vous venez embellir ?
A votre ſang elle étoit deſtinée,
Vous l'acceptez, & nos vœux ſont remplis;
Mais ſi le ſort ne vous l'eût pas donnée,
De vos attraits elle eût été le prix.

LUCAS.

Oh ! c'eſt bien vrai.

COLETTE.

Tais-toi donc.

DUPRÉ.

Second couplet.

Quand le printems vient, ſur les pas de Flore,
Parer nos champs & dorer nos côteaux;
Le doux plaiſir, dont l'œil fait tout éclorre,
Le doux plaiſir renaît dans nos hameaux:
Des mêmes biens vos yeux ſont le préſage,
Votre préſence annonce le plaiſir :.

Du vrai bonheur votre hymen eſt le gage ;
Vous l'inſpirez, vous allez en jouir.

SIMON.

A merveille.

DUPRÉ.

Troiſieme couplet.

Ce vrai bonheur, dont vous êtes l'image ;
De vos ſujets va filer les deſtins.
Des lys, ſur nous, vous répandrez l'ombrage,
Tous nos inſtans ſeront purs & ſéreins,
Et chaque jour, au ſon de la muſette,
Nous chanterons, avec la même ardeur ;
Vive à jamais, vive, vive Antoinette,
Vive l'époux qui regne dans ſon cœur.

SIMON.

Embraſſe-moi, Dupré, tu me rajeunis de dix ans, & tu mérites la récompenſe que je te reſervois... Embraſſe auſſi...

DUPRÉ.

Qui donc ?

SIMON.

Ta femme.

DUPRÉ, *tranſporté de joie.*

Comment ? quoi ? ma femme ?

(*Colette & lui s'embraſſent.*)

SIMON.

Oui, ta femme, j'ai demandé le notaire, & Colette eſt à toi.

COLETTE.

Je le ſavois, & j'ai eu bien de la peine à ne pas vous le dire.

DUPRÉ.

Mon pere !

SIMON.

Je vous marie, ſous les auſpices les plus favorables : j'attendois ce moment, & la félicité dont vous allez jouir répondra aux eſpérances que j'en ai conçues : imitez de loin l'auguſte Princeſſe que la France poſſéde, vous vous aimerez toujours ; vous ſerez toujours vertueux, & jamais le moindre chagrin n'altérera votre union.

DUPRÉ.

Vous en êtes perſuadée comme moi, ma chere Colette.

COLETTE.

Si je le ſuis, pouvez-vous me le demander ?

SIMON.

Vous vous répéterez tout cela ce ſoir ; j'en reviens à la fête... Dupré, quand les couplets ont été chantés, qu'a-t-on fait ?

DUPRÉ.

La Dauphine... Oh ! ma Colette ! M. Simon ! comment vous exprimer ma reconnoiſſance...

SIMON.

Je te rends heureux, & je ſuis payé... Eh bien !...

DUPRÉ.

La Dauphine... Je ne ſais plus où

j'en ſuis... La Dauphine a reçu tous les petits préſens qu'on lui a faits; elle a écouté le compliment du bâilli, les couplets de Roſe... Enfans, vieillards, bourgeois, ſeigneurs, bergers, grands & petits, elle a parlé à tout le monde. Elle a fait accueil au dernier des payſans; enfin, il n'y a perſonne qui n'ait été comblé de ſes bontés, de ſon affabilité, & elle a bien verifié le proverbe qui dit... *Que le ſoleil luit pour tout le monde.*

SIMON.

Je le devinois.

COLETTE.

Et moi auſſi, mon pere; car je vous l'ai entendu répéter ſouvent.

SIMON.

Deſcendons : le notaire ne tardera pas, nous allons faire le contrat, ſouper enſemble, boire, ſauf leur reſpect,

à la ſanté du Roi, du Dauphin, de ſon auguſte épouſe, de toute la famille Royale, & demain je vous marierai, en chantant avec vous : *Vive le Roi.*

ENSEMBLE. *Vive le Roi.*

FIN.

LE

LE LEGS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. GARNIER.

ACTEURS.

JULIE, } *Sœurs âgées de* 18 *à* 20
VICTORINE, } *ans. Julie eſt l'ainée.*

FANCHON, *vieille Servante.*

Mme. FONTANGE, *Revendeuſe à la Toilette.*

UN FACTEUR.

La Scene eſt dans une ville de Province, chez les Dlles. Valmont. Il eſt environ dix heures du matin.

LE LEGS.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Le Théatre repréſente une Salle baſſe : on y voit une Table, un Canapé & un petit Métier de Tapiſſerie tendu.

SCENE PREMIERE.

JULIE, *ſeule ; elle eſt aſſiſe, & acheve de monter un bonnet.*

Il faut pourtant que je ſois bien complaiſante : Mlle. Victorine dort à ſon aiſe la graſſe matinée, & je la paſſe, moi, à monter ſon bonnet... Ma tapiſſerie n'avance point pendant ce tems-là... La pauvre fille ! depuis qu'elle ſait qu'un de nos oncles nous

a legué cent mille écus, & que cette ſomme arrive ſur un vaiſſeau, la tête lui a tourné; elle ne ſonge qu'à ſe donner des airs, elle imagine mille manieres de dépenſer cet argent, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Reprenons notre ouvrage. (*Elle s'approche du métier de tapiſſerie & travaille.*)

SCENE II.

JULIE, FANCHON.

FANCHON, *pleurant.*

Mademoiſelle.

JULIE, *travaillant ſans la regarder.*

Fanchon, ma ſœur eſt-elle éveillée?

FANCHON.

Oui, Mademoiſelle, je viens de lui porter ſon chocolat.

JULIE, *levant les épaules.*

Dans ſon lit ſans doute. (*Regardant Fanchon.*) Qu'as-tu donc à pleurer ?

FANCHON.

Dame, ſi je pleure, c'eſt que j'en ai ſujet ; depuis vingt-ans que je ſers dans la maiſon & ſans reproches, Dieu merci, me voir donner comme çà mon congé, çà n'eſt guere gracieux.

JULIE.

Ton congé, & qui eſt-ce qui te congédie ?

FANCHON.

Et mais, c'eſt Mlle. votre ſœur : à ç't'heure qu'elle dit qu'il lui eſt venu de l'autre monde de quoi faire la groſſe Dame, elle ne veut plus de mon ſervice ; il lui faut une femme-de-chambre.

JULIE.

Ma ſœur eſt une folle, elle prendra, ſi elle le veut, une femme-de-chambre ;

mais je te retiens, moi, entends-tu ? tu ſeras à mon ſervice.

FANCHON.

Bon ! je ne ſervirai plus que vous, toute ſeule ?

JULIE.

Non, Fanchon.

FANCHON.

Ah ! que je ſuis contente ! tenez, ma bonne Demoiſelle, ſi je pleurois, c'étoit de vous quitter ; car vous êtes ſi douce, ſi bonne...

JULIE.

C'eſt bien, Fanchette ; va, retourne-t-en dans ta cuiſine ; fais bien ton ouvrage, tu n'auras à faire qu'à moi.

FANCHON.

Mlle. votre ſœur m'avoit donné bien des commiſſions, mais je ne les ferai qu'avec votre permiſſion, dà...

JULIE.

Quelles ſont ces commiſſions ?

FANCHON.

Ah ! ma foi, il y en a tant & tant, que je ne m'en ſouviens plus : elle les a toutes griffonnées ſur ce morceau de papier-là. (*Elle donne un papier.*)

JULIE.

Donne ; je crois que voilà qui contient de jolies choſe. (*Elle lit*) : *Paſſer chez Jolibois, & lui demander où en ſont mon carroſſe & mes deux berlines doublées de velours d'Utrecht* :

— *Chez M. Jacquinot, procureur, & le prier d'arrêter pour moi le prix de la maiſon de Beauregard* :

— *Chez M Doré, jouaillier*, &c. Oh ciel ! que d'extravagances ! ma pauvre ſœur a tout-à-fait perdu l'eſprit.

SCENE III.

VICTORINE, JULIE, FANCHON.

VICTORINE *entre en deshabillé.*

Bon jour, ma petite ſœur, que je te conte le rêve le plus charmant.

JULIE.

Oui, je crois que tu rêves de belles choſes.

VICTORINE, *avec tranſport.*

Je t'en réponds : imagine-toi, ma petite ſœur, que notre vaiſſeau étoit arrivé chargé de richeſſes immenſes. J'étois là préſente, comme tu dois le penſer; oh ! ma chere ſœur, quel plaiſir ! jamais, jamais on n'a vu tant d'or. Le vaiſſeau en étoit rempli... Et puis c'étoit la mine des gens du vaiſſeau, matelots & paſſagers, qui étoit diver-

tiſſante.... Mon or & moi partagions leur admiration & leur reſpect. Dieu ſait avec quel air de dignité je ſoutenois mon nouveau rôle : enfin, j'étois ſur le point de fendre la preſſe de ces importuns, & de faire enlever ma fortune...

JULIE, *riant.*

Lorſque tu t'es éveillée, n'eſt-ce pas

VICTORINE.

Oui, cette miſérable Fanchon a ouvert la porte de ma chambre, & je me ſuis éveillée en ſurſaut. Oh ! je crois que je l'aurois bien battue.

JULIE.

Effectivement, il eſt déſagréable de ſe réveiller en pareille circonſtance ; ſi je n'étois que de toi, j'irois me coucher pour achever mon rêve.

VICTORINE.

Ne penſe pas rire ; j'étois ſi contente que je ſouhaiterois de tout mon

cœur dormir ainſi pendant toute ma vie.

JULIE, *à Fanchon.*

Fanchon, allez dans votre cuiſine.

FANCHON.

J'avois oublié de demander le bonnet de Mlle. Victorine.

JULIE.

La voilà elle-même pour le demander.

VICTORINE.

A propos de mon bonnet, tu ne l'as sûrement pas monté, ma petite ſœur; laiſſe-le juſqu'à tantôt, je t'en prie.

JULIE.

Pourquoi donc, tu me preſſois tant?

VICTORINE.

Bon! eſt-ce que tu ne vois pas que je ne puis plus mettre une pareille guenille; la dentelle ne vaut que ſix francs; on doit m'en apporter à l'inſtant à quatre louis.

JULIE.

A quatre louis !

VICTORINE.

Oui, ma bonne amie, j'en aurai pour le bonnet & pour deux paires de manchettes à trois rangs.

JULIE.

Bon Dieu ! & où prendras-tu pour payer tout cela ; nos revenus ſont modiques, & jamais notre tuteur ne voudra donner cet argent-là

VICTORINE.

Ne t'inquiéte pas, va, j'ai bon crédit.

JULIE.

Mais enfin, il en faudra toujours venir à s'acquitter.

VICTORINE.

Oui, & ces cent mille écus qui nous viennent du legs de notre oncle, nous ne ſommes que deux pour les

partager ; eſt-ce qu'ils ne me mettent pas dans le cas de fournir à ces dépenſes ?

JULIE.

Hum ! c'eſt tout au plus ; ſi tu continues, cela n'ira pas loin ; un carroſſe, deux berlines, une maiſon de campagne. Que ſais-je, moi ? de ce train-là, ce legs ſera bientôt mangé.

VICTORINE.

Que veux-tu dire, un carroſſe, deux berlines, une maiſon de campagne ?

JULIE.

Oh ! c'eſt que je préſume qu'il faudra de tout cela à une grande Dame comme toi ; mais notre tuteur ne ſera peut-être pas de cet avis, & malheureuſement ces fonds-là ſeront un peu de tems entre ſes mains.

VICTORINE.

Il faudra bien que notre tuteur entende raiſon ; ſi je ſuis riche, je veux

me ſentir de mon bien. Mais je vois que cette ſotte de Fanchon t'a parlé. (*A Fanchon*) : Qu'eſt-ce que vous faites ici, ma mie.

FANCHON.

J'attends la fin de votre rêve, Mameſelle ; il eſt ſi joli.

VICTORINE.

Mais, voyez cette impertinente ; vous devriez être dehors, ma bonne ; je vous avois dit que nous n'avions plus beſoin de vous.

FANCHON.

Auſſi ne vous appartiens-je plus, non : je ne ſuis plus qu'à Mlle. votre ſœur, toute fine ſeule, afin que vous le ſachiez.

JULIE.

Fanchon, encore une fois, allez à votre cuiſine.

(*Fanchon ſort en faiſant la mine à Victorine.*)

SCENE IV.

JULIE, VICTORINE.

VICTORINE.

Quoi, tu gardes cette vieille saliſſon-là ?

JULIE.

Sans doute, pourquoi non ?

VICTORINE.

Tu n'as pas de raiſon, ma ſœur ; pour moi je ne veux plus de cette figure, fi donc : c'eſt bon pour ſervir dans une auberge.

JULIE.

Tu feras comme tu voudras ; pour moi, j'en ſuis contente ; elle eſt fidelle, ſoigneuſe, intelligente ; ce ſont des qualités impayables chez ces ſortes de gens ; en conſéquence je la garde. D'ailleurs c'eſt un vieux domeſtique, qu'il

y auroit de la barbarie à renvoyer maintenant.

VICTORINE.

Quoi ? tu ne veux pas entendre que, dans notre état préſent, cette fille ne nous convient point : cela ſaute aux yeux pourtant ; car enfin nous ſommes pour faire une certaine figure actuellement ; il faut nous monter ſur un certain ton ; nous ne pouvons nous diſpenſer d'avoir chacune une femme-de-chambre, & puis une cuiſiniere & une bonne groſſe fille pour tout le tracas fatigant du ménage.

JULIE, *riant.*

Et quand tu auras ton carroſſe & tes berlines, il en faudra bien d'autres.

VICTORINE, *d'un air piqué.*

Je le compte bien auſſi. J'ai déjà arrêté une femme-de-chambre pour moi ; c'eſt une grande brune, aſſez jolie, les yeux vifs, fort bien miſe : elle ſort de chez une préſidente qui

l'a renvoyée parce qu'elle plaiſoit trop à ſon mari.

JULIE.

En vérité, ma ſœur, je craindrois qu'on t'entendît, tu paſſerois pour folle achevée, au moins. Cet état floriſſant, cette fortune conſidérable qui nous met dans le cas de faire la figure la plus brillante, où tout cela eſt-il ? ſur l'eau ; du reſte, rien de plus médiocre que nos biens.

VICTORINE.

Mais, eſt-ce que cela peut nous manquer ?

JULIE.

Mais ſi le vaiſſeau fait naufrage.

VICTORINE.

Oh ! ſi... ſi... ſi la maiſon tombe, nous ſerons écraſées ; tu n'as que des malheurs à prévoir !

JULIE.

Ma chere ſœur, parlons raiſon, ſi

tu veux l'entendre ; cette fortune qui t'enchante, qui te met hors de toi-même, n'eſt pas encore arrivée, il ſe peut même faire qu'elle n'arrive point ; car tu as beau dire, cela eſt très-poſſible ; quel inconvénient y auroit-il pour toi de te mettre en état de t'en paſſer ? Aucun, je penſe, tu n'en ſentirois pas moins le prix lors de ſon arrivée : c'eſt le parti que j'ai pris : la nouvelle de ma fortune ne m'a point aveuglée ; je n'ai point changé mon premier genre de vie ; ſi nos eſpérances ſe trouvoient trompées, je ne ſerois point ſans reſſource, & mon économie me tirera toujours d'affaire. Je ne peux te diſſimuler, ma chere ſœur, qu'il en eſt bien autrement à ton égard. Dieu veuille que tu n'aie jamais lieu de t'en repentir.

VICTORINE, *bâillant.*

Ah ! finis donc, tu me fais bâiller, tu as le talent de voir d'une maniere ſombre & triſte les objets les plus rians.

JULIE.

Mais enfin que t'auroit-il coûté d'attendre l'arrivée de ce vaiſſeau, avant que de t'engager ainſi dans toute ſortes de dépenſes.

VICTORINE, *avec vivacité.*

L'impatience de jouir... on ne peut être heureux aſſez tôt, ni aſſez longtems.

SCENE V.

JULIE, VICTORINE, FANCHON.

FANCHON, *à Julie.*

Il y a une femme là-bas qui porte une boîte ſous ſon bras, faut-il la faire entrer, Mademoiſelle?

JULIE.

Oui, Fanchon. (*A Victorine.*) C'eſt probablement à toi qu'on en veut.

SCENE VI.

JULIE, VICTORINE, Mme FONTANGE, *portant un carton ſous le bras.*

Mme. FONTANGE, *faiſant une profonde révérence.*

Votre ſervante, Meſdemoiſelles, laquelle de vous deux, s'il vous plaît, eſt Mlle. Victorine Valmont.

VICTORINE, *ſans ſe lever, d'un air négligent.*

Je ſais ce que c'eſt : vous êtes la veuve Fontange ſans doute ; apportez-vous mes dentelles !

Mme. FONTANGE.

Oui, Mademoiſelle. (*Elle ouvre le carton, & en tire les dentelles.*) Vous pouvez vous vanter d'avoir là ce qu'il

y a de plus diſtingué. J'en portai l'autre jour de pareilles à la veuve d'un caiſſier, parce qu'une femme de condition les avoit trouvées trop cheres ; auſſi me furent-elles payées cent francs.

JULIE, *examinant les dentelles.*

Voilà qui eſt vraiment magnifique.

VICTORINE.

Cela ſuffit : Mme. Fontange vous pouvez les laiſſer, le prix eſt arrêté à quatre louis.

Mme. FONTANGE.

Hélas ! ma chere Demoiſelle, c'eſt marché donné, j'y perds, en vérité; mais, pour obliger une aimable perſonne comme vous, qui m'a promis ſa pratique, il faut faire des efforts, & puis j'eſpere que vous me dédommagerez une autre fois.

VICTORINE.

Oui, oui, allez, ma chere, je vous aſſure que vous trouverez en moi une

de vos meilleures pratiques... Vous pouvez laiſſer vos dentelles, vous dis-je, je les prends.

Mme. FONTANGE.

J'entends bien, Mademoiſelle, mais... de l'argent.

VICTORINE.

Ne ſoyez pas inquiete, cela vous ſera payé dans quelques jours.

Mme FONTANGE.

Dans quelques jours. (*Elle renferme ſes dentelles.*) Oh! Mademoiſelle, je ne peux pas attendre, je ſuis une pauvre femme qui vis au jour la journée, voyez-vous; & puis qui eſt-ce qui me répondra de ma marchandiſe?

JULIE (*à part.*)

Que voilà qui eſt bien fait!

VICTORINE, *ſe levant.*

Mais, ma chere Mme. Fontange, vous n'y penſez pas; je ſuis bonne,

je crois, pour payer vos dentelles, & le tems que je vous demande n'eſt pas long.

Mme. FONTANGE.

Et mais, bonne, ſi vous voulez, je n'entre point là-dedans, moi; toujours eſt-il que je ne peux vous les laiſſer à crédit que vous ne me donniez un bon répondant.

JULIE, *à ſa ſœur.*

Laiſſe cela, ma ſœur; cette femme va d'impertinences en impertinences, & elle eſt décidée à remporter ſes dentelles.

VICTORINE, *à Julie, vivement.*

Mademoiſelle, mêlez-vous, s'il vous plaît, de vos affaires. En vérité, Mme. Fontange, cela eſt bien mal à vous; nous allons toucher inceſſamment un legs de cent mille écus qui nous vient d'un oncle qui avoit fait une fortune conſidérable dans les Indes.

Mme. FONTANGE, *froidement.*

Il eſt vrai qu'il y a un peu de tems que j'en ai entendu parler, mais cela ne vient guere vîte.

VICTORINE, *avec vîteſſe & s'approchant de Mme. Fontange.*

Et ſi, ma bonne, cet argent arrive ſur un vaiſſeau, nous l'attendons de jour en jour; vous ne pouvez manquer d'être payée.

Mme. FONTANGE.

Oh bien! je vous garderai les dentelles : faites moi avertir dès que le vaiſſeau ſera arrivé.

VICTORINE, *la careſſant d'un air ſuppliant.*

Ma chere Mme. Fontange, je ſuis morte ſi je ne porte pas dimanche ces dentelles; j'en ai parlé à quelques amies qui s'attendent à me les voir, & qui me déſeſpéreront ſi je ne les ai pas... vous rêvez.

Mme. FONTANGE.

Oui, je rêve; mes dentelles me reviennent à plus de quatre louis, après cela comment les donner à crédit & à perte encore.

VICTORINE, *vivement.*

Hé! qui eſt-ce qui vous dit de les donner à perte?

JULIE.

Mme. Fontange, ces dentelles-là ſont belles, mais franchement vous les portez au-delà de leur valeur.

Mme. FONTANGE, *d'un air dédaigneux.*

Au-delà de leur valeur! des dentelles comme celles-là? Vous êtes connoiſſeuſe, à ce qu'il me paroît. Au-delà de leur valeur! Eſt-ce qu'on veut voler le monde, eſt-ce qu'on n'a pas un honneur à garder? (*Elle fait mine de s'en aller.*)

VICTORINE

VICTORINE, *l'arrêtant.*

Et mon Dieu, laiſſez la dire, c'eſt à moi ſeule que vous avez affaire. (*A Julie*) : Ma ſœur, je vous avois prié de nous laiſſer tranquilles.

Mme. FONTANGE, *revenant.*

Mais, Mademoiſelle, je ſonge que je ne puis me tirer honnêtement qu'en les laiſſant à quatre louis & demi... Oui, de cette façon-là, je puis en conſcience vous les donner à crédit pendant quelques jours.

SCENE VII.

JULIE, VICTORINE, Mme. FONTANGE, *un* FACTEUR.

Le FACTEUR, *donnant une lettre.*

A Mlle. Valmont l'ainée; dix-huit ſols.

JULIE, *prenant la lettre.*

De l'Orient : voilà des nouvelles ſûrement, je reconnois l'écriture de notre correſpondant. (*Au Facteur, en le payant*) : Tenez, mon ami. (*Le Facteur s'en va.*)

SCENE VII.

JULIE, VICTORINE, Mme. FONTANGE.

Julie parcourt la lettre. Victorine la lui prend avec vivacité.

VICTORINE.

Donne que je la liſe, ma ſœur.

JULIE, *triſtement.*

Tiens, va, je l'avois preſque prévu.

VICTORINE, *après avoir lu quelques lignes.* Ah ciel! tout eſt perdu. (*Elle ſe jette ſur un canapé, la tête penchée ſur ſes mains, dans l'attitude de la douleur la plus profonde.*)

JULIE.

Et bien... la folle!.. voyez le bel état!.. Maudit amour du luxe!.. je

n'aurois jamais cru qu'elle ſe fût affectée à ce point-là.

Mme. FONTANGE (*à part.*)

Voilà les cent mille écus à vau-l'eau, allons nous-en. (*Elle s'eſquive.*)

SCENE IX, & *derniere.*

JULIE, VICTORINE.

VICTORINE, *pleurant.*

Ah ! ma chere ſœur ! me voilà perdue, ruinée, anéantie ! comment cela s'eſt-il pu faire ?

JULIE.

Rien de plus ſimple, le vaiſſeau a fait naufrage à la vue du port, & la mer a englouti notre fortune.

VICTORINE.

Comme tu contes cela tranquille-

ment, ah ciel!.. Après un coup pareil conſerver ſon ſang-froid!... Mais tu as raiſon, tu te tireras toujours d'affaire... C'eſt moi, malheureuſe que je ſuis!.. C'eſt moi ſeule que ceci regarde... Ah! mon Dieu! je n'y ſurvivrai pas. (*Ses pleurs redoublent.*)

JULIE.

Et bien, & bien! tu ne deviendras donc jamais ſage; allons, ma chere ſœur, tire profit de ce malheur, qu'il te ſerve à te corriger; conſole-toi, tu n'es pas plus à plaindre que moi, nous vivrons enſemble tant que tu voudras: notre fortune toute médiocre qu'elle eſt, avec de l'économie, ſuffira pour nous tirer d'affaire toutes deux très-honnêtement; je ne te demande ſeulement que de dépoſer tes grands airs; nous ſommes hors d'état de les ſoutenir. Voilà un petit mémoire de dépenſes qui eſt le comble de l'extravagance, je crois que tu n'y ſonges plus. (*Elle donne le mémoire à Victorine qui le déchire ſans le regarder.*) Du reſte, je te diſpenſe

de me ſeconder ; ce ſeroit trop exiger ; tu n'y es pas encore accoutumée ; tu feras, ſi tu veux, pour cela quelques efforts.

Victorine ne trouvant point d'expreſſions pour remercier ſa ſœur, ſe jette à ſon cou, & l'embraſſe les larmes aux yeux

JULIE.

Que ceci te ſerve de leçon. Deviens plus ſage & je ſuis contente. Souviens-toi bien que c'eſt avec raiſon que le proverbe dit : *L'homme propoſe & Dieu diſpoſe.*

FIN.

LE BON PERE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

Par M. GARNIER.

ACTEURS.

M. MONDOR, *riche Négociant.*

M. MONDOR DE FERVAL, *Pere, ſous le nom d'*ANTOINE.

M. DE FERVAL, *Fils.*

JULIEN, *Domeſtique.*

La Scene eſt chez M. Mondor.

LE BON PERE.

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCENE PREMIERE.

M. DE FERVAL, pere, *ſous le nom* D'ANTOINE.

Il eſt ſeul, aſſis devant une petite table occupé à plier une lettre.

Quel rôle je joue !... Combien il me coûte !... ſans compter la fatigue continuelle de me contraindre, de m'obſerver à chaque inſtant devant une troupe de gens, qui, parce que je ſuis nouveau venu, ont les yeux ouverts ſur toutes mes démarches, épient toutes mes actions, peſent toutes mes paroles... Mon extérieur équi-

voque, les égards & la politeſſe de mon frere, qui n'a jamais ſu en avoir pour perſonne, à plus forte raiſon pour ſes domeſtiques... Tout cela les dépayſe, & fixe d'autant plus leur attention. — Mais, que ces peines me paroîtront légeres ; que je me croirai heureux, ſi elles peuvent me conduire ſûrement à mon but !... — Enfans, enfans ! ſi vous ſaviez combien vos déſordres, vos imprudences mêmes déchirent cruellement l'ame d'un pere ſenſible, pourriez-vous vous y livrer auſſi légérement, ſans être des monſtres, dont l'exiſtence déshonore l'humanité ?.. — C'eſt aujourd'hui que nous allons frapper le grand coup... Je veux que ce ſoit le ſentiment qui ramene mon fils... Ah ! ſi j'avois pu préſider à ſon éducation !... Ce ſont les manieres rudes de ſon oncle, qui ont occaſionné ſa perte ; des leçons auſſi groſſiérement données l'ont étourdi, plutôt que de le faire réfléchir... Mais, le fonds de ſon caractere eſt excellent ; c'eſt là-deſſus que je fonde mes eſpérances... (*Il appelle.*) Julien !... Julien !

JULIEN, *du dedans.*

Plaît-il ? eſt-ce vous, M. Antoine ?

ANTOINE.

Oui, c'eſt moi ; allons, dépêchez-vous.

JULIEN, *ſans paroître.*

Tout-à-l'heure, je ſuis à vous ; un peu de patience.

ANTOINE.

Il faut effectivement que je m'en muniſſe d'une bonne proviſion ; mais, taiſons-nous : mon extérieur ne lui fait voir en moi qu'un égal ; le moindre mot pourroit me déceler. Voici pourtant mon homme.

SCENE II.

ANTOINE, JULIEN.

JULIEN.

Quel diable vous tourmente donc ſi matin, M. Antoine ?

ANTOINE.

Comment, ſi matin ? Il eſt à l'inſtant neuf heures ; n'êtes-vous pas honteux d'être encore au lit.

JULIEN.

Çà vous eſt bien aiſé à dire, ſi vous vous étiez couché, comme moi, au jour pour attendre mon fou de maître, qui n'eſt pas ſeulement encore rentré... (*Il bâille.*) Peſte de maiſon ! on ne peut pas dormir ici ſon ſaoul. Et bien, voyons : qu'eſt-ce que vous me voulez ?

ANTOINE.

M. Mondor, eſt-il levé ?

JULIEN (*ſe frottant les yeux.*)

Je crois bien qu'oui ; mais il eſt ſûrement enfermé dans ſon cabinet, comme à ſon ordinaire.

ANTOINE.

Portez-lui cette lettre : dites-lui de jetter les yeux deſſus, & que, lorſqu'il ſera débarraſſé, je l'entretiendrai ſur ce qu'elle contient.

JULIEN.

Etes-vous fou, maître Antoine ? mais, tenez, me faire lever pour cela : vous ne pouviez pas faire votre commiſſion vous-même.

ANTOINE.

Il ne faut pas vous échauffer : laiſſez-là cette lettre, j'inſtruirai M. Mondor de vos refus.

JULIEN (*prenant la lettre avec humeur.*)

C'eſt que c'eſt vrai ça : vous vous faites mieux ſervir que les maîtres, voyez-vous, & cela me déplaît à moi.

SCENE III.

M. MONDOR, ANTOINE, JULIEN.

M. MONDOR.

Bonjour, papa Antoine, comment vous en va ? Mais, qu'eſt-ce ? Vous parliez un peu haut à ce coquin-là : eſt-ce qu'il vous auroit manqué en quelque choſe ?

ANTOINE.

Non pas, Monſieur ; mais, comme j'attends ici l'arrivée de M. de Ferval, je le priois de vous porter cette lettre, & il y étoit peu diſpoſé, parce

que je n'ai point d'ordres à lui donner : cependant, lorſque j'ai dit que c'étoit de convention avec vous...

M. MONDOR.

De convention, ou non, morbleu, j'entends que l'on vous obéiſſe, comme à moi-même ; qu'on vous reſpecte.

ANTOINE.

Oh ! voilà qui eſt trop fort, par exemple, Monſieur : vos bontés vous font oublier en quelle qualité je ſuis ici.

M. MONDOR.

Si fait, ſi fait, je m'en ſouviens à merveille ; mais j'entends qu'on vous diſtingue, encore une fois, qu'on vous obéiſſe ; je le prétends : je ſuis le maître chez moi, morbleu ; je fais ce qu'il me plaît, & perſonne n'en doit tirer des conſéquences.

ANTOINE, *bas à M. Mondor.*

Taiſez-vous donc, & renvoyez ce domeſtique.

M. MONDOR, *à demi-bas à Antoine.*

Laiſſez, il eſt bon de lui faire ſa leçon. (*Haut à Julien.*) Va-t-en, & ſouviens-toi bien de ce que je t'ai dit; ſi tu manques à M. Antoine, vingt coups de bâton & ton congé ne te manqueront pas. Entens-tu bien?

JULIEN.

Oui, Monſieur. (*A part.*) Quel homme que ce M. Antoine; il y a quelque choſe-là qui n'eſt pas naturel.

SCENE IV.

M. MONDOR, ANTOINE.

ANTOINE.

Vous êtes, en vérité, bien inconſidéré; il ne tient pas à vous que ce domeſtique ne ſoit abſolument dans votre ſecret: il eſt heureuſement un peu borné; car j'en connois mille, que

vos bruſques imprudences auroient mis depuis long-tems au fait

M. MONDOR.

Comment, je ſouffrirois qu'un coquin de domeſtique vous manquât impunément à vous, mon frere; non morbleu !

ANTOINE.

Eh ! mon Dieu, que vous êtes vif ! J'aimerois mieux qu'ils me manquaſſent mille fois, que de ſe douter de ma véritable qualité. Mais venons à quelque choſe de plus important; la lettre eſt prête, je l'ai écrite moi-même, pour tromper d'autant mieux de Ferval; il ne pourra méconnoître l'écriture, il a ſi ſouvent reçu de mes lettres de l'Amérique. Voici comme elle eſt concue :

(*Il lit.*)

» Mon cher frere, c'eſt du lit de la mort que je vous écris; quand vous recevrez la préſente, je ne ſerai plus; tous les malheurs de l'humanité ſont

venus fondre enſemble ſur ma tête. Une fortune conſidérable que j'apportois avec moi dans ma patrie, vient d'être enſévelie ſous les eaux : on m'a ſauvé, lorſque je périſſois avec elle ; mais ce n'eſt que pour mourir plus cruellement. La quantité d'eau que j'ai bue, une plaie conſidérable qu'on m'a faite en me tirant du fond de la mer, le défaut de ſoin, la mauvaiſe nourriture, ſuite néceſſaire de mon indigence, & plus encore mes inquiétudes ſur le ſort de ma famille & le violent chagrin que me cauſent le dérangement & les débauches d'un fils ; tout cela, mon cher frere, ne me permet pas d'eſpérer encore deux heures de vie : je les emploie, ces derniers inſtans, à vous manifeſter des volontés que votre amitié pour moi vous feront regarder comme ſacrées ; je donne ma malédiction à un fils indigne, qui s'eſt fait une riſée de mes remontrances, un jeu de mes peines, & qui n'a payé vos bienfaits, que de la plus noire ingratitude ; abandonnez-le à ſon mauvais ſort : qu'il y trouve la

peine de ſon déréglement & de la dépravation de ſon cœur. C'eſt pour ma fille ſeule que j'implore vos bontés, ou, pour mieux dire, votre amour fraternel : vous la retirerez du couvent, vous la recevrez chez vous, vous lui donnerez dans votre cœur la place dont mon malheureux fils s'eſt rendu ſi indigne. C'eſt la derniere faveur qu'attend de vous un frere, qui fait beaucoup de fonds ſur votre tendreſſe ; c'eſt l'eſpérance de l'obtenir, cette faveur, qui peut ſeule mêler quelques tempéramens à l'horreur de ma ſituation «.

Je ſuis, &c.

Votre frere DE FERVAL.

De l'hôpital de Nantes, ce 12 Septembre 1770.

M. MONDOR.

C'eſt bien, morbleu, c'eſt bien ! mais, à votre place, j'aurois, ma foi, pris un parti plus court & moins gê-

nant ; car, entre nous, vous jouez un fatigant perſonnage.

ANTOINE.

Je vous en réponds... Mais, laiſſons cela.

M. MONDOR.

Déſagréable, aſſommant... Où donc avez-vous été chercher cette idée-là ?

ANTOINE.

C'eſt un parti pris & exécuté ; nous ſommes convenus que vous ne m'en parleriez plus.

M. MONDOR.

C'eſt vrai, pardon : mais, je ne ſais ſi, à votre place, je n'aurois pas fait enfermer mon drôle à St. Lazare.

ANTOINE.

Vous voilà avec vos partis violens. Malheur aux hommes qu'on ne peut ramener que par de pareils moyens ! On ne leur apprend qu'à maſquer les

vices ; vous voulez des honnêtes gens, & vous ne faites que des hypocrites.

M. MONDOR.

Enfin, vous êtes le maître ; mais au vrai, quel eſt votre but ; quelle fin attendez-vous de cette lettre.

ANTOINE.

Je vous l'ai dit cent fois, ramener mon fils par le ſentiment, le faire rentrer en lui-même, examiner comment il ſupportera ſa mauvaiſe fortune, de quel œil il verra le déſaſtre de ſon pere, ſa fin malheureuſe, comment il ſoutiendra l'idée d'avoir été lui-même l'auteur de tous ſes maux, de lui avoir porté le coup de la mort, comment il ſera affecté de l'expreſſion d'une indignation auſſi juſtement méritée ; ſonder là-deſſus le plus intime de ſon cœur. Si des ſecouſſes auſſi terribles ne l'émeuvent pas, c'eſt le dernier des hommes, un malheureux, que je renonce pour mon fils ; je me ſauve au fond de l'Amérique avec ma

fille & mes richeſſes, vous priant très-fort de ne le point détromper, & de ne me jamais parler de lui... (*Ses yeux ſe couvrent de larmes*) que... pour me faire ſavoir ſa mort... qui ſera pour lors... la ſeule intéreſſante, la ſeule bonne nouvelle que vous puiſſiez m'apprendre. (*Il pleure.*)

M. MONDOR, *attendri.*

Et, finiſſez! vous m'attendriſſez auſſi moi; ſi donc: à nos âges, pleurer comme des enfans, on ſe moqueroit de nous. Allez, allez: ayez bonne eſpérance, vous ne ſerez pas réduit à cette extrêmité-là.

ANTOINE.

Je l'eſpere bien auſſi. Mais, mon fils va rentrer, modérez-vous avec lui, je vous en prie: vous lui parlez d'un ton, qui, bien loin de le ramener, ne fait que l'aigrir: vous l'avez toujours traité très-durement; il n'a vu en vous, depuis ſon enfance, qu'un maître inflexible, un tyran impérieux,

chez qui les plus petites fautes étoient punies avec une rigueur qui ne pouvoit augmenter pour les plus grandes ; il s'eſt accoutumé à vous craindre & à vous déteſter : devenu plus grand, il a ſecoué cette timidité, &, de jour en jour, il vous hait plus, & vous rédoute moins... Franchement, je crois que cela n'a pas peu contribué à le plonger dans le déſordre.

M. MONDOR.

Ah ! parbleu, vous m'entreprenez actuellement, moi ; ceci n'eſt pas mauvais... Mais, j'entends du bruit, je gage que c'eſt votre coquin de fils, il rentre à une jolie heure.

ANTOINE.

Au nom de Dieu, contraignez-vous ; vous me l'avez promis.

M. MONDOR.

Soyez tranquille.

SCENE V.

M. MONDOR, ANTOINE, M. DE FERVAL, *fils*, JULIEN.

M. de Ferval entre bruſquement, il eſt en déſordre, comme un homme qui a paſſé la nuit au bal; Julien le ſuit, portant un domino.

M. DE FERVAL *recule de ſurpriſe en appercevant ſon oncle.*

Oh, mon oncle! (*Bas à Julien*). Bourreau! pourquoi ne m'as-tu pas dit que mon oncle étoit ici?

JULIEN, *héſitant.*

Monſieur... c'eſt que...

M. MONDOR.

D'où venez-vous, Monſieur, où avez-vous paſſé la nuit?

M.

M. DE FERVAL, *légérement.*

Ma foi, mon cher oncle, c'eſt un de mes amis qui m'a donné le ſoupé le plus élégant : nous avions grande chere, de bon vin, de jolies femmes : ne ſuis-je pas excuſable de m'être un peu oublié ?

M. MONDOR, *avec colere.*

Comment, Monſieur le libertin ? (*Antoine le tire par ſon habit*) : Je vous ai déjà averti que ce train de vie ne me plaiſoit point ; je mene une vie reglée, & j'entends que tout le ſoit chez moi.

(*Pendant tout le tems que M. Mondor gronde, M. de Ferval eſt diſtrait, & parle par intervalles à Julien à l'oreille*).

M. DE FERVAL.

Oui, mon oncle.

M. MONDOR, *s'échauffant par degrés.*

Oui, Monſieur mon neveu ; oui,

j'entends que cela ſoit ; vous ne ferez, parbleu, pas la loi dans ma maiſon.

M. DE FERVAL.

Ce n'eſt pas non plus mon intention, mon oncle.

M. MONDOR.

Qui ne le croiroit, pourtant, à la maniere dont vous vous comportez? dans une auberge, corbleu, dans une auberge, on auroit plus d'égards!... (*Avec emportement*). Mais m'écouterez-vous? (*Antoine le tire encore*).

(*Il reprend un ton modéré*).

Il faudra nous ſéparer, Monſieur mon neveu, il faudra nous ſéparer; j'attends pour cela des nouvelles de votre pere.

M. DE FERVAL.

Quand il vous plaira, mon oncle.

M. MONDOR, *à demi-voix.*

Trop tôt peut-être pour toi.

M. DE FERVAL.

Dès aujourd'hui, ſi vous le voulez.

M. MONDOR.

Nous... nous verrons... (*A part*). je ſuffoque, ſortons. (*Il ſort*).

SCENE VI.

M. DE FERVAL, ANTOINE, JULIEN.

M. DE FERVAL, *avec humeur à Julien.*

Comment, tu n'as pas encore ſerré ce domino ? voilà la troiſieme fois que je te le dis.

JULIEN.

Eh ! Monſieur, eſt-ce que je pouvois entendre ? M. votre oncle fait un tel vacarme...

M. DE FERVAL.

Et bien ; vas-y donc. (*Julien ſort*).

SCENE VII.

M. DE FERVAL, ANTOINE.

M. DE FERVAL, *ſe jettant & s'étendant ſur un canapé.*

Avouez donc, mon pauvre Antoine, que je ſuis à plaindre d'avoir affaire à un homme auſſi bruſque que cet oncle.

ANTOINE.

Mais, Monſieur, à mon avis, il ne vous dit rien que de juſte, vous devez ſentir vous-même...

M. DE FERVAL.

Non, en vérité, je ne ſens rien; quand il me parle, il m'étourdit, & puis c'eſt tout.

ANTOINE.

Il eſt vrai qu'il a le ton un peu haut.

M. DE FERVAL.

Que dis-tu ? haut ! il l'a brutal ; insoutenable.

ANTOINE.

C'eſt un oncle qui vous aime ; il eſt au déſeſpoir de voir que vous vous perdez.

M. DE FERVAL, *riant.*

Je me perds ! Tu parles comme lui ; veux-tu faire ſa parodie ?

ANTOINE, *vivement.*

Oui, vous vous perdez ; car enfin la vie que vous menez n'eſt-elle pas condamnable ?

M. DE FERVAL.

Mais, c'eſt la vie de tous les jeunes gens d'aujourd'hui.

ANTOINE, *plus vivement.*

Dites de tous les libertins, de cette eſpece d'hommes la plus mépriſable de

toutes. Si vous vouliez jetter un coup-d'œil ſur vous-même, vous en ſentiriez la honte...

M. DE FERVAL.

Sais-tu bien que tu es le ſeul qui puiſſe me dire de ces choſes-là. (*Il s'aſſied ſur le canapé*). Tiens, je veux bien t'ouvrir mon cœur : la vie que je mene ne laiſſe pas de m'être à charge, ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſens combien une vie douce & tranquille lui eſt préférable ; mais que veux-tu, mon cher, il faut ſuivre le torrent : irai-je, à mon âge, afficher la ſageſſe & le ridicule ? car ils vont de pair. D'ailleurs, riche comme je le ſuis & avec les plus grandes eſpérances, ne me trouvé-je pas dans la néceſſité de me faire honneur de mon bien ?

ANTOINE.

Ah ! Monſieur, qu'il vous eſt poſſible de vous faire honneur de vos richeſſes d'une autre maniere ! Et au

fonds, vous penſez vous bien honoré en vous ruinant pour un tas de jeunes débauchés qui ſe moquent de vous, & vous grugent impitoyablement ſans vous en avoir la moindre obligation ?

M. DE FERVAL.

Je m'embarraſſe peu de leur reconnoiſſance. Crois-tu que ce ſoit pour eux que je m'épuiſe en dépenſes ? Non, mon cher, déſabuſes-toi ; c'eſt pour moi ſeul que j'agis ainſi ; j'en tire ſeul le véritable profit. Ils ſont très-contens de ſoutenir à mes frais une nobleſſe indigente ; & moi, fils d'un ſimple négociant, très-ſatisfait à ce prix, de marcher leur égal. J'ai le bonheur de jouir en leur compagnie d'une conſidération qu'on n'accorde qu'au ſang le plus illuſtre... Ah ! mon cher Antoine, un honneur auſſi précieux peut-il ſe payer ? non, toute ma fortune...

ANTOINE, *l'interrompant avec grande vivacité.*

Bon Dieu ! quelle folie ! quelles

chimeres ! comment pouvez-vous pouſſer l'extravagance ?...

M. DE FERVAL, *avec fierté.*

M. Antoine ! M. Antoine ! doucement, s'il vous plaît ; vous abuſez un peu de mes égards pour vous.

ANTOINE.

Non, Monſieur ; c'eſt par affection que je vous ſers, je ne ſouffrirai jamais que vous couriez ainſi à votre perte.

M. DE FERVAL.

Mais, M. Antoine...

ANTOINE, *très-vivement.*

Vous pouvez me renvoyer, Monſieur ; payer par un trait de reconnoiſſance ſi digne de vous, le zele qui m'anime ; mais vous ne pourrez jamais me faire trahir mon devoir, approuver lâchement vos extravagances, ni encenſer vos défauts.

M. DE FERVAL.

Antoine, je reſpecte votre âge, je pardonne à votre zele, mais...

ANTOINE, *d'un ton pénétré, & s'approchant affectueuſement de M. de Ferval.*

Mon cher maître, rentrez en vous-même, vous avez une ame honnête & faite pour le bien : eſt-il poſſible que l'orgueil vous aveugle aſſez pour empêcher de voir toute l'indignité & la baſſeſſe?.. Oui, la baſſeſſe du perſonnage que vous jouez ; avec de l'eſprit & du bon ſens, il vous rend la dupe d'une troupe de jeunes inſenſés. Penſez à un pere qui vous aime, qui vous idolâtre ; ſongez quel ſeroit ſon chagrin s'il apprenoit que vous menez une vie auſſi mépriſable. Ah ! je le connois, il en mourroit.

M. DE FERVAL, *vivement.*

Ah ! mon cher Antoine ! tu connois mon pere, où l'as-tu vu ? Y a-t-il long-tems ? Penſe-t-il à... ſa famille ?

ANTOINE, *froidement.*

Je l'ai vu à la Guadeloupe, où j'ai demeuré plus de quinze ans : il n'eſt occupé que de vous.

SCENE VIII.

M. DE FERVAL, ANTOINE, JULIEN.

JULIEN.

Mr. Mondor, Monſieur vous demande ; il a quelque choſe de preſſé à vous dire ?

ANTOINE.

Eſt-ce à moi ?

JULIEN.

A vous ? parbleu non ; on a dit à Monſieur ?

M. DE FERVAL.

Sais-tu ce qu'il me veut ?

JULIEN.

Non, Monſieur.

M. DE FERVAL.

Quel homme ! il va encore m'aſſommer de nouveaux reproches ; j'ai envie de n'y point aller. (*A Julien :*) dis-lui que je ſuis ſorti.

ANTOINE.

Ne vous aviſez pas de cela, ce ſont peut-être des nouvelles importantes... de votre pere ; .. que ſais-je moi ?

M. DE FERVAL.

Vous avez raiſon, allons. (*Il ſort avec Julien*).

SCENE IX.

ANTOINE, *ſeul. Il ſe promene à grands pas & d'un air penſif.*

Il dit ceci par intervalles & très-lentement.

Voilà le coup de partie. — Je vais voir un homme bien conſterné. — N'y a-t-il pas de la barbarie à le déchirer auſſi impitoyablement... car enfin je ſuis sûr de l'excellence de ſon cœur... de ſa tendreſſe pour moi. — Non... il ne faut rien moins que des coups auſſi violens pour le tirer de ſon déréglement... Il y eſt accoutumé... Son petit amour-propre en eſt tant ſatisfait. — L'état cruel où il ſaura que ſa mauvaiſe conduite a réduit un pere qui l'aime ſi tendrement, peut ſeul lui ouvrir les yeux... J'entends du bruit; le voici sûrement. (*Il va s'aſſeoir d'un air rêveur*).

SCENE X.

M. DE FERVAL, ANTOINE, JULIEN.

M. DE FERVAL *entre d'un air ſombre ; il paroît plongé dans le chagrin le plus profond.*

Prépare nos chevaux, Julien, dans un quart-d'heure je décampe.

ANTOINE.

Peut-on vous demander où vous allez, Monſieur ?

(*Julien ſort*),

SCENE XI, *& derniere.*

M. DE FERVAL, ANTOINE.

M. DE FERVAL *jette un coup-d'œil pour voir ſi Julien eſt parti ; il embraſſe enſuite tendrement Antoine.*

Ah ! mon cher Antoine ! mon vrai, mon unique ami, je perds le meilleur de tous les peres... Que dis-je, malheureux, c'eſt moi qui lui ai porté le poignard dans le ſein ! *Il ſe renverſe ſur un fauteuil dans l'attitude d'un homme déſolé.*

ANTOINE.

Remettez-vous, Monſieur ; pour vous conſoler, allons, racontez-moi la cauſe de vos chagrins.

M. DE FERVAL, *lui ſerrant la main.*

Que je te les raconte ! j'expirerois

avant que d'avoir fini ce triſte récit. Ah ! mon pauve pere ! monſtre que je ſuis ! ... Adieu, mon cher Antoine, adieu homme digne & vraiment reſpectable ; ſouvenez-vous quelquefois d'un ami qui fut plus imprudent que criminel.

ANTOINE.

Mais je ne vous quitte pas, où voulez-vous aller ; quel eſt votre deſſein ?

M. DE FERVAL.

Non, Antoine, vous ne me ſuivrez point. Abandonnez à ſon mauvais ſort un malheureux qui l'eſt du ciel & de la terre, qui a mérité la malédiction de ſon pere, qui lui a porté le coup de la mort... Ah ! quel pays ! quel déſert pourra cacher mes remords & mon ignominie ! (*A Antoine qui veut parler*). Ceſſez de me preſſer ; tous les malheurs ſont à ma ſuite ; ma fortune s'eſt évanouie, à peine me reſte-t-il le plus étroit néceſſaire.

ANTOINE.

Et bien, Monſieur, j'ai un petit bien fort honnête, ſuffiſant pour nous faire vivre l'un & l'autre très-à-l'aiſe, nous le partagerons.

M. DE FERVAL.

Que ce trait-là eſt admirable ! mais il ne me ſurprend point. (*Affectueuſement*). Oui, mon digne ami, j'accepte vos offres ; que deviendrois-je ſans vous ? J'ai perdu le meilleur des peres, vous m'en tiendrez lieu ; vous le remplacerez auprès de moi, qu'il me ſera doux de vous donner ce titre !

ANTOINE.

Monſieur, vous oubliez ce que je ſuis.

M. DE FERVAL.

Je me ſouviens de votre vertu. Non, ſi mon malheureux pere vivoit, il ne penſeroit, il n'agiroit pas autrement ; je ne ſentirois pas pour lui plus d'attachement, de vénération.

ANTOINE, *ſe jettant au col de M. de Ferval.*

Mon fils, mon cher fils, embraſſez-moi. Vos ſentimens répondent à mes eſpérances; je m'apperçois que la ſéduction des mauvaiſes compagnies, l'étourderie de votre âge & peut-être la dureté de votre oncle ont été les ſeules cauſes d'un dérangement qui vous eſt sûrement actuellement en horreur. Ne pleurez plus un pere qui vit encore, & qui ne vit que pour vous aimer.

M. DE FERVAL, *ſe jettant aux pieds de ſon pere.*

Ah! vous êtes mon pere!... Comment ai-je pu vous méconnoitre!... Mais dans quel état... Ah! mon pere!...

M. DE FERVAL, *pere.*

Pardonnez-moi cette ſupercherie; mon fils; il m'importoit trop de ſonder votre cœur; ſi le déréglement de votre conduite l'eût gâté, ah! mon

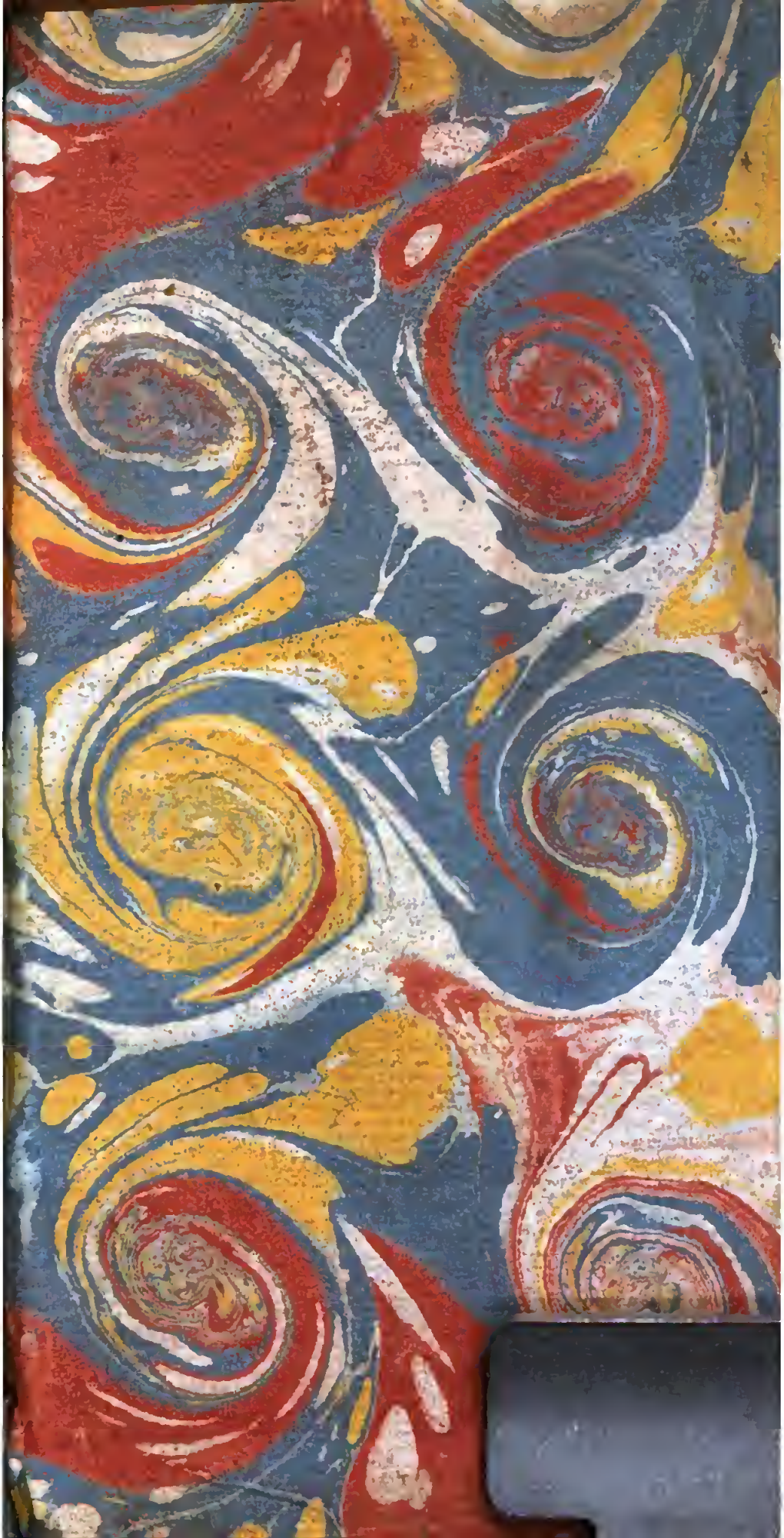
fils ! quel chagrin pour moi, je n'y aurois pas ſurvécu. Vous pardonnerez auſſi à votre oncle d'avoir donné les mains à mon projet. La lettre, le naufrage, le congé ; tout cela étoit concerté entre nous. Tout a réuſſi heureuſement au gré de nos deſirs. Entrons auprès de votre oncle, vous y trouverez une ſœur digne de vous : je coulerai dans les embraſſemens d'enfans auſſi bien nés, des jours que pourroient envier les plus heureux mortels. Votre oncle ſentira combien la manière dure & impérieuſe avec laquelle il vous a toujours traités eſt dangereuſe ; elle eſt capable de vicier les plus heureux caracteres ; il reconnoîtra la vérité du proverbe qui dit que : *Plus fait douceur que violence.*

Fin du ſecond Volume.

66127

TABLE
DES PIECES

Contenues dans ce Volume.

La Vérité dans le Vin.	Page 1
Le Gouter, ou un Bienfait n'eſt jamais perdu.	95
L'Homme ſans jugement.	133
L'Innocence ſauvée.	165
Le Paſſe-Dix.	189
L'heureuſe Arrivée.	217
Le Legs.	241
Le Bon Pere.	271

Fin de la Table du ſecond Volume.